This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

SOUVENIRS INTIMES

D'UN VIEUX

CHASSEUR D'AFRIQUE

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

RÉCITS DU BRIGADIER FLAGEOLET

SOUVENIRS INTIMES

D'UN VIEUX

CHASSEUR D'AFRIQUE

RECUEILLIS

PAR ANTOINE GANDON

AVEC UNE PRÉFACE PAR **PAUL D'IVOI**

ILLUSTRATIONS

de **WORMS**, gravures de **POLAC.**

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

1859

Tous droits réservés.

UA703
I6G3

A MON AMI

ADOLPHE D'HOUDETOT

F. Antoine GANDON.

PRÉFACE

Voici un livre qui, sous sa forme familière et parfois plaisante, est plus intéressant et plus utile même que beaucoup de gros ouvrages sérieux et guindés; un livre amusant et cependant si honnêtement écrit que le père de famille peut l'admettre chez lui sans inquiétude.

Ce livre nous apprend à connaître les mœurs, la vie, le caractère de nos soldats de l'armée d'Afrique,

mieux que ne font les philosophes, les politiques, les économistes, les statisticiens.

C'est que politiques, économistes, statisticiens n'ont jamais eu la pensée de s'ensevelir seulement pendant quelques mois dans un régiment de notre armée d'Afrique, tandis que l'auteur des *Récits du brigadier Flageolet, souvenirs intimes d'un vieux chasseur d'Afrique*, a vécu pendant des années de cette vie qu'il raconte avec une si naïve franchise. Tous les autres connaissent mal l'armée dont ils parlent, et le gouvernement lui-même ne la voit qu'en grande tenue, les talons sur la même ligne, le petit doigt à la couture du pantalon et les yeux fixés à quinze pas.

Aucune nation ne peut montrer de soldats semblables à nos soldats de l'armée d'Afrique.

La Russie a ses rapides escadrons et ses colossales armées;

L'Angleterre a ses magnifiques gardes à cheval ;

La Prusse et l'Autriche ont leur infanterie si merveilleusement habile ;

Tout cela est très-beau, et mérite certainement d'être examiné avec attention ; les habits sont brillants, bien taillés ; les canons, les sabres et les fusils sont éclatants ; c'est un spectacle splendide à voir.

Allez en Afrique, au contraire ; assistez au retour d'une longue expédition dans l'intérieur ; là tout est usé, tout est terni ; les habits n'ont plus ni forme ni couleur ; les visages sont amaigris et hâlés par le soleil ; le type européen disparaît presque sous l'envahissement de la physionomie orientale. Le caractère seul est resté tout à fait français, franchement gaulois.

Lisez ces récits naïfs faits par un soldat échappé aux dangers et aux souffrances de ses nombreuses campagnes ; pour moi, je les ai lus avec un atten-

drissement mêlé de sourires. Je ne connais rien de touchant comme la gaieté qui survit au milieu de toutes les épreuves humaines, supportées avec un courage qui suffirait à la gloire d'un héros.

Le soldat d'Afrique, c'est le paysan gaulois, obéissant, quoique raisonneur, robuste, content de peu, sachant souffrir gaiement. En temps ordinaire, ce caractère se manifeste moins, et on le dédaigne faute de le comprendre ; mais rien n'est plus admirable et plus attachant. Ces chasseurs d'Afrique si redoutés jouent naïvement des heures entières avec l'enfant de leur hôte ou avec le chien qu'ils ont adopté ; ces zouaves, ces spahis vont au besoin se transformer en garde-malades pour veiller la nuit un camarade blessé.

Il faut voir ces sublimes soldats conserver toute leur joyeuse insouciance dans ces terribles marches au milieu des précipices, des sables, des neiges.

Accablés sous le poids de leurs armes, les pieds ensanglantés, mourant de soif, de faim, de chaleur ou de froid, ces braves gens vont toujours, et trouvent le courage, non pas seulement de se battre, ce n'est rien, mais de chanter et de rire.

Ils ont passé leur journée à descendre verticalement dans le lit des torrents, à escalader des murs de rochers, à franchir de tristes monticules de pierres, des landes de roches tranchantes, des broussailles épineuses, et, la nuit venue, pas de gîte comme dans les marches en Europe. Au lieu du feu flambant dans la cheminée et de l'hôte bienveillant, c'est la terre humide; c'est, pendant le sommeil, le cri aigu du chacal et le lugubre sanglot de l'hyène qui rôdent autour des sentinelles; c'est à l'horizon le feu sinistre de l'Arabe qui suit pas à pas nos lentes colonnes. Qu'importe! A peine arrivés, à peine le fantassin a-t-il essuyé le canon de son fusil, à peine le cavalier

a-t-il partagé son pain noir avec le brave cheval qui partage ses fatigues et ses périls, vous croyez qu'ils vont se coucher, mornes et résignés... Mon Dieu, non ! ils vont se réunir pour causer et pour rire ensemble ; qui sait même s'ils ne vont pas jouer la comédie !

Voilà les hommes dont Gandon nous raconte la vie intime. Cette vie intime, c'est de l'histoire bien plus que les récits officiels. Les mémoires sont plus vrais et nous apprennent à connaître une époque bien mieux que ces récits prétentieux et didactiques que l'on nomme des histoires. Ce sont de véritables mémoires que ces *Souvenirs intimes*. On a assez fait de mémoires de la cour ; lisons aussi des mémoires du peuple. Ce soldat, ce paysan enrégimenté qui revient d'une expédition lointaine, la main droite armée du long bâton des pèlerins du moyen âge revenant de la terre sainte, c'est plus qu'un soldat

de l'armée, il est le paysan de la patrie qui a marqué de son pied la terre inculte et sauvage au nom de l'agriculture et de la civilisation.

C'est ce soldat, paysan par le bras, chevalier par le cœur, poëte par la tête; ce soldat capable de tous les dévouements, comme le trompette Escofier se sacrifiant pour donner à son capitaine, le brave de Cotte, les moyens de sauver un escadron; ce soldat, qui ne prie guère au régiment et qui, s'il jeûne, jeûne bien malgré lui, mais qui, martyr sans le savoir et saint sans s'en douter, aimera mieux mourir que renier sa religion; c'est ce soldat, méconnu et oublié au milieu de toutes les préoccupations intéressées de l'époque, que Gandon nous apprend à connaître et à aimer dans ce livre, qui pourrait être intitulé : *Les Soldats de l'armée d'Afrique peints par eux-mêmes.*

Ce livre est attachant, parce qu'il est sincère dans

son originale gaieté. Le style en est sympathique, parce qu'il est facile et sans prétention, d'une sobriété qui concourt à l'effet, d'une simplicité robuste et franche, qui résulte si naturellement des situations et des caractères qu'on n'a rien à demander de plus, et que le lecteur est satisfait des détails et de l'ensemble.

Gandon a mis dans ces récits intimes ce qui manque à des écrivains qui lui sont supérieurs, mais qui n'ont jamais franchi les barrières de Paris : la naïveté, la sincérité d'impressions ; on voit que Gandon a ressenti par tous les pores ces douloureux bonheurs et ces rudes plaisirs qui composent la vie du soldat. Chaque fois qu'il place la scène d'une action au milieu d'un camp, ou dans les bois où se glissent les Arabes cherchant à surprendre les nôtres, ou sur le bord de quelque torrent, ou dans les paysages opulents de cette terre féconde, on sent

qu'il a une réminiscence en écrivant, et soi-même on en a une en le lisant, tant l'impression a été vivement sentie et vivement représentée.

Ce livre éveillera une sympathie, je ne dirai pas plus forte et plus raisonnée, mais plus instinctive et plus communicable chez tous ceux qui ont traversé, comme l'auteur, les champs, les plaines, les rochers de l'Algérie, et respiré l'odeur de la poudre en face des Arabes indisciplinés et des réguliers d'Abd-el-Kader.

Lisez donc avec l'intérêt qu'il mérite ce livre qui n'est pas un travail politique spécial, qui ne donne pas des solutions sur la question de l'Algérie, mais qui introduit dans la familiarité joviale des soldats, qui nous les montre vivant, agissant avec leurs qualités, leurs vertus et leurs défauts; qui attire l'affection sur les types qu'il nous montre, et par contre-coup sur l'idée à laquelle ils sont dévoués. On a dit du roman qu'il convertit par le sentiment et

qu'il est un traité de philosophie à l'usage des femmes. On peut dire de ce livre d'un soldat, qu'il attache à la conquête par le tableau des mœurs des conquérants, et qu'il est un traité de philosophie à l'usage des soldats.

PAUL D'IVOI.

LA COMÉDIE SANS PAIN

I

J'ai souvent entendu des personnes qui lisaient l'histoire des campagnes d'Afrique s'écrier de la meilleure foi du monde :

—Allons ! nos soldats ne sont pas trop malheureux ; ils jouent la comédie.

Et ces dignes lecteurs ne songeaient pas aux souf-

frances des acteurs, forcés parfois de remplir des rôles de gastronomes ou de viveurs sans savoir s'ils trouveraient après la représentation de quoi vivre jusqu'au lendemain. Et cependant rien n'est plus vrai.

La première garnison de Tlemcen, la ville aux frais ombrages, la ville des eaux pures et bienfaisantes, cette première garnison, commandée par le capitaine Cavaignac, n'avait plus rien à manger ; mais elle avait une troupe d'artistes qui ne fit jamais relâche au plus fort de la disette et du danger. C'est que le chef des cinq cents hommes laissés en 1836 par le maréchal Clausel pour garder la nouvelle et riche conquête de la France comprenait bien toute la force de la puissance morale sur le soldat français ; aussi fut-il le premier à encourager les essais dramatiques de ses artistes-amateurs, qui, seuls de toute l'armée d'Afrique, eurent l'honneur de donner une représentation solennelle devant le général Bugeaud, alors général de brigade, et le vénérable Mustapha-ben-Ismael, le plus fidèle allié de la France, le plus redoutable ennemi d'Abd-el-Kader, après nos soldats.

Mais, avant d'arriver à cette merveilleuse représentation donnée devant quatre mille spectateurs, dans la salle la plus splendide du monde, car elle avait le ciel pour plafond, pour lustre le disque brillant de la lune, et pour girandoles des millions d'étoiles, je vais de mon

mieux remplir quelques instants le rôle d'historien, ne fût-ce que pour prouver aux anciens d'Afrique que mes récits sont des histoires réelles, dont il reste, hélas! peut-être bien peu de témoins.

Que le lecteur ne s'effraye pas ; je ne veux faire ni stratégie, ni statistique ; je dois seulement donner la mise en scène historique de mes souvenirs.

Lorsque l'armée commandée par le maréchal Clausel dut quitter, le 13 janvier 1836, la ville de Tlemcen, nouvellement occupée, comme je l'ai dit tout à l'heure, un appel fut fait aux hommes de bonne volonté pour composer une garnison capable de tenir tête à toutes les forces d'Abd-el-Kader qui ne manquerait pas de vouloir reprendre l'importante cité ravie à son ambition, aussitôt que la colonne expéditionnaire serait rentrée dans ses différentes garnisons.

Le maréchal Clausel demandait cinq cents hommes ; il lui fallut les choisir au milieu de deux mille. Le capitaine Cavaignac s'offrit pour commander ces cinq cents braves qui s'installèrent au Méchouar, enceinte fortifiée placée à l'extrémité orientale de la ville, de façon à la maîtriser et à la défendre.

Les silos et les matamores (magasins de grains) découverts autour de Tlemcen furent vidés pour former l'approvisionnement de la garnison, et l'armée reprit la route d'Oran, croyant laisser pour longtemps à

l'abri du besoin la petite troupe, qui dut bientôt, afin de pourvoir à sa subsistance, déployer toutes les ruses de l'Indien affamé.

Comme l'avait si bien préjugé le maréchal Clausel, à peine l'armée s'était-elle éloignée d'une journée de marche de Tlemcen, que le doute ne fut plus permis sur les intentions des Arabes. Peu à peu la garnison se vit resserrée dans la place, et deux mois ne s'étaient pas écoulés, que le commandant s'aperçut d'un déficit considérable dans les vivres laissés pour la subsistance de ses cinq cents enfants perdus. Un convoi devait bien partir d'Oran pour venir prochainement ravitailler la garnison ; mais une partie des troupes expéditionnaires, composées de détachements pris dans les trois provinces de l'Algérie, s'était rembarquée, et la division d'Oran eut bientôt à soutenir des attaques réitérées qui ne lui permirent pas de conduire à Tlemcen ce premier convoi de vivres, dont l'absence commençait à se faire cruellement sentir.

Quelques semaines après l'occupation, Tlemcen était complétement bloquée, et, au bout de trois mois, on commençait à n'y plus manger. Par exemple, l'eau ne manquait pas. Il y en a partout à Tlemcen, et de la meilleure ; nous l'appelions le champagne de Tlemcen qui, aujourd'hui, fournit d'excellent vin auquel on peut véritablement donner ce nom.

Si bonne qu'elle soit, l'eau ne nourrit pas trop, et la faim redoublait avec d'autant plus de frénésie, que du haut des remparts et des minarets du Méchouar, la garnison pouvait, chaque jour, contempler d'innombrables troupeaux venant tranquillement paître l'herbe toujours fraîche et tendre qui croît à l'abri des oliviers séculaires dont s'enorgueillit cette riche province. Attaquer de vive force ces troupeaux, gardés par des myriades de cavaliers, c'était se faire tuer mal à propos, et le capitaine Cavaignac se serait bien gardé de sacrifier inutilement les hommes dévoués qu'il commandait. Ce qui chagrinait le plus la garnison, c'était de ne pouvoir donner à ses quelques malades une nourriture capable de réconforter ces pauvres diables, réduits à manger une espèce de pain noir comme de l'encre, confectionné avec les balayures des silos, au fond desquels une poule n'aurait pas trouvé le plus petit grain d'orge ou de blé. Comme bien d'autres, j'ai mangé de ce pain-là et je ne m'en porte pas plus mal ; mais, cependant, j'ai bien des fois regretté les beaux croûtons de pain blanc de la maison paternelle !

En s'offrant pour commander les cinq cents volontaires, le capitaine Cavaignac n'ignorait pas les immenses difficultés qu'il aurait à vaincre pour conserver à la France la cité nouvellement conquise.

De simple capitaine du génie, il passait tout à coup,

sans transition hiérarchique, chef d'un corps composé d'hommes déterminés, il est vrai, mais dont la plupart ignoraient même le nom de leur nouveau commandant. Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis le départ de la colonne expéditionnaire pour Oran, que le bataillon des volontaires connaissait à fond son commandant, et le commandant savait que le plus chétif de ses hommes se ferait tuer plutôt que de manifester le moindre signe de faiblesse.

Un de ces faits ordinairement négligés par l'histoire, mais dont je peux garantir la parfaite authenticité, prouvera mieux que tous les récits officiels le profond attachement que les volontaires du bataillon de Tlemcen avaient voué à leur commandant.

Le capitaine Cavaignac possédait une jument et un poulain magnifiques, confiés aux soins d'un chasseur d'Afrique sortant du deuxième régiment de cette arme. Chaque matin, le chasseur menait les deux animaux paître dans les vergers qui s'étendaient autour des remparts du Méchouar, sans toutefois s'éloigner hors de portée de fusil des factionnaires placés aux avant-postes.

Un jour, pendant que le brave chasseur, comptant peut-être un peu trop sur la proximité des sentinelles, s'était endormi à l'ombre d'un olivier, un maraudeur arabe, se glissant dans l'herbe comme une couleuvre,

réussit à s'emparer du poulain sans que personne eût été témoin de ce larcin accompli avec une prudence et une dextérité dignes du Peau-Rouge le plus rusé du nouveau monde, ou du plus fin voleur bédouin : c'est tout un.

A son réveil, le pauvre gardien ne peut en croire ses yeux. En vain il sonde les environs, en vain il interroge les factionnaires, qui n'ont pas perdu de vue un seul instant la jument. Ils n'ont pas entendu le moindre bruit, et le fait de la disparition du poulain leur paraît si extraordinaire, qu'ils sont prêts à affirmer à leur camarade qu'il a dû, le matin, oublier de sortir le petit avec la mère. Le chasseur, convaincu du contraire et de l'inutilité des recherches, ramène la jument au Méchouar et va, les yeux pleins de larmes, raconter sa mésaventure au capitaine Cavaignac.

—Mon capitaine, lui dit-il, on m'a volé mon poulain, mais je vous jure qu'il n'y a pas de ma faute, et que j'attraperai le voleur, je vous en réponds.

—Je te défends bien d'aller te faire tuer pour un malheureux poulain qui est perdu sans ressources, répond le capitaine. Un jour ou l'autre, nous eussions probablement été forcés de le manger, et, ma foi, il vaut autant que la pauvre petite bête vive bien chez les Arabes que mal avec nous.

—Mon capitaine, vous me dites ça pour ne pas me

faire de la peine, mais, moi, je vois bien que ça vous en a fait, et sacr.... il ne sera pas dit qu'un brigand de Bédouin.... J'ai mon idée.

En vain, le capitaine chercha-t-il à consoler le désolé chasseur. Celui-ci promit, il est vrai, de ne pas se faire tuer, mais il ne jura pas de renoncer à la poursuite du voleur qui avait enlevé le poulain auquel le capitaine tenait, en effet, beaucoup.

—Voyons, se dit notre chasseur, après avoir regagné son écurie, qui n'était certes pas le plus mauvais logement du Méchouar, comment vais-je m'y prendre pour attraper mon voleur? Si je vais pleurnicher auprès de mes camarades, ils vont tous vouloir venir avec moi ; et pourtant c'est moi seul qui me suis endormi comme un imbécile. Il faut donc que je me mette tout seul en expédition. Le Bédouin a enlevé le petit, il voudra avoir la mère : eh ! bien, nous tâcherons de nous y trouver nez à nez.

Le lendemain du jour où le poulain avait été si habilement escamoté, le chasseur conduisit, comme d'habitude, la jument au pâturage et il s'étendit à l'ombre de l'olivier, absolument comme la veille. Ce jour-là il ne se passa rien de nouveau. Le surlendemain, même répétition.

Le troisième jour, les choses prirent une tournure toute différente.

Pendant que les factionnaires, croyant leur camarade endormi à sa place habituelle, jetaient de temps à autre un coup d'œil sur la jument attachée par une longue corde à un piquet fiché en terre, un Arabe presque entièrement nu saute sur la bête, dont il a coupé l'entrave; mais au même instant un autre individu, aussi peu habillé que le premier, s'élance sur le voleur, le jette à bas de cheval et l'étrangle littéralement, sans corde ni lazzo, rien qu'avec le secours de ses mains.

La ruse du chasseur avait trop bien réussi. Pendant trois jours, après avoir fait semblant de s'endormir sous son olivier favori, il s'était complétement dépouillé de son uniforme, avait rampé dans une autre direction et s'était blotti dans un trou creusé à proximité de la jument qui venait de servir d'appât au ravisseur du poulain.

En rentrant cette fois au Méchouar, l'intrépide chasseur se contenta de dire au capitaine Cavaignac :

—Mon capitaine, le brigand qui avait volé votre poulain n'en volera plus d'autre. Son affaire est faite.

Puis il ajouta, sur un mouvement du brave Cavaignac:

—Oh! mon capitaine, je ne l'ai pas assassiné; je n'avais pas même mon couteau. Je l'ai étranglé, tout bonnement..... pour qu'il ne m'étranglât pas.

Cependant, l'audace des Arabes s'augmentait en pro-

portion de la diminution des subsistances. Ne voyant plus sortir de la place, pour aller au pâturage, les trois ou quatre bœufs malingres conservés le plus longtemps possible, ils en augurèrent que la garnison, réduite à la dernière extrémité, ne tarderait pas à se rendre, et ils attendaient patiemment l'instant où, tous les Français étant morts de faim, la ville ne serait plus difficile à prendre. C'était un assez bon calcul, mais ces braves Bédouins comptaient sans la *Compagnie des déterminés* que le capitaine Cavaignac venait d'organiser.

II

LA COMPAGNIE DES DÉTERMINÉS.

La Compagnie des déterminés, son nom l'indique assez, était composée d'hommes de bonne volonté et de résolution, au nombre de cinquante, et le lecteur ne va pas tarder à juger s'ils méritaient cette énergique appellation.

Tout en s'approchant de la place, le gros des Arabes avait soin, pendant le jour, de se tenir hors de portée des canons du Méchouar, où les munitions de guerre étaient un peu plus abondantes que les munitions de bouche; mais, le soir, les troupeaux entraient en masse sous le couvert de la forêt d'oliviers où, par une belle nuit de printemps, se passa une scène de haut comique, jouée par tous les artistes de la Compagnie des déter-

minés, au milieu de laquelle brillaient les premiers sujets composant la troupe dramatique chargée d'égayer la garnison, à force de vaudevilles rapiécés ou de comédies improvisées. A cinq heures du soir, une sortie générale avait eu lieu, afin de masquer les préparatifs nécessaires à l'exécution du plan du capitaine Cavaignac. Les maraudeurs arabes, qui rôdaient sans cesse dans les jardins dont les environs de la ville sont couverts, furent repoussés au delà de la forêt, et le détachement, après quelques coups de fusil, rentra au fort, affaibli de cinquante hommes que nous allons retrouver tout à l'heure.

A minuit, un calme profond régnait sous les ombrages épais des oliviers où, comme d'habitude, les troupeaux étaient accourus aussitôt après le coucher du soleil. Les étoiles seules brillaient dans les profondeurs du ciel, quand tout à coup le sifflement du merle se fait entendre ; un cri de chouette lui répond, et cinquante démons, à ce que dirent plus tard les Arabes, tombent des arbres avec une si merveilleuse précision, que chacun de ces diables se trouve à cheval sur un bœuf de premier choix. Quatre ou cinq bergers bédouins, témoins de ce coup de théâtre incompréhensible, n'ont pas seulement le temps de pousser leur *Allah* favori ; ils sont roulés dans leur burnous, et, avant d'être revenus de leur surprise, ils se trouvent

au beau milieu du Méchouar avec les cinquante bœufs qu'ils croyaient si bien gardés, et dont on n'avait pas voulu les séparer.

Les malades avaient du bouillon frais pour quelque temps.

Un autre jour, la Compagnie des déterminés ne fut pas aussi heureuse. Elle avait trouvé de la viande, il lui fallait du pain.

Sur des renseignements donnés par un espion, elle se met en route le soir pour aller vider des silos remplis de blé, dont l'emplacement a été découvert dans une tribu établie sur les plateaux qui dominent, au sud, la ville de Tlemcen. Chaque homme est muni d'un sac ; on arrive aux silos, où la moisson se fait rapidement ; et on se met en route pour regagner le fort. Malheureusement, les Arabes ont eu l'éveil, et au point du jour, au moment où les cinquante braves peuvent déjà découvrir les mosquées de la ville, une masse de cavaliers accourent de tous les points de l'horizon pour charger le petit détachement. La fusillade ne tarde pas à s'engager, et la retraite devient difficile pour les Déterminés, qui ne veulent pas lâcher leur butin. Ils gagnent cependant du terrain ; encore quelques pas, et les voilà sous les canons du Méchouar ; mais, par malheur, ils se sont trompés de chemin. Tlemcen est située à mi-côte d'une colline, sur un plateau dominé par une chaîne

de rochers taillés à pic. Ces rochers bordent l'extrémité méridionale du plateau, et l'espace compris entre leurs pentes abruptes et les remparts de la ville est de quelques centaines de mètres.

La Compagnie des déterminés, soutenant toujours son feu, vient d'arriver sur le bord des rochers au pied desquels se trouvent, à une profondeur de trente à quarante pieds, des terres labourées. Les Arabes savent bien que la descente est impossible et, malgré les obus qui commencent à pleuvoir au milieu d'eux, ils se forment en groupes profonds dont le moins faible est dix fois plus nombreux que la petite troupe des Français. Une dernière charge, et les Déterminés n'existent plus !

Les cinquante sont là coude à coude, à deux pieds de l'abîme. Les Arabes poussent un cri formidable et s'élancent de toute la vitesse de leurs chevaux, qu'ils sauront bien retenir après avoir anéanti les infidèles. Pour répondre à cette charge, cinquante coups de fusils partent à la fois, lançant, en forme d'adieu, une centaine de balles au milieu de la terrible avalanche. Qu'importe les guerriers tombés ! la charge continue ; mais quand la fumée s'est dissipée, les Déterminés, qui jamais n'ont si bien mérité leur nom, ont tous disparu.

Ils ne pouvaient pas descendre ; ils ont sauté, après s'être fait précéder par leurs sacs, trop précieux pour être abandonnés malgré le danger de la situation. Les

canonniers du fort ne sont plus gênés par leurs camarades, et, lorsque les Bédouins font dresser sur leurs jarrets d'acier leurs montures haletantes, qu'un pas de plus précipiterait du sommet des rochers, les obus et les boulets tirés à profusion, sans crainte de toucher des amis, terminent dignement la seconde aventure de la glorieuse Compagnie. « Un bonheur n'arrive jamais seul, me disait un de ces intrépides et insouciants soldats. Figurez-vous qu'un seul parmi nous a été assez maladroit pour se donner une entorse ! Et nous n'avions que trente-cinq pieds à sauter ! »

C'était déjà très-raisonnable.

III

LA REPRÉSENTATION.

Après cinq mois d'isolement complet, la garnison de Tlemcen eut le bonheur d'apprendre la prochaine arrivée du général Bugeaud, débarqué à l'embouchure de la Tafna avec trois régiments venus directement de France sous son commandement, pour débloquer une colonne expéditionnaire partie d'Oran au mois d'avril 1836.

L'histoire de cette colonne, forcée d'attendre, au milieu des plus cruelles souffrances, à cent lieues d'Alger et à quinze lieues d'Oran, des secours de la mère-patrie, est bien triste; mais je n'ai pas à la raconter ici et je reviens à mes artistes, dont la joie ne connut plus de bornes lorsque, vers la fin de juin, ils virent, du haut

des remparts, les tribus arabes lever leurs tentes avec une précipitation de bon augure en faveur de l'heureuse nouvelle.

Un corps d'armée, composé de six mille hommes, escortant un immense convoi, s'était effectivement mis en route d'Oran pour Tlemcen, et si les cinq cents hommes du capitaine Cavaignac attendaient avec une vive impatience la venue de leurs libérateurs, ceux-ci n'étaient pas moins empressés de revoir leurs amis, qu'ils croyaient réduits à l'état de squelettes, faute de nourriture, et de sauvages, faute de vêtements.

On comptait alors cinq journées de marche d'Oran à Tlemcen, ou, pour mieux dire, la colonne commandée par le général Bugeaud mit cinq jours pour franchir les trente lieues qui séparent ces deux villes.

A mesure que l'on avançait, l'inquiétude semblait augmenter. Des bruits sinistres avaient fréquemment couru sur la courageuse garnison, et bien des amis craignaient d'arriver trop tard. Enfin, on découvre la chaîne de collines verdoyantes au flanc desquelles sont groupées les maisons de la ville, dont la blancheur paraît plus éclatante que jamais aux rayons de l'ardent soleil qui s'est levé pour éclairer le beau jour de la réunion.

On distingue bientôt les minarets des mosquées, mais on est encore trop éloigné pour apercevoir le dra-

peau de la France qui doit être arboré à leur sommet. L'armée franchit un dernier pli de terrain et l'antique forêt d'oliviers laisse apercevoir ses fraîches profondeurs, qui promettent un si doux repos aux pauvres jeunes soldats affrontant pour la première fois la température de feu dont ils sont enveloppés.

Mais quelle est cette troupe si régulièrement alignée, qui semble placée devant les bienfaisants ombrages comme pour en défendre l'accès ?

Les coiffures, les vêtements des hommes qui la composent sont inconnus, et si le faible souffle de la brise ne faisait flotter au-dessus de leurs têtes les couleurs françaises, on aurait peine à reconnaître les braves dont le sort inspirait tant d'inquiétude.

Quelques minutes encore, et le doute ne sera plus permis. Le capitaine Cavaignac, accompagné des chefs indigènes de Tlemcen, vient au galop saluer le général Bugeaud qui marche à la tête de l'armée libératrice et dans le bataillon, tout à l'heure inconnu, on retrouve presque au complet les cinq cents braves choisis, il y a cinq mois, par le maréchal Clausel. La cause de leur changement d'uniforme est facile à expliquer.

A l'époque où ils prirent garnison à Tlemcen, tous ces hommes, qui venaient de faire la campagne de Mascara, étaient en plaine depuis longtemps, et les vêtements s'usent vite lorsqu'ils sont portés quelque dix

mois de suite, jour et nuit. Les capotes, les képis, les pantalons avaient fait un si rude service, que les boutons seuls finirent par rester, et il fallut bien se procurer des étoffes pour remplacer les lambeaux d'uniformes incapables de supporter même un numéro de régiment.

En campagne, tout soldat français est tailleur, bottier, chapelier ; il sait faire un peu de tout, et j'ai connu des officiers des plus huppés qui vous remontaient une paire de bottes avec une grâce et une habileté des plus réjouissantes.

Une fois l'étoffe trouvée, et le choix n'en était pas grand, car les rares magasins de Tlemcen ne contenaient guère que des tissus de laine blanche dont les Arabes se servent pour confectionner leurs haïks et leurs burnous, chacun se mit à l'œuvre. On fabriqua tant bien que mal des uniformes aussi complets que possible ; les capotes furent teintes en bleu ; les pantalons conservèrent la couleur primitive du tissu, blanc sale ; mais la chaussure et la coiffure méritent une description particulière.

Dans une de ses sorties, la Compagnie de déterminés avait eu le bonheur de s'emparer d'un chameau chargé de ces peaux précieuses connues sous le nom de maroquin ; huit jours après cette capture, tous les hommes étaient chaussés de brillantes bottines de ma-

roquin rouge. Avec des peaux d'agneaux noirs, on avait confectionné des chapeaux pour les grenadiers; les voltigeurs portaient des chapeaux blancs, et, comme tout le bataillon était composé d'hommes d'élite, les imaginations n'avaient pas eu besoin de s'exercer afin de trouver une troisième couleur pour le centre.

L'armée d'Oran ne fut pas peu surprise à l'aspect de la garnison, que tout le monde croyait morte de faim ; mais l'étonnement se changea en admiration, lorsqu'une affiche gigantesque, placardée sur le plus bel olivier de la forêt, vint frapper tous les regards.

Cette affiche, que je transcris textuellement, vaut bien celle trouvée dans le château du prince Voronzoff, en Crimée.

THÉATRE DE TLEMCEN.

Sans la permission de M. le maire, aujourd'hui 25 juin 1836,

Les comédiens ordinaires de la troupe du Méchouar

Donneront, en l'honneur de l'arrivée de la colonne d'Oran, une représentation extraordinaire composée de :

La première et unique représentation de :

LE COLONEL CHABERT,

Pièce en trois actes, raccommodée et rarrangée en un acte,

PAR LES HOMMES DU BATAILLON

Doués de la meilleure mémoire et anciens bacheliers;

PIERROT MORT ET VIVANT,

Pantomime en un acte,

Jouée par un ZÉPHIR, ancien ami et élève du célèbre

DEBURAU,

Et auquel il n'a manqué qu'un J. J. pour être aussi connu que son maître.

INTERMÈDES CHANTANTS, COMIQUES ET MUSICAUX,

Introduction de :

ROBERT-LE-DIABLE,

Arrangée pour une vielle et un flageolet.

Le spectacle sera annoncé par la caisse claire du 0e de ligne, ex-sauvage du CAVEAU.

Prix d'entrée : zéro.

La représentation aura lieu dans le jardin du Méchouar.

On est prié de respecter les bancs destinés à l'état-major.

Les Bureaux ouvriront à 8 heures.—On commencera à la même heure.

Nota.—On peut fumer dans la salle.

Renota.—Les camarades qui auraient une provision de pain blanc trop embarrassante trouveront à la porte une corbeille dans laquelle, avant d'entrer, ils pourront déposer leur offrande, si toutefois ils ont été satisfaits.

Toute la colonne expéditionnaire défila devant la gigantesque affiche, dont le texte, on doit bien le penser, fut le sujet des préoccupations de la journée, et tous ceux que leur service ne devait pas retenir au bivouac se promirent bien d'assister à la représentation dont je vais rendre compte, *de visu et auditu*.

A six heures du soir, de longues et joyeuses files de fantassins et de cavaliers, officiers et soldats, gravissaient les sentiers qui serpentent au milieu des jardins couvrant tout l'espace entre la forêt et la ville. Des piquets d'hommes armés avaient été disposés le long de la route pour éviter toute surprise de la part des maraudeurs arabes, les plus fins voleurs du monde, et longtemps avant huit heures, quatre mille spectateurs enthousiastes garnissaient la partie du Méchouar où le théâtre avait été dressé.

Quelques minutes avant le lever, ou plutôt l'ouverture du rideau, le général Bugeaud, accompagné de l'état-major de la garnison et d'un nombreux cortége d'officiers de tous grades et de toutes armes, venait, avec le vénérable Mustapha et les chefs indigènes de Tlemcen, prendre place sur les bancs rustiques construits devant la scène, élevée dans un angle des remparts.

Bien modeste était le théâtre ; mais quelle admirable salle de spectacle !

Au centre de la vaste enceinte du Méchouar, un

groupe, unique en Algérie, de noyers séculaires, dominait des massifs odorants de citronniers et d'orangers entremêlés de grenadiers aux fleurs éclatantes et de gigantesques lauriers-roses, alors dans toute leur splendeur. Des jets d'eau fluets et vaporeux comme les fils de la vierge s'élançaient sans bruit des bassins de marbre qui, à Tlemcen, plus que partout ailleurs en Afrique, ornent si délicieusement l'intérieur de toutes les habitations. C'était aux pieds de ces beaux noyers, si chers aux femmes arabes par le précieux *hennè* qu'elles en tirent pour se teindre les sourcils et les ongles, que les siéges destinés à l'état-major avaient été dressés, faisant face au théâtre, élevé, comme je l'ai dit, dans l'angle d'un bastion.

Derrière les officiers, les soldats se sont groupés sur les points les plus favorables pour entendre, voir et admirer. La scène, par une innovation fort heureuse, a été exhaussée, de façon à pouvoir être parfaitement distinguée de tout le monde, et la rampe est splendidement éclairée par une triple ligne de lampions à l'huile d'olive, seule denrée qui n'ait jamais manqué aux défenseurs de la ville et du fort.

Au-dessus du théâtre, à une vingtaine de pieds, se détache la silhouette d'un factionnaire placé sur le rempart et chargé de surveiller les approches, peu redoutables ce soir-là, des maraudeurs.

Le chef d'orchestre, armé d'un flageolet de vingt-cinq sous, vient prendre place sur un des côtés du théâtre, où tout le personnel instrumental, composé de trois amateurs, s'est rendu depuis un quart d'heure ; cette disposition de côté a été judicieusement prise afin de ne pas gêner la perspective. Les instruments, le flageolet déjà nommé, la vielle et un tambour, s'accordent avec un sérieux du meilleur augure ; une voix de Stentor, dominant le tumulte de quatre mille conversations particulières, éclate derrière le rideau : « Tambour, frappez les trois coups. »

A cet appel, celui des musiciens qui porte le nom de l'instrument désigné commence en sourdine un roulement dont la pureté dénote, aux premiers coups de baguettes, un amateur de première force. Bientôt, au roulement se mêle une batterie précipitée, mais parfaitement mesurée et suivant toutes les règles du *crescendo* jusqu'au *fortissimo con furore*. Arrivé là, l'artiste improvise ; les *ra* sautés, les *fla* doublés, triplés, quintuplés, se heurtent, se croisent, en se multipliant, et retentissent au loin, comme le crépitement d'une fusillade acharnée au milieu de laquelle se fait entendre, à intervalles inégaux, le bruit sourd du canon. Et pendant cette merveilleuse batterie, la figure impassible de l'ex-sauvage, car c'était lui, ne trahit aucune émotion. Les poignets vigoureux qui manient les baguettes sont

immobiles, et c'est au fracas d'applaudissements prolongés que se termine l'annonce retentissante du spectacle.

Attention ! le chef d'orchestre, un brigadier de chasseurs d'Afrique, frappe avec son flageolet trois petits coups sur le ventre de la vielle, fabriquée et tenue par un sous-officier du génie. C'est le signal de l'introduction de *Robert-le-Diable*.

Un silence profond s'établit comme par enchantement, le factionnaire du rempart suspend sa marche régulière, et l'ouverture commence.

L'affiche n'a pas menti : c'est bien la terrible introduction du chef-d'œuvre de Meyerbeer. Tous les effets, même ceux des trombones, sont rendus avec une vigueur et un ensemble incroyables. On n'y comprend rien, mais on est forcé d'admirer, et l'admiration se traduit par des hourras frénétiques, comme jamais n'en ont répétés les échos de l'Opéra.

L'ouverture est glorieusement achevée ; le cri solennel : *Au rideau !* se fait entendre ; la toile est tirée et la représentation du *Colonel Chabert* commence.

Tout le monde connait l'histoire de ce pauvre colonel qui, après avoir été tué officiellement à Eylau, croyons-nous, se présenta quelque vingt ans plus tard à sa femme mariée en secondes noces, et fut repoussé par elle. C'était le sujet de la pièce jouée ce soir-là sur le

théâtre du Méchouar. Cette pièce, dont un artiste du bataillon de Tlemcen possédait une brochure veuve d'une vingtaine de feuillets, avait dû, de toute nécessité, subir un remaniement complet, et les arrangeurs improvisés avaient cassé le second mariage pour rendre au colonel sa femme adorée.

Ce dénoûment fut accueilli avec transport par les spectateurs, enchantés de voir récompenser si justement la vertu d'un vieux brave, et charmés surtout des excellentes façons de la colonelle, représentée par un jeune zouave imberbe dont la figure vraiment distinguée rendait complète sa métamorphose en grande dame.

Le rôle du colonel Chabert était rempli par un vieux sous-officier qui n'avait pas eu besoin de se grimer pour le jouer au naturel; mais, lorsqu'il fit son entrée dans la grande tenue de son grade, avec un bel uniforme bleu de roi revêtu de broderies d'or et d'épaulettes aussi étincelantes que si elles sortaient de la fabrique d'un passementier, quatre mille bravos partirent à la fois pour saluer cette riche mise en scène. C'était à ne pas y croire. Comment avait-on pu se procurer un si brillant costume? D'où sortaient ces fraîches broderies? Telles étaient les questions que chacun s'adressait, et dont le colonel donna lui-même l'explication après la représentation. Épaulettes d'or, broderies d'or, ceinturon en or, tout cela était fait en paille, mais avec un

art si merveilleux, qu'il fallut les faire circuler parmi toute l'assemblée pour convaincre les incrédules.

Si mes souvenirs ne me trompent pas, les épaulettes ont été données au brigadier Flageolet, chef d'orchestre, qui les a offertes à son colonel, M. Servat-Delaisle ; l'habit bleu du colonel Chabert venait en ligne directe de la modeste garde-robe du capitaine Cavaignac, et pour des hommes capables de fabriquer de l'or avec de la paille, il n'avait pas été difficile de donner au respectable vêtement un lustre digne de s'allier avec sa brillante garniture.

Un incident non prévu sur le programme vint joyeusement s'ajouter aux plaisirs de la soirée, pendant une scène des plus pathétiques entre le colonel et sa digne moitié, passée momentanément à l'état de tiers, ainsi que le disait avec raison son ressuscité de mari.

Au beau milieu d'un couplet sur l'air : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?* une faible détonation se fait entendre du côté extérieur du rempart et une balle siffle au-dessus de la tête des acteurs. Le factionnaire, perché sur la crête du mur épais de cinq à six pieds qui protége l'enceinte et le théâtre, furieux d'être arraché à son admiration pour les grâces de la colonelle, fait volte-face, s'accroupit un instant, fait feu à son tour dans la direction d'où le premier coup est parti, et lance à travers l'espace à un ennemi invisible les paro-

les suivantes : « Eh! là bas. Est-ce que vous ne pourriez pas attendre la fin de la représentation ? Il y a du monde par ici. » Puis, se retournant vers le jardin, la brave sentinelle ajoute :

« N'vous dérangez pas en bas, c'n'est rien! » Et la pièce continua, la fusillade aussi.

Le *Colonel Chabert* inscrit de nouveau sur le registre matricule des vivants, remarié, rappelé et acçlamé avec tous les artistes, le rideau se referme et l'entr'acte commence : entr'acte formidable, hurlant, glapissant, chantant, grinçant. Du sommet le plus élevé du plus gigantesque noyer, éclate le cri strident et sonore d'un coq vainqueur. C'est le signal inattendu d'une cacophonie diabolique, dans laquelle tous les animaux connus et inconnus de la création vont faire leur partie. Vingt lions mugissent à la fois, des centaines de chevaux hennissent, des milliers de chats et de tigres miaulent sur toutes les branches, les aboiements de la race canine tout entière se mêlent au sifflement des innombrables variétés de la gent emplumée, aux coassements de légions de grenouilles, et c'est à peine si le fameux tambour du Caveau, par ses batteries furieuses, échevelées, parvient à faire comprendre que les exercices du célèbre élève et ami de Deburau vont commencer.

Le calme se rétablit enfin, chacun reprend sa place,

et le rideau s'ouvre pour la dernière fois de la soirée. Deburau paraît : « Bravo ! Deburau ! » Les quatre mille spectateurs, même ceux qui jamais n'ont vu l'illustre Pierrot, le reconnaissent sans hésitation. C'est bien là sa figure enfarinée, sa longue tête, ses longs bras, ses longues jambes, son corps fluet. Silence : Pierrot ouvre la bouche ; il va parler. Non ; il bâille ; mais quel bâillement, bon Dieu ! voilà cinq minutes qu'il est commencé, et la bouche ne finit pas de s'ouvrir.—Ah ! il fait signe qu'il a faim, et soif surtout ; le pauvre Pierrot va tomber d'inanition.

Hélas ! oui, il y a si longtemps qu'il n'a mangé que son corps est réduit à l'état de planche de sapin.— Ploum ! Pierrot est tombé, tout de son long, d'un seul morceau. Le bruit de sa chute est sec et sans écho ; c'est un homme mort. Mustapha, le vieux Mustapha, se lève de son siége pour découvrir l'infortuné, qui a dû se briser en mille pièces. Miracle ! Pierrot fait un bond, et le voilà sur ses pieds.

Ah ! Paillasse apporte à boire. Il plonge un tube de cuir dans la caverne qui sert de bouche à Pierrot. Quatre figurants se mettent à pomper avec ardeur, et toute l'eau d'un bassin passe dans le corps de Pierrot, qui gonfle à vue d'œil, à la grande stupéfaction des chefs arabes invités à ce merveilleux spectacle et au milieu des rires de toute l'assemblée. Mais Pierrot a trop bu ;

il éprouve des douleurs d'entrailles; vite un médecin.

Arrive un forgeron d'artillerie porteur d'une paire de tenailles géantes, et un vétérinaire armé d'un monstrueux yatagan. Pierrot pleure, Pierrot gémit, mais il faut se résigner; c'est l'affaire d'une minute pour guérir cette hydropisie phénoménale.

Le vétérinaire se met en garde : une, deux, il se fend à fond dans le ventre malade, d'où s'échappe, par une immense plaie, tout le liquide absorbé.

Pierrot est heureux, tous ses mouvements trahissent le bien-être qu'il éprouve; mais le jet d'eau s'arrête tout à coup, obstrué par un corps étranger. Le forgeron s'avance, plonge ses pinces recourbées dans l'abdomen et il en retire un énorme boulet rouge! L'opération est répétée. Cette fois, ô prodige! que sort-il des entrailles de Pierrot? C'est un obus avec sa mèche en feu!

Le terrible projectile s'échappe des tenailles; il tombe, roule à terre et va peut-être éclater, lorsque Pierrot l'atteint d'une seule enjambée, l'arrête et s'assied sur la redoutable ouverture, tandis que d'un signe de main il exprime l'effet d'un éteignoir sur une chandelle.

Tout cela s'est fait avec un si beau sang-froid, avec un naturel si parfait, que l'admiration des spectateurs ne connaît plus de bornes. Un roulement prolongé

d'applaudissements frénétiques agite toutes les mains, et toutes les bouches lancent des bravos si bien nourris qu'ils sont entendus jusqu'au pied de la colline où campe l'armée expéditionnaire.

Mustapha lui-même, le plus sérieux de tous les Arabes, ne peut comprimer les élans de sa gaieté; il rit, et c'est peut-être pour la première fois de sa vie.

Pendant un quart d'heure, Pierrot continue ses exercices, plus surprenants les uns que les autres, et la soirée se termine aussi gaiement qu'elle a commencé, par une batterie de l'ex-sauvage, exécutant sur son instrument sonore une retraite des plus savantes et en même temps des plus originales.

Les invités quittent lentement la splendide enceinte où ils viennent de passer de si joyeux instants, et pendant qu'ils se dirigent vers le bivouac silencieux de la forêt, les artistes du Méchouar vont prendre leur part d'un festin de Balthazar où les attend un régal dès longtemps oublié. Ils ont du pain blanc, au dessert!

Deux jours après cette mémorable représentation, acteurs et spectateurs se mettaient en route pour aller faire leur partie dans un concert bien autrement sérieux que celui de l'avant-veille. L'armée entière, à l'exception des hommes malingres restés à Tlemcen, marchait sur la Sicka, où Abd-el-Kader avait réuni des forces considérables qui furent dispersées en quelques heures.

Les fantassins réguliers seuls reçurent de pied ferme la charge du deuxième régiment de chasseurs à cheval d'Afrique : mais de ce beau bataillon, dont la formation avait coûté tant de mal à l'émir, il ne resta de vivants que cent soixante-deux hommes, les premiers prisonniers de guerre qui furent conduits en France depuis la conquête de l'Algérie.

NISUS ET EURYALE

I

En 1837, à l'époque où la paix signée à la Tafna, entre l'émir Abd-el-Kader et la France, permettait à notre brave armée d'Algérie de jouir d'un repos bien mérité, un de nos régiments de chasseurs à cheval d'Afrique comptait au nombre de ses sous-officiers, deux amis, deux frères plutôt, dont je vais raconter la curieuse et véridique histoire.

Depuis la formation de cette redoutable cavalerie, c'est-à-dire depuis dix-huit ans, jamais on n'avait vu deux hommes aussi unis par le cœur qu'ils étaient éloignés l'un de l'autre sous le rapport de la naissance, et surtout sous le rapport physique. Les savants du régiment, les anciens prix de vers latins, avaient baptisé mes deux héros des noms poétiques de Nisus et d'Euryale ; les chasseurs, moins érudits, mais plus énergiquement frappés peut-être de cette amitié extraordinaire entre deux de leurs chefs, les désignaient tout simplement, comme dans nos campagnes on fait de deux amis inséparables ; pour eux, Nisus et Euryale représentaient saint Roch et son chien. Quant à décider lequel des deux jouait le rôle du fidèle animal, personne n'y songeait. Ces deux sous-officiers, que je ne désignerai plus que par leurs noms poétiques, étaient animés vis-à-vis l'un de l'autre d'un dévouement si empressé, si plein d'abnégation, qu'il était impossible de songer à établir le moindre parallèle à cet égard.

Nisus appartenait à une famille de la vieille noblesse: il serait, je crois, devenu comte ou même marquis ; mais la nature n'avait pas donné à son âme, si noble et si aimante, une enveloppe digne de la renfermer. Il était mince et droit comme une latte de cuirassier, pointu et tranchant comme cette arme terrible, dont il avait la roideur dans le service. Sa figure, pour me servir de

l'expression générale du régiment, avait l'aspect d'une pomme d'api grêlée, au milieu de laquelle on eût planté un charbon ardent en forme de croc, flanqué de deux émeraudes de la plus belle eau, tant son nez de chouette était vermillonné, tant ses petits yeux verts jetaient de merveilleux éclats; sa bouche, j'en parlerai plus tard.

—Je suis noble, disait-il parfois, ceci est connu; je dois quelque jour être comte; c'est encore connu; eh bien! tous ces titres-là n'ont pas le sens commun; c'est *grand-duc* que je devais être, j'ai tout ce qu'il faut pour cela. N'est-ce pas, Euryale? ne manquait-il pas d'ajouter lorsque son inséparable survenait.

—Tenez, ajoutait alors le brave Nisus, regardez ce gaillard-là. C'est né sur un tas de copeaux, sous l'établi d'un menuisier, au faubourg Saint-Antoine, eh bien! je parierais qu'en venant au monde, son mollet était plus gros que toute ma carcasse de vicomte! Si je suis noble par droit de naissance, Euryale l'est bien plus que moi par droit de force et de beauté.

En effet, Euryale était à pied un véritable Apollon du Belvédère; à cheval c'était un centaure.

Brave comme son sabre, bon comme l'enfant qui adore sa mère, il était chéri de tous ses camarades. Engagé volontaire, comme Nisus, il était devenu, comme lui, brigadier, puis maréchal des logis, *marlogi* ou *margi*, selon l'abréviation en usage depuis un temps

immémorial dans la cavalerie, et il avait conquis ses deux premiers grades à force de bravoure et de bonne conduite.

Euryale était-il de service, on était bien certain de voir Nisus rester au quartier; Nisus était-il consigné ou puni de salle de police, ce qui parfois lui arrivait, son fidèle compagnon refusait toutes les invitations, pour partager, au moins moralement, la captivité temporaire de son ami. Fils de parents pauvres, Euryale n'avait que sa paye pour toute fortune; mais Nisus était riche pour deux, et, tout original que pût être ce dernier, ce n'était pas par originalité qu'il s'était fait un ami si dévoué.

Par une belle soirée de printemps, Nisus, qui nageait comme une dorade, se donnait le plaisir d'un bain de mer dans la rade de Mustapha, qui s'étend d'Alger au cap Matifoux, et, confiant dans sa vigueur, il s'était insensiblement éloigné de la plage, déserte en cet instant.

Le soleil était couché, et comme la nuit vient vite en Algérie, notre baigneur songeait à regagner le rivage, lorsqu'il fut saisi par une de ces terribles crampes, si fatales, même aux plus vigoureux nageurs.

Nisus était trop brave pour avoir peur, mais il vit bien qu'il avait une distance trop grande à franchir pour se tirer tout seul de la position critique dans laquelle il se trouvait.

Tout en faisant des efforts inouïs pour se maintenir sur l'eau, il se mit à pousser des cris si perçants, si aigus, qu'ils furent entendus par un brigadier de chasseurs, qui portait, à cheval, une ordonnance à la Maison-Carrée.

Lancer son cheval dans la direction d'où partaient ces appels désespérés fut, pour le cavalier, l'affaire d'une seconde; mais arrivé sur le bord de la mer, vainement il en explora la surface : les cris avaient cessé. Le pauvre Nisus venait de disparaître une première fois au fond de l'abîme.

Le brigadier met lestement pied à terre, il se dépouille en un tour de main de son uniforme, et se jette dans la vague, qui commençait à grossir.

A peine a-t-il fait quelques brasses, qu'il entend un dernier cri sortir de l'obscurité devenue plus épaisse. Cette fois, il ne se trompe pas, c'est un homme qui se noie; cavalier ou fantassin, c'est un malheureux à sauver. Aussi, quelle vigueur il déploie dans ses élans de véritable Triton! Les flots semblent s'ouvrir d'eux-mêmes devant la poitrine de l'intrépide brigadier, dont le dévouement n'aura pas été inutile. Une vague, plus forte que les précédentes, vient de rouler sur sa crête blanchissante d'écume, un corps inanimé; c'est celui de Nisus. Euryale, — on a deviné que c'était lui,— l'aperçoit; prompt comme l'éclair, il le saisit avant que

la lame, en retombant, l'ait de nouveau fait disparaître avec elle ; et quelques minutes après cette scène, dont Dieu seul fut témoin, un cheval, chargé d'un double fardeau, franchissait au galop la porte du quartier de Mustapha, où le régiment de Nisus et de son sauveur tenait garnison.

Par une heureuse coïncidence, l'hôpital militaire, situé dans l'enceinte qui renferme la caserne des chasseurs d'Afrique, avait reçu, le matin même de ce jour, une boîte contenant tous les appareils nécessaires pour secourir les noyés et les asphyxiés. Nisus en fit l'essai, qui réussit parfaitement, et du moment où il reprit connaissance, il jura solennellement à Euryale une de ces rares amitiés qui ne finissent qu'avec la vie. Euryale en fit autant, et le lecteur verra si les deux amis surent tenir leur parole.

J'ai dit que Nisus était un original ; un seul fait, qui du reste domina toute sa vie, fera connaître en quoi consistait cette originalité.

Nisus, dès son enfance, s'était fait remarquer par une espèce de sauvagerie qu'avait fait naître chez lui la lecture des romans de Fenimore Cooper, le grand écrivain des prairies et des savanes du nouveau monde. Son héros, c'était avec Chingacoock, le terrible Œil-de-Faucon, le vieux Bas-de-Cuir. Depuis le jour où Nisus avait pu se procurer au collége le *Dernier des*

Mohicans, qu'un externe libre lui avait apporté en contrebande, il n'avait plus rêvé que Pawnies-Loups, Sioux, tomahawk, wigam, et surtout longue carabine, l'arme favorite et redoutable du vieux trappeur. Si Nisus s'était engagé dans les chasseurs d'Afrique, c'était uniquement pour mettre en pratique les théories du célèbre pionnier.

Mais aussi, que de tourments n'avait-il pas ressentis lorsqu'il voulut approfondir cette phrase singulière de l'auteur américain, quand il dépeint l'attitude d'Œil-de-Faucon après un de ses merveilleux coups de fusil ! « Le coup parti, Œil-de-Faucon laissa tomber à terre la crosse de son fusil, et, ouvrant sa large bouche, il fit entendre ce rire silencieux qui lui était particulier lorsqu'il voulait témoigner sa satisfaction.

Telle est, ou peut s'en faut, la phrase qui rendit parfois Nisus le plus malheureux des hommes. Rien n'était plus curieux que de l'entendre discuter avec Euryale sur ce sujet.

—Voyons, disait-il à son ami, comprends-tu qu'on puisse faire entendre un rire silencieux?

—Tu as mal lu, répondait Euryale.

—Comment, j'ai mal lu ! mais je sais par cœur *la Prairie, les Pionniers, le Dernier des Mohicans,* et je connais tous les endroits où le vieux trappeur a fait résonner son tueur de daims, comme il appelait son fusil.

—Allons, tu n'as pas mal lu, mais tu ne comprends pas bien. L'auteur a voulu dire que le brave chasseur de castors ne faisait pas de bruit en riant, voilà tout.

—Ah ! très-bien. Et pourquoi, depuis dix ans que je m'exerce, ne puis-je pas, moi qui te parle, attraper ce rire fabuleux, malgré tout le soin que j'y mets. Tiens, regarde-moi.

Et, tout en parlant, Nisus prenait l'attitude d'un homme qui tire à la cible ; puis, imitant les autres mouvements de son inimitable modèle, il finissait par ouvrir une bouche formidable, d'où il ne pouvait empêcher de s'échapper, comme d'un cratère, une sorte de sifflement rauque qui détruisait toute illusion et lui causait un profond désespoir.

Je n'invente absolument rien : partout où il en trouvait l'occasion, en campagne comme à la caserne, le jour ou la nuit, Nisus ne manquait jamais d'essayer la conquête de ce rire silencieux qu'il ne pouvait parvenir à imiter au gré de ses désirs.

Combien de fois n'a-t-il pas abordé ses camarades, à la promenade, au café, n'importe en quel lieu, en leur disant, du plus loin qu'il les apercevait :

—Je l'ai, je le tiens !

—Ah ! bah ! répondait-on.

—Tenez, regardez et admirez !

Et Nisus recommençait l'exhibition de son cratère,

invariablement accompagnée du sifflement rebelle.

La nuit, il se levait, prenait un fusil au râtelier d'armes, et Euryale seul avait le pouvoir de lui faire cesser ce jeu, qui, plus d'une fois, troubla le repos de ses camarades.

Chez Nisus, c'était une idée fixe qui ne pouvait être chassée que par une autre pensée occupant tout son esprit, et cette pensée lui vint quelque temps après le jour où il avait été sauvé par Euryale.

Euryale, je l'ai déjà dit, n'était que brigadier lorsqu'il eut le bonheur d'arracher Nisus à une mort presque certaine, et cet acte de dévouement, qui venait dignement couronner cinq années de bravoure et de bonne conduite ; lui valut bientôt les galons d'argent de maréchal des logis. Deux ou trois belles actions d'éclat lui firent ensuite obtenir la croix d'honneur, qui brillait sur la poitrine de Nisus depuis près de deux ans ; mais ce dernier, tout joyeux qu'il fût du bonheur de son ami, ne se sentait pas quitte envers lui, et il voulait s'attacher Euryale par des liens plus durables que ceux d'une amitié exposée chaque jour à être tranchée par la balle d'un Kabyle ou le yatagan d'un Bédouin.

II

FRÈRE ET SŒUR.

Nisus était le seul rejeton mâle de sa noble famille, mais il avait une sœur âgée de dix-huit ans, la plus belle, la plus riche peut-être du faubourg Saint-Germain. Tous deux avaient perdu de bonne heure leur père et leur mère, et, en qualité d'aîné, Nisus était le chef sur lequel reposait l'espoir des grands parents, qui avaient en vain tenté de le détourner de ses projets guerriers. L'amour même qu'il portait à sa sœur n'avait pu triompher de cette inflexible volonté, et la charmante et désolée jeune fille, le jour même où son frère partait pour l'Afrique (elle avait alors quatorze ans), était conduite dans un des premiers pensionnats de Paris, dont les portes s'ouvrirent un

beau matin de l'année 1839, pour laisser entrer un brillant sous-officier de chasseurs d'Afrique, monté sur un cheval barbe de la plus belle espèce.

Nisus ne faisait rien comme les autres, il en eût été désolé. Profitant de la paix éphémère qui régnait superficiellement dans nos possessions d'Afrique, il avait demandé et obtenu un congé, afin de venir traiter lui-même à Paris la grande affaire qui, selon lui, devait lui permettre de s'acquitter en gentilhomme de sa dette envers son ami Euryale.

Riche comme il l'était, il avait acheté un superbe animal, payé un prix fou à un chef arabe; et le sabre au côté, la croix sur la poitrine, c'était lui qui venait de faire dans le pensionnat de sa sœur une entrée dont on parle peut-être encore aujourd'hui.

En entendant les sabots du rapide enfant de la vallée du Chéliff résonner sur le pavé de la cour, un essaim bourdonnant de gracieuses pensionnaires s'étaient précipitées à toutes les fenêtres pour connaître la cause de ce bruit inusité; mais, dominant toutes les exclamations, un cri de bonheur s'échappait du cœur de la plus jolie parmi ces charmantes curieuses :

—Mon frère! c'est mon frère!

Et, légère comme une gazelle, Hortense,—c'était le nom de la bienheureuse sœur,—bondissait du premier étage sur le perron, et de là dans les bras de son frère

Nisus, qui, en véritable chasseur d'Afrique, avait fait franchir cinq ou six marches à son cheval pour arriver plus tôt auprès de sa sœur bien-aimée.

Les premiers épanchements calmés, Nisus mit pied à terre, renvoya sa monture dans la cour, et, après avoir présenté sommairement ses devoirs à la maîtresse de l'établissement, demanda à sa sœur un entretien particulier pour affaires graves. Le brave garçon marchait toujours droit au but, et, dans cette circonstance surtout, il se serait cru déshonoré de penser à autre chose qu'au projet arrêté dans sa tête bretonne. A peine entré dans le salon qui avait été mis à sa disposition, il fit asseoir sa sœur, grandement surprise de son sérieux, et, se tenant debout devant elle, il lui adressa les paroles suivantes :

—Ma chère sœur, il y a quatre ans, malgré tes larmes, malgré tes prières, je t'ai quittée pour aller, à la pointe de mon sabre, gagner l'épaulette sur le champ de bataille; je n'ai pas encore l'épaulette, mais j'ai la croix, l'épaulette viendra plus tard. Peut-être à chaque instant, pendant mon absence, as-tu pensé que j'étais perdu pour toi. Tu vois qu'il n'en est rien; mais sans le dévouement d'un ami, je ne t'aurais pas embrassée aujourd'hui. Oh! ne crains rien; je n'ai pas été blessé cette fois-là : l'affaire se passait dans l'eau.

Hortense voulut parler, mais Nisus ne lui en laissa pas le temps.

—J'allais donc périr bien tristement dans les flots bleus de la Méditerranée, lorsque j'ai été sauvé par Euryale. Tu ne connais pas Euryale? Voici son portrait : il est aussi beau que tu es belle, aussi bon que tu es bonne, et je l'aime comme je t'aime. Tu vas avoir dix-huit ans : je te demande ta main pour mon ami. Il n'est pas d'un sang aussi noble que le nôtre; mais il a conquis ses titres de noblesse au feu, et comme le feu purifie tout, j'espère que tu ne voudras pas chagriner ton frère en lui refusant la seule chose qu'il t'ait demandée jusqu'à ce jour. Euryale n'est pas riche : je lui donne tous mes biens. Vous me ferez une rente viagère, et comme je veux à mon tour te récompenser, si tu m'aides à accomplir mon serment, je me fais remplacer, je viens vivre avec vous, et dans quelques années, j'apprendrai l'exercice à mes neveux. Tu ne réponds pas?

La jeune fille était bien trop stupéfaite pour répondre. Elle fixait sur la figure de son frère de grands beaux yeux bleus dans lesquels se lisait un étonnement indescriptible mêlé d'une teinte chagrine. Sans préparation aucune, Nisus lui adressait une proposition si étrange, qu'un moment elle crut que son frère était fou. Et cependant il n'y avait pas à s'y méprendre, la proposition était sincère. La physionomie du brave sous-officier

ne laissait aucun doute à cet égard. On y lisait une joie immense. Nisus paraissait presque beau à force de bonheur, et, avec cette intuition si merveilleuse chez la femme, Hortense ne tarda pas à comprendre que ce reflet de béatitude, rayonnant sur les traits de son frère, provenait du sentiment d'un devoir sacré, enfin accompli. Aussi, la transformation fût-elle complète dans son âme.

—Cher bien-aimé, lui dit-elle, pardonne-moi si d'abord j'ai hésité à te répondre, toutes mes idées se sont un instant confondues. Je ne te comprenais pas bien, mais tes yeux, vois-tu, en disent plus que toutes tes paroles. Nous sommes seuls au monde; tu remplaces notre père et notre mère adorés, et Dieu, que je prie chaque jour pour toi, Dieu sait combien je t'aime. Ton bonheur sera toujours le mien, et tu me sembles si heureux que je voudrais toujours te voir ainsi.

En disant ces douces paroles, la noble enfant couvrait de baisers la figure de l'heureux Nisus, qui, plus tard, jura bien souvent avoir senti deux larmes couler le long de ses joues, arides depuis un temps immémorial.

Ces deux larmes essuyées par les doux baisers de sa sœur, Nisus ne fut plus le même. Sans le moindre respect pour les meubles élégants du salon où il se trouvait, voilà qu'il se met à faire la voltige sur les sophas, les causeuses, les canapés, s'inquiétant fort peu du tin-

tamarre produit par cette course échevelée, pendant laquelle son sabre heurte un meuble pour rebondir sur un autre, au grand effroi d'Hortense, qui n'ose s'aventurer à calmer cette folle joie, plus follement encore exprimée.

Nisus avise un piano tout ouvert ; d'un seul élan il tombe assis sur le tabouret placé devant l'instrument, et là, il improvise un galop infernal dont le retentissement fait hennir le beau cheval barbe qui ronge impatiemment son frein sous les fenêtres. A cet appel guerrier notre héros revient à lui et abandonne le malheureux clavier, dont il a brisé une douzaine de cordes.

Au même instant, la maîtresse de pension accourt toute effarée, Nisus se jette presque dans ses bras :

—Madame, s'écrie-t-il sans laisser le temps à la respectable directrice d'ouvrir la bouche, demain, j'emmène ma sœur chez madame la douairière, veuillez faire préparer ses bagages. Demain, à midi, heure militaire, je l'enlève.

Laissant de côté la pauvre dame ébahie, il prend sa sœur dans ses bras, l'emporte sur le perron, où il la dépose en la couvrant de baisers, puis il saute en selle et disparaît après avoir fait, au galop, trois ou quatre tours de manége, pendant que le concierge ouvre la porte pour laisser sortir cet incroyable visiteur.

III

LA PRÉSENTATION.

Nisus n'était pas venu seul en France. Il n'avait pas eu de peine à obtenir pour Euryale un congé semblable au sien ; mais Euryale ignorait complétement les intentions matrimoniales de son ami, et il n'en eut connaissance que le soir de l'entrevue entre le frère et la sœur.

Un jour, dans un café d'Alger, Nisus avait dit à Euryale, de l'air le plus innocent du monde :

—Veux-tu venir à Paris?

Euryale lui avait ri au nez, mais il savait par expérience que Nisus n'avançait jamais une parole en vain.

—Que veux-tu que j'aille faire à Paris? Ce n'est certes pas l'envie qui me manque, et je serais bien heureux d'aller embrasser ma brave femme de mère et

mon brave homme de père ; mais j'irai un peu plus tard avec mon congé définitif.

—Ah çà ! reprit Nisus, crois-tu que je ne devine pas pourquoi tu me réponds ainsi ? Tu vas me dire que tu n'as pas d'argent ; que l'on n'accordera pas de permission à deux sous-officiers du même escadron en même temps, et un tas d'autres mauvaises raisons.

—Oh ! des mauvaises raisons !

—Certainement, et de très-mauvaises. D'abord, tu es aussi riche que moi, c'est connu (Nisus aimait fort cette locution) ; tu sais bien que ma bourse est la tienne. Ensuite je suis allé trouver le colonel, qui m'a renvoyé au gouverneur, vu la circonstance aggravante des deux congés à la fois.

Le gouverneur, qui compte encore sur deux ou trois mois de tranquillité,—tu sais que l'horizon politique commence à s'obscurcir, constitutionnellement parlant, —m'a promis de m'accorder deux mois de permission, y compris le voyage, si je voulais lui jurer en ton nom et au mien de prendre la poste et de revenir au premier avertissement ; j'ai juré pour nous deux. Demain nous aurons notre feuille de route. Le bateau part après-demain ; en deux jours nous arrivons à Marseille ; trois jours après nous tombons au faubourg Saint-Antoine, chez ton bon vieux père, et... et nous verrons à faire voir aux Parisiens deux têtes un peu crânement afri-

caines, je m'en flatte. Garçon, payez-vous ; deux demi-tasses !

—Combien de petits verres, messieurs ?

—Six échelons ; garde la monnaie.

Et les deux amis sortirent du café pour rentrer à Mustapha faire leurs préparatifs de départ.

Cinq jours après cet entretien, les deux inséparables étaient installés dans un des meilleurs hôtels de Paris, où ils trouvaient deux magnifiques chevaux barbes achetés et expédiés d'avance par Nisus, la discrétion même, dans toutes ces sortes d'affaires, qu'il mûrissait en silence, toujours d'après les principes du vieil habitant des prairies de l'ouest, Œil-de-Faucon.

La famille d'Euryale reçut la première visite des deux sous-officiers, et je laisse à penser la joie du vieux menuisier du faubourg Saint-Antoine, lorsqu'il pressa sur son cœur son fils bien-aimé.

L'heureuse mère d'Euryale ne pouvait que pleurer en embrassant son brave enfant : le bonheur l'étouffait. Nisus avait trop de tact pour ne pas s'effacer dans une circonstance si touchante, mais Euryale ne le laissa pas longtemps dans l'ombre et il le présenta à ses parents de telle façon qu'au bout de cinq minutes il n'y avait plus d'étranger dans la famille.

L'atelier fut fermé ; une petite fête fut improvisée au logis même du maître menuisier, car Nisus aurait cru

blesser ces honnêtes gens s'il les eût invités à quelque dîner fastueux en dehors de leur modeste abri. Toute la soirée se passa en causeries animées, où chacun des deux amis ne voulait prouver qu'une chose : toujours, celui qui parlait valait moins que son camarade, et le père d'Euryale finit par trancher la question en déclarant qu'au lieu d'un fils il croyait en avoir deux.

Nisus avait supplié Euryale de le présenter comme un ancien ouvrier, un sculpteur, et cette recommandation, ponctuellement suivie, mit parfaitement à l'aise toute la famille.

A minuit, Nisus demanda la permission de se retirer et il promit à Euryale de venir le chercher le lendemain ou le surlendemain pour le présenter à son tour à ses parents. Avant de sortir, il embrassa le père et la mère de son ami, et il glissa à l'oreille de ce dernier ces quelques mots :

—Ton père et ta mère m'ont appelé leur fils, avant trois jours je leur donnerai une fille.

Euryale, tout habitué qu'il était à déchiffrer le langage hiéroglyphique de Nisus, ne comprit absolument rien à ces dernières paroles, et il s'endormit le plus fortuné des hommes, sans s'inquiéter autrement de cette confidence.

Le lendemain même, il recevait, dans la soirée, la lettre suivante, apportée par un messager spécial :

« Mon brave Euryale,

« Demain, je te présente à tout ce qui me reste de ma famille, à ma sœur Hortense, que j'ai fait sortir de sa pension pour cette occasion solennelle. Hortense t'aime déjà autant que moi, et j'espère bien que tu ne feras pas le fier à son égard. Je n'aurais pas eu besoin de t'écrire pour te prévenir de cette présentation, car entre *frères* et sœur, il n'y a pas à se gêner ; mais je possède encore quelques tantes et cousines auxquelles je dois au moins le respect, si pour moi elles ne constituent pas une famille. Tu dois te rappeler que mon départ pour l'armée fut considéré par ces vénérables quinqua et sexagénaires comme un bienfait public : je t'ai conté cela vingt fois ; aussi, n'est-ce que par convenance que je convoque pour demain le ban et l'arrière-ban de mes respectables tantes, cousines germaines, et issues de germaines, auxquelles j'ai l'intention d'adresser une proposition qui ne pourra que les honorer infiniment. C'est, du reste, une simple affaire de forme. Mets-toi en grande tenue ; à dix heures je serai à ta porte. Ne déjeune pas, et compte sur moi comme je compte sur toi. Je viens de terminer mes lettres de convocation, et je vais dormir comme au bivouac,

« Avec lequel je suis ton vieux.

« Nisus de Chingacoock. »

Euryale ne s'arrêta même pas au seul mot qui fût souligné dans cette missive; mais comme il n'avait aucune raison de chagriner son ami, à l'heure dite, il était sous les armes.

Dix heures sonnaient à l'horloge des Quinze-Vingts lorsque Nisus, dans sa plus belle tenue et monté sur le bel animal qui avait été si fort admiré dans le pensionnat du noble faubourg, fit son apparition devant la boutique du menuisier.

Un groom à cheval revêtu d'un burnous arabe blanc comme la neige, et conduisant en main un troisième coursier destiné à Euryale, avait suivi Nisus. Tous les voisins s'étaient mis aux portes et aux fenêtres pour contempler cette cavalcade insolite, pendant que le père d'Euryale disait à l'oreille de sa femme que l'état de sculpteur avait dû rapporter gros à l'ami de leur fils pour lui permettre un si brillant équipage. La digne femme ne pensait pas si loin; ses yeux dévoraient son enfant.

—Allons, dit Nisus après avoir échangé une cordiale poignée de main avec le père d'Euryale, à cheval, en route et à ce soir.

Et, portant militairement la main à son képi pour saluer la foule des curieux, il partait au galop avec Euryale, dans la direction des boulevards.

Un déjeuner splendide était préparé pour les deux amis au café de Paris, et Nisus était si heureux que,

malgré lui, il se départit quelque peu de sa sobriété habituelle. Après le café, il était fort gai, sans éclat cependant ; et, pour calmer sa gaieté dans un moment où il avait besoin de tout son sérieux, il eut recours à un moyen qui lui avait toujours réussi, mais quel moyen !

Je raconte une histoire vraie de tous points, et malgré la difficulé de ma tâche à cet endroit de mon récit, je vais essayer de ne pas trop effaroucher la délicatesse de mes lecteurs, et surtout de mes lectrices, si j'ai le bonheur d'en conserver.

Dans la vie ordinaire, Nisus n'usait du tabac qu'en cigares ; au régiment, comme tous les chasseurs d'Afrique, il fumait la pipe ; mais dans les grandes circonstances, au feu, par exemple, il se servait d'une toute autre façon de la feuille narcotique. Comme bien d'autres, hélas ! il la mâchait, et cette mastication, plus connue sous la dénomination de chique, puisqu'il faut l'appeler par son nom, lui donnait un sang-froid à toute épreuve. Pourquoi et comment, je ne saurais le dire, mais le fait n'en existait pas moins, fait regrettable sous tous les rapports, puisqu'il fut cause de la scène inattendue que je vais raconter.

Nisus se fit donc apporter, par le garçon qui les servait, un rouleau de tabac dont il coupa avec les dents un morceau d'un certain volume qu'il s'introduisit dans

la bouche, et voilà nos deux maréchaux des logis enfourchant de nouveau leurs montures pour se diriger vers l'hôtel seigneurial où la fameuse présentation devait avoir lieu. Pendant le trajet, la conversation suivante s'établit entre eux :

—Veux-tu que je te donne un conseil, Nisus? disait Euryale.

—Donne toujours, répondait Nisus, que le grand air rafraîchissait.

—Eh bien! n'allons pas aujourd'hui chez tes parents.

—Tu ne m'étonnes pas, mais tu ne m'affliges pas non plus, ripostait le vicomte. Seulement, toi qui m'accuses parfois d'avoir une tête de linotte, tu ne fais pas preuve de raisonnement; suis-moi bien. Tout mon monde est assemblé à l'heure qu'il est; si on ne nous voit pas, on croira à une mystification; c'est clair comme le jour, n'est-ce pas?

Tu crains peut-être que je fasse ou que je dise quelque sottise. Sois tranquille de ce côté. Je suis tellement sûr de moi que, si j'en avais le temps, je te dirais d'avance tout ce qui va se passer : le nombre de pas que je ferai en entrant, le genre de salut que j'adresserai à chaque personne. Oh! je connais les lois de l'étiquette. Et puis, regarde-moi, dirait-on que tout à l'heure j'avais une petite pointe de champagne? Vive Dieu! il ne

manquerait plus qu'un *sous-off*,—encore une abréviation de chasseurs d'Afrique, — fût incapable de se présenter devant des dames après un bon déjeuner. Dis que tu as peur, pour la première fois de ta vie; une fois n'est pas coutume, parbleu !

—Oh ! peur ! exclamait Euryale, pas tout à fait. Après tout, ton grand monde, auquel je ne suis guère habitué, ne me dévorera pas tout vivant; n'en parlons plus.

—A la bonne heure. Nous voici arivés. Abdallah-bou-Metfa, demande la porte.

Le groom interpellé de ce nom mahométan, quoiqu'il fût né rue Basse-du-Rempart, s'empressa d'obéir à l'ordre de Nisus, et un vigoureux : *Porte, s'il vous plaît!* fit bondir hors de sa loge le concierge d'un hôtel grandiose, devant lequel venaient de s'arrêter les trois cavaliers.

Avant d'ouvrir les deux battants de la porte, le concierge, qui n'avait pas entendu le roulement habituel d'une voiture, crut devoir s'assurer s'il n'avait pas affaire à des mystificateurs; mais sa prudence lui attira une verte apostrophe.

—Eh bien ! maître Jacques, s'écria Nisus, qui, avec ses gens, prenait toujours le ton de grand seigneur; qu'est-ce à dire, et depuis quand me fait-on attendre?

Maître Jacques courba la tête, s'empressa d'ouvrir

avec le plus de fracas possible pour se faire pardonner son tardif empressement, et Nisus entra de front avec Euryale dans l'immense cour sablée de l'hôtel.

Sur les degrés d'un péristyle à double rampe se tenaient deux valets de pied en grande livrée, qui se hâtèrent de prendre une attitude pleine de respect au moment où les deux amis, après avoir mis pied à terre, commencèrent à franchir les premières marches.

—Annoncez M. Euryale et son ami le vicomte! dit Nisus en entrant sous le vestibule précédant l'antichambre.

Un des valets obéit, et, soulevant la portière en velours d'un riche salon, il répéta littéralement les paroles du vicomte, pendant que celui-ci disait à Euryale :

—Le sabre au crochet et de l'aplomb!

A l'extrémité du salon, douze nobles femmes très-âgées étaient assises à droite et à gauche de madame la douairière, grand'tante de Nisus, celle-là même qui avait regardé comme un bienfait public le départ de son cher petit-neveu. Toutes les figures étaient sévères, presque menaçantes; et si, derrière le fauteuil de la présidente, Euryale n'eût aperçu la tête délicieusement curieuse d'une adorable jeune fille, il n'aurait pas osé franchir le seuil du sanctuaire où siégeait le triste aréopage.

Au moment où les deux camarades posaient le pied

sur le moelleux tapis du salon, une idée aussi maladroite que subite traverse l'esprit d'Euryale.

—Malheureux ! glisse-t-il à l'oreille de l'imprudent Nisus, et ta chique !...

Il était trop tard ! Nisus avait bien entendu, mais comment faire disparaître la fatale protubérance qui arrondit démesurément la joue qu'il doit présenter au baiser de la douairière.

Pour la première fois de sa vie, Nisus, l'intrépide Nisus hésite ; il s'arrête, mais le feu sardonique qui brille dans les regards dont il est le but lui inspire une résolution héroïque. Il cherche à avaler l'amas de tabac qui encombre tout un côté de sa bouche ; vains efforts, la dose est trop forte. Pendant cette seconde d'anxiété suprême, la douairière s'est levée, comme pour faire quelques pas au-devant du dernier représentant de ses aïeux ; alors Nisus opère un changement de front à gauche, il marche droit à la cheminée, dont le dessus est recouvert d'un brillant velours à crépines d'or ; là, au milieu de la stupéfaction générale de l'assemblée, qui ne comprend pas encore toute la portée de cette manœuvre désespérée, il extrait le plus délicatement possible de sa bouche le malencontreux tabac qu'il place sur la cheminée, non toutefois sans avoir eu la coquette précaution de souffler légèrement sur le velours, afin de purifier la place à laquelle il confie son dépôt.

Tout cela s'est accompli avec un sang-froid superbe, et, plus fier que jamais, Nisus va pénétrer une seconde fois dans le cercle, lorsqu'un nouvel incident vient complétement changer la face des choses.

Euryale s'était arrêté juste au point où il avait donné à Nisus l'avertissement qui venait de produire un résultat si inattendu, et, de l'endroit où il se trouvait, il avait suivi avec des regards d'anxiété et d'admiration la marche de son introducteur. Mais lorsqu'il vit Nisus opérer avec une si merveilleuse sérénité sa manœuvre finale, la jeune et belle fille, les vieilles comtesses, la douairière, tout disparut à ses yeux.

Il poussa un éclat de fou rire si retentissant, que les vitres de la maison en tremblèrent ; puis, faisant un rapide demi-tour, il s'élança tête baissée contre la portière de velours, jetant à droite et à gauche les deux valets de pied qui, ayant flairé quelque scandale, s'étaient ménagé une ouverture dans les plis de la fermeture. De l'antichambre au péristyle, il ne fit qu'un bond, absolument comme Nisus à la pension de sa sœur ; et, sans penser à son cheval, il se précipita vers la porte de l'hôtel :

—Cordon, s'il vous plaît ! allait-il s'écrier, lorsqu'il entendit la voix perçante de son ami lancer ces mots à travers l'espace :

—Euryale, attends-moi !

Nisus, voyant son ami disparaître, avait suivi son exemple, et il s'était précipité à sa poursuite assez à temps pour l'arrêter, au moins de la voix, dans sa course désordonnée.

Euryale s'arrêta en effet. Le groom fut appelé avec les chevaux, et la cavalcade disparut, pendant que les tantes et les cousines de Nisus examinaient, à une distance respectueuse, le dernier souvenir laissé par le vicomte dans le salon de la douairière.

IV

LE RIRE DE BAS-DE-CUIR.

Après la scandaleuse aventure qui termina si brusquement la présentation d'Euryale à la famille de Nisus, il ne fallait plus songer à rentrer dans les bonnes grâces de la douairière, et, cette idée fût-elle venue à Nisus, un événement bien autrement grave ne tarda pas à rappeler aux deux amis la parole qu'ils avaient donnée au gouverneur de l'Algérie et à leur colonel, de revenir au régiment à la première sommation.

Pendant les trois années de paix que lui avait faites le traité de la Tafna, Abd-el-Kader s'était créé une armée régulière; et, se croyant assez fort pour expulser les infidèles de leur riche possession, il venait de prê-

cher la guerre sainte des frontières du Maroc à celles de la régence de Tunis.

Le gouvernement français, pris à l'improviste, s'empressa de rappeler sous leurs drapeaux tous les soldats de l'armée d'Afrique qui se trouvaient en congé temporaire, et quelques jours après leur malheureuse expédition, Nisus et Euryale lisaient dans les journaux un avis officiel dont ils ne prévoyaient pas si tôt l'apparition.

Cet avis leur ordonnait de quitter Paris le plus promptement possible.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs; les deux chevaux barbes furent vendus, le groom fut congédié, et après avoir embrassé le père et la mère d'Euryale, les deux amis prirent la poste, comme ils l'avaient promis, pour se rendre à Marseille, où ils s'embarquèrent sur le premier paquebot en partance pour Alger.

Nisus ne regrettait qu'une chose : c'était de ne pouvoir, une dernière fois, dire adieu à sa sœur bien-aimée. Hélas ! la pauvre Hortense avait été enlevée par ses tantes, qui se gardèrent bien de recevoir leur incorrigible neveu.

L'absence des deux sous-officiers avait été courte, mais bien remplie, et ils arrivèrent à leur régiment aussi gais qu'ils en étaient partis, plus gais, même, car on allait se battre après un repos de près de trois ans, et bientôt on se trouverait en face de ces fameux

réguliers avec lesquels l'émir se flatta un moment d'exterminer nos vieilles cohortes d'Afrique, rêve d'ambition plutôt que de patriotisme, qui, comme tant d'autres, devait se terminer dans l'exil.

L'escadron de chasseurs auquel appartenaient Nisus et Euryale ne tarda pas à être désigné pour augmenter la garnison des camps retranchés placés à l'extrémité de nos lignes de défense, et les deux inséparables, qui faisaient partie de la même division, on appelle ainsi la moitié d'un escadron ou deux pelotons, se trouvèrent un beau jour installés aux avant-postes, à portée de recevoir et de donner les premiers coups.

J'aurais pu donner aux deux héros de mon histoire leurs véritables noms, car, je le dis encore, cette histoire est vraie de tout point, et j'ai joué mon rôle de soldat dans la dernière scène qui me reste à raconter. Mais l'exactitude des noms pouvait blesser deux familles en réveillant chez elle un douloureux souvenir, et je me contenterai de décrire aussi exactement que possible le premier engagement qui commença la guerre de 1839, dans la province d'Alger.

Le camp retranché d'Oued-el-Halleg (*le ruisseau des Sangsues*) était situé au milieu de la plaine de la Mitidja, à deux lieues en avant de Bouffarick et sur la même ligne que les villes de Blidah et de Coléah. Quatre compagnies du 24e régiment d'infanterie de ligne et deux

pelotons de chasseurs d'Afrique y tenaient garnison, sous le commandement supérieur du brave chef de bataillon Rafel, sorti récemment des zouaves.

Autour du camp, on voyait encore quelques tentes arabes appartenant à cette terrible tribu des Hadjoutes, qui joua un si grand rôle à cette époque ; mais ce n'était certes pas par amitié pour les Français que ces tentes se trouvaient là. Sous prétexte de nous être fidèles, deux ou trois familles, possédant un mince troupeau, étaient venues se mettre à l'abri sous les canons du camp, afin, disaient leurs chefs, de ne pas être enlevés par les dissidents. Une première fois déjà, leur troupeau avait été surpris par les coureurs des Hadjoutes, mais il avait suffi de quelques chasseurs d'Afrique pour le reprendre sans effusion de sang.

Cette tentative fit redoubler de surveillance, et le commandant Rafel se promit bien de faire payer cher à nos soi-disant alliés leur trahison si, comme il le pensait avec raison, ils ne cherchaient qu'à nous faire tomber dans une embuscade, par suite d'une entente coupable avec les cavaliers de leur tribu.

Pour détourner autant que possible les soupçons, les principaux Arabes du douar placé sous notre protection vinrent remercier avec effusion le commandant, auquel ils jurèrent un dévouement et une fidélité sans bornes, et pendant une quinzaine de jours il n'y eut pas une

seule alerte. De faibles détachements de chasseurs portaient chaque jour la correspondance à Bouffarick ou à Blidah sans être inquiétés le moins du monde. Les Arabes du douar, pleins d'affabilité, prenaient le café avec nos soldats, et ce fut pendant cet intervalle de fausse tranquillité que Nisus, par un beau soir d'automne, nous raconta son excursion à Paris, comme lui seul savait raconter quand il voulait s'en donner la peine.

—Ah! nous disait-il, la douairière a dû être bien vexée, mais je ne pouvais rien y faire Tout cela, c'est la faute à Euryale; s'il ne m'avait pas soufflé à l'oreille son tardif avertissement, je me précipitais dans les bras de ma vénérable tante, qui ne se serait pas aperçue de ma fluxion, et au lieu de me trouver ici... bon, j'allais dire une fameuse bêtise. Où diable serais-je mieux qu'ici? La plaine, les coups de fusil, car on va s'en donner tant soit peu, voilà mon affaire. Sois tranquille, Euryale, puisque réguliers il y a, drapeaux nous aurons, et cette fois je veux en rapporter un pour servir de voile à la mariée.

—Elle est trop belle pour moi, répondait Euryale avec son doux sourire.

Trop belle! je voudrais bien voir cela. Est-ce que tu m'as trouvé trop laid pour me sauver, toi? Je te dis qu'elle t'épousera, elle me l'a dit, et si nous avions eu le temps...

Et Nisus nous expliquait comment il s'y prendrait pour faire entrer dans sa famille son brave ami, qui le laissait dire, tout en visitant avec soin son fusil et son pistolet, car le lendemain matin, de bonne heure, il devait, à la tête de dix hommes, porter un message important à Blidah.

Nous sommes au 10 octobre 1839; la diane vient d'être battue, et les hommes de garde enlèvent les chevaux de frise qui ferment l'entrée du camp, pour laisser le passage libre au détachement commandé par Euryale.

Avant de partir, le brave sous-officier prit Nisus à l'écart.

— Mon ami, lui dit-il en désignant le douar qui paraissait sommeiller, si pendant mon absence les Hadjoutes venaient encore enlever le troupeau de ces coquins-là, ne va pas te lancer comme un fou à leur poursuite; ton cheval est le meilleur de l'escadron; modère-le; attends les camarades; j'ai toujours peur que tu te fasses tuer sans moi. Allons, embrasse-moi, on ne sait pas ce qui peut arriver. Il me semble qu'il y a quelque chose dans l'air; mes hommes m'attendent, adieu!

—Au revoir! dis donc, s'écria Nisus, qui ne put voir une grosse larme tomber sur la joue d'Euryale qui filait déjà au grand trot dans la direction de Blidah. Pauvre garçon! ajouta-t-il en aparté, il tremble toujours pour

moi; quel cœur! si je perds jamais celui-là, je n'aime plus personne au monde, j'en réponds. Ah! voilà nos Bédouins qui s'éveillent.

En effet, au moment où Nisus achevait son soliloque, le petit troupeau dont j'ai parlé sortait du douar pour aller au pâturage, et bientôt les quelques bœufs dont il se composait disparurent au milieu des bouquets d'arbres qui couvraient la plaine dans la direction de la Chiffa. Nisus se dirigea vers les écuries, où se trouvaient rassemblés les chasseurs pour le pansage du matin.

Le commandant Rafel, entouré des officiers de ses quatre compagnies et de deux lieutenants de chasseurs d'Afrique, chefs de la cavalerie du camp, donnait ses ordres habituels.

—Surtout, messieurs, que les hommes ne s'éloignent pas du camp; je crains une attaque, et je regrette presque d'avoir envoyé les correspondances ce matin. Combien avez-vous d'hommes en route? demanda-t-il au plus ancien lieutenant de cavalerie.

—Vingt, mon commandant; dix sur la route de Blidah, dix sur la route de Bouffarick. Il m'en reste trente.

—C'est bien, lieutenant, que tous les chevaux soient sellés après le pansage, et vos hommes prêts à monter à cheval. Les fusils des piquets d'infanterie seront for-

més en faisceaux devant les baraques. Maintenant, messieurs, si vous voulez bien me faire le plaisir d'accepter l'absinthe, veuillez me suivre.

Le commandant Rafel ne s'était pas trompé lorsqu'il avait parlé d'une attaque prochaine. A dix heures, les sentinelles placées sur le rempart, du côté de la Chiffa, criaient : Aux armes ! et le petit camp d'Oued-el-Halleg présentait une animation extraordinaire. Les tambours battaient l'assemblée, les trompettes sonnaient à cheval, et le premier piquet d'infanterie partait au pas de course dans la direction où les factionnaires venaient de signaler la présence des Hadjoutes, qui poussaient devant eux le troupeau sorti le matin.

Le commandant, monté sur un magnifique cheval noir, se met à la tête des chasseurs, aussi rapidement prêts que l'infanterie, et s'élance à la poursuite des maraudeurs.

A la vue de cette sortie, les Hadjoutes abandonnent leur proie et fuient de toute la vitesse de leurs chevaux vers la Chiffa.

L'infortuné Rafel, toujours le premier, continue sa course furieuse, suivi de près par Nisus, le mieux monté parmi les chasseurs.

Tout à coup, derrière un rideau d'arbustes qu'ils viennent de traverser, nos cavaliers voient se déployer une ligne épaisse de Bédouins, qui poussent une im-

mense clameur en comptant le petit nombre de leurs adversaires.

Les chasseurs, eux, ne comptent pas l'ennemi; ils se précipitent tête baissée sur les Hadjoutes, qui les reçoivent par une décharge à bout portant.

Rafel tombe le premier, à la place d'honneur; un des deux officiers de chasseurs est tué sur le coup; l'autre est blessé. Qu'importe; la bataille s'engage entre les trente cavaliers français et les trois cents Arabes.

Les chasseurs, le sabre à la main, s'ouvrent un passage sanglant au milieu des féroces Hadjoutes, qui se sont précipités sur les deux officiers mortellement frappés, pour leur couper la tête.

Nisus fait des prodiges de valeur; c'est un véritable lion. Il ne pousse pas un cri : il frappe, et chacun de ses coups met un homme hors de combat.

Étonnés de tant d'audace, les Arabes reculent. Nisus enlève le corps de son lieutenant avant que l'horrible mutilation soit achevée; celui du commandant Rafel est emporté, trop tard, hélas! par un chasseur, et au moment où les Hadjoutes, revenus de leur surprise, vont, par une dernière décharge, anéantir la poignée d'hommes qui les a fait honteusement reculer, une fusillade bien nourrie se fait entendre : ce sont nos braves fantassins qui viennent prendre part au combat.

Les Arabes s'éloignent avec leur sanglant trophée

en lançant au hasard quelques balles, dont la dernière, peut-être, traverse la poitrine de Nisus!

L'énergique sous-officier n'abandonne pas son précieux fardeau; il rejoint l'infanterie, et tout le monde, morts et vivants, reprend tristement le chemin du camp, où les soldats du 24e rapportaient sur leurs fusils croisés le corps décapité de leur regrettable commandant.

Des trente chasseurs présents à cette terrible affaire, sept seulement revinrent sans blessures. Un officier, M. de Witterseim, était tué; M. de Fronville était blessé; tous les sous-officiers étaient blessés; l'un d'eux mortellement.

Au moment où le funèbre cortége arrivait à la porte du camp, Euryale, de retour de Blidah, venait d'y rentrer, et ce fut lui qui reçut dans ses bras le pauvre Nisus, dont le sang coulait en abondance par la double issue qu'avait faite le plomb meurtrier.

Une ambulance, établie à la hâte dans une des baraques, reçut les blessés.

Euryale ne voulut confier à personne le soin d'y porter son ami, qui se sentait, disait-il, la force de marcher.

Il n'y avait pas à se tromper, cependant, sur le sort de notre infortuné camarade; lui seul ne semblait pas songer à la gravité de sa blessure.

Euryale pleurait à chaudes larmes, et c'était Nisus

qui cherchait à le consoler, malgré l'horrible difficulté qu'il éprouvait à parler : le sang l'étouffait.

Il y eut un moment de silence navrant entre les deux amis ; Nisus, assis sur de la paille étendue à terre, et le dos appuyé contre une cloison de l'ambulance improvisée, venait de fermer les yeux ; sa physionomie, toute pâle qu'elle était, exprimait une sorte de recueillement incompréhensible.

Tout à coup, il ouvre les yeux ; sa main cherche à attirer près de sa bouche la tête d'Euryale, qui croit que son ami veut l'embrasser une dernière fois ; mais Euryale s'est trompé, comme nous tous, présents à la sublime agonie de Nisus.

— Euryale, mon ami, dit-il d'une voix si affaiblie qu'elle n'est plus qu'un souffle ; Euryale, j'ai mon affaire.

— Non, répond Euryale en sanglotant, non, mon pauvre Nisus, tu en reviendras, le docteur me l'a affirmé.

Et le bon, l'excellent ami, cite une foule d'exemples de blessures qui avaient été guéries dans des cas désespérés.

Nisus remue la tête d'un air de doute, et après un moment de repos, il prononce les paroles suivantes, dernier effort d'une volonté surhumaine :

— Tu ne m'as pas compris, Euryale ; tu sais bien...

le rire silencieux... de Bas-de-Cuir... les... Mohicans.. je l'ai... je... le... tiens... ; regarde.

Et Nisus ouvre toute grande sa bouche, du fond de laquelle ne sort, cette fois, aucun sifflement.

Le brave sous-officier venait de rendre le dernier soupir.

Euryale s'est fait tuer quinze jours après avoir perdu son ami.

Un des capitaines d'infanterie qui assistaient à cette triste affaire est mort général en Crimée.

C'était le général Carabuccia.

LA HAINE D'UN CHEVAL

Après l'ouvrage si remarquable, si précieux, devrais-je dire, du général Daumas sur les *Chevaux du Sahara*, il y aurait plus que de la présomption à vouloir énoncer quelque chose de nouveau sur l'histoire naturelle de la belle race barbe, qui fait de nos régiments de chasseurs d'Afrique la cavalerie la mieux montée de toutes les

armées du monde, quoi qu'en pussent penser nos braves alliés d'outre-Manche, avant la campagne de Crimée.

Aussi vais-je simplement procéder, à l'égard des chevaux d'Algérie, comme je l'ai fait pour les hommes, choisissant, au milieu de ces fiers coursiers, Paulo et Ben-Zamouth, ainsi que j'ai choisi, parmi tous mes braves compagnons d'armes, les héros de ma seconde nouvelle, Nisus et Euryale. Dans ce récit de la *Haine d'un cheval*, je n'ai aucune raison de changer ou de taire les noms, et je ne crains pas de réveiller des douleurs mal assoupies. Paulo et Ben-Zamouth sont morts depuis longtemps, et la discipline sévère de l'armée d'Afrique ne leur a pas, que je sache, permis de laisser après eux une ombrageuse postérité.

Tous les chevaux de l'armée française portent un nom qui commence, dans chaque escadron, par la même lettre ; les chevaux d'officiers seuls ne sont pas soumis à ce règlement. La première lettre de l'alphabet, l'*A*, est ordinairement réservée pour le petit état-major, ou, pour être mieux compris, sert à désigner les chevaux des adjudants, du chef de musique, des vétérinaires en second, du brigadier-trompette, du brigadier haut-le-pied..... Mais cette règle n'est pas toujours suivie.

Sur cent lecteurs n'ayant pas servi dans la cavalerie, il y en a peut-être tout autant qui ne connaissent pas,

même de nom, ce dernier fonctionnaire militaire ; je suis heureux de pouvoir leur en donner la définition, en quelques lignes.

Le brigadier haut-le-pied n'existe que dans les régiments organisés sur le pied de guerre ; sa mission est toute de confiance. Il surveille spécialement et commande les hommes qui conduisent les chevaux de bât, ou les mulets chargés des cantines de l'état-major, de la cantine d'ambulance et de la caisse particulière du régiment ; il fait partie du petit état-major.

Je reviens à mes chevaux.

Paulo et Ben-Zamouth faisaient partie du premier escadron du premier régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, et la lettre *A* était assignée à cet escadron pour en baptiser les chevaux. *Adonis* et *Acariâtre*, tels étaient leurs noms réglementaires ; mais, presque toujours, chaque cavalier donne à son cheval un petit nom d'amitié, dû le plus souvent à la fantaisie. Je vais dire pourquoi *Adonis* était connu sous le nom de Ben-Zamouth et *Acariâtre* sous celui de Paulo.

En guerroyant contre les tribus du Fondhouk, à l'est d'Alger, les chasseurs avaient enlevé quelques douzaines de chevaux, au nombre desquels se trouvait un alezan rubican, poil de vache, que sa taille et sa vigueur firent admettre d'emblée dans la remonte : c'était Adonis ; mais jamais anomalie ne fut plus complète,

et le premier maître du cheval prisonnier de guerre s'empressa de rectifier la décision réglementaire en donnant à sa monture le nom de Ben-Zamouth, celui du chef supérieur des tribus du Fondhouk, nom bien plus en harmonie avec la figure rechignée et peu sympathique de l'animal.

Paulo, entré au corps par la voie ordinaire, l'achat au marché, garda tout simplement le nom du chasseur qui fut le premier à le monter, et en lui donnant celui d'Acariâtre, le capitaine trésorier, le grand parrain des chevaux, avait par hasard rencontré juste.

La robe de Paulo eût été blanche pour le vulgaire; mais le blanc n'est pas une couleur, du moins pour les chevaux. Ainsi, de mémoire de vétérinaire, on n'a jamais dit « un cheval blanc, » sans autre désignation; l'arc-en-ciel en eût été révolté.

La robe de Paulo était donc gris clair, ce qui n'empêchait pas les officiers, les vétérinaires et les chasseurs les plus ferrés sur la matière de s'écrier, en voyant le superbe animal: Ah! le beau cheval blanc!

C'est qu'en effet Paulo représentait dans presque toute sa perfection le beau type de la race barbe. Tête fine et intelligente, oreilles petites, yeux noirs et brillants, crinière et queue longues et bien fournies, encolure hardie, quoique un peu courte, jambes nerveuses et flexibles comme l'acier le plus pur, les reins

ramassés, la croupe large et arrondie, le sabot noir; en un mot, Paulo pouvait passer pour un véritable *hoor*, ou cheval de race.

Ben-Zamouth, moins remarquable que Paulo par l'élégance de ses formes, se distinguait par sa vitesse et ne faisait certes pas mentir la tradition arabe dont j'emprunte le texte à l'ouvrage du général Daumas : « Si l'on vous assure avoir vu un cheval voler dans les « airs, demandez de quelle couleur il était ; si l'on vous « répond : alezan, croyez-le. »

Comment Paulo et Ben-Zamouth, placés par le hasard dans le même peloton, et d'abord bons camarades, devinrent-ils ennemis acharnés et à jamais irréconciliables? Je vais le raconter fidèlement. Paulo avait pour cavalier un chasseur dont il était adoré, un chasseur modèle, qui n'aurait pas hésité à lui donner son dernier biscuit dans un moment de menaçante disette, comme il s'en est tant présenté en Afrique pendant les campagnes de 1835 à 1843 ; et c'est en 1839 qu'éclata entre mes deux héros à longue crinière la haine implacable qui n'a cessé qu'avec leur dernier hennissement.

En garnison, Paulo ne manquait jamais de douceurs supplémentaires; son maître lui apportait toutes les croûtes de pain qu'il pouvait ramasser dans la chambrée, tous les débris de fourrage récoltés à la porte des

magasins, et parfois, de magnifiques carottes dérobées, il faut le dire, à la cuisine de l'escadron ou dans les potagers des colons-jardiniers.

Ben-Zamouth, placé près de Paulo, eut d'abord sa part de ces libéralités ; mais comme le maître du premier laissait vivre en paix son cheval de la ration réglementaire, le maître de Paulo prit le parti de se placer entre les deux voisins d'écurie pendant tout le temps que Paulo passait à croquer ses croûtes et ses carottes. Cette précaution ne fut pas du goût de Ben-Zamouth qui, malgré la présence du chasseur, voulait toujours avoir sa part imméritée de friandises; si bien qu'une fois le maître de Paulo sorti de l'écurie, Ben-Zamouth mordait Paulo, Paulo sautait sur Ben-Zamouth, le garde d'écurie accourait, tombait à coups de fourche en bois sur les combattants, et, au bout de huit jours d'une vie pareille, les deux ennemis étaient, par ordre du lieutenant de peloton, séparés et placés chacun à une extrémité de l'écurie.

Depuis cet instant, la guerre fut ouvertement déclarée entre Paulo et Ben-Zamouth. Ce dernier, fort adroit pour se défaire de son collier (le licou d'écurie avait été supprimé dans toute la cavalerie d'Afrique), qu'il faisait passer par-dessus ses oreilles en le forçant au moyen de la partie inférieure de la mangeoire, allait, aussitôt en liberté, trouver sournoisement Paulo et la bataille

recommençait, au grand ébahissement des gardes d'écurie, qui ne comprenaient rien à la fugue de Ben-Zamouth, dont la manœuvre fut cependant bientôt découverte.

On resserra le collier du malin animal, qui brisa sa longe, et il arriva souvent que Paulo en fit autant pour épargner la moitié du chemin à son adversaire. Le capitaine de l'escadron dut intervenir, et, par suite de sa décision, les deux ennemis, dont la haine semblait grandir en raison de leur éloignement réciproque, changèrent de peloton, Paulo restant au premier et Ben-Zamouth renvoyé au quatrième. Les rencontres devinrent plus difficiles; mais il y avait les promenades, les manœuvres, le service de garde, et la surveillance la plus active n'empêchait pas toujours de terribles rencontres entre les deux animaux, transformés en véritables bêtes féroces aussitôt qu'ils pouvaient s'approcher l'un de l'autre ou même s'apercevoir.

Il fallait enfin mettre un terme à ces combats trop souvent renouvelés, et le maître de Ben-Zamouth fut un beau jour contraint, par ordre du colonel, de quitter le premier escadron, où il était très-aimé de ses camarades, pour passer au sixième avec sa trop rancunière monture.

Pendant une année entière, Paulo et Ben-Zamouth ne firent pas trop parler d'eux, grâce aux précautions

prises de ne jamais commander leurs cavaliers pour le même service, alors que le régiment, chose rare, se trouvait réuni tout entier au quartier de Mustapha-Pacha. Mais, en 1840, l'époque des grandes expéditions était arrivée, et il fallait concentrer les troupes pour agir vigoureusement contre les Arabes, dont les hordes, poussées par les réguliers de l'émir Abd-el-Kader, venaient jusqu'à Hussein-Dey, à une lieue d'Alger, braver nos avant-postes.

Le premier régiment de chasseurs d'Afrique reçut l'ordre de réunir les six escadrons dont il était composé à Bouffarick, lieu de rendez-vous des quinze ou dix-sept mille hommes formant l'armée destinée à franchir le col du Tenia de Mouzaïa, pour aller s'emparer de nouveau et définitivement de la ville de Médéah.

C'est à Bouffarick, la veille même du départ de l'armée commandée par le maréchal Vallée, que Paulo et Ben-Zamouth se rencontrèrent pour la dernière fois et offrirent aux huit cents vieux cavaliers du premier de chasseurs d'Afrique le terrible spectacle de deux étalons en fureur, s'entre-dévorant sans pitié ni merci après une période de temps bien plus que suffisante pour apaiser les haines les plus sauvages.

Le régiment était au bivouac, développant sur deux lignes parallèles les deux rangs de ses escadrons, dont le premier et le sixième se trouvaient éloignés d'envi-

ron six cents mètres. Tous les chevaux étaient entravés, c'est-à-dire attachés par les pieds de devant à des entraves en cordes fixées elles-mêmes à de forts cordages, maintenus contre le sol au moyen de deux longs piquets en fer, chaque cordage servant pour un rang de peloton, ou, si l'on veut, pour douze ou quinze chevaux de front.

Ben-Zamouth, on ne l'a pas oublié, faisait partie du sixième escadron; Paulo était resté au premier. Vers quatre heures du soir, au moment où les chasseurs se disposaient à manger la soupe, le cri : *Un cheval lâché !* se fait entendre à l'extrémité de la ligne où bivouaquait le sixième escadron; tous les regards se dirigent de ce côté, et l'on voit un vigoureux alezan rubican, poil de vache, passer fièrement au grand trot devant le front de bandière du régiment, au milieu duquel il semble vouloir découvrir son vieil ennemi.

Avant que les chasseurs du premier escadron aient pu reconnaître le fugitif, un hennissement terrible est poussé par Paulo; plus clairvoyant que tout le monde, Paulo a deviné Ben-Zamouth, et il s'enlève si vigoureusement sur ses jarrets d'acier que les piquets placés aux extrémités du cordage dont nous avons parlé sont violemment arrachés. Mais les entraves ont tenu bon, et Paulo, malgré ses efforts désespérés pour s'en débarrasser, ne réussit qu'à jeter une con-

fusion inextricable au milieu du rang dont il fait partie.

On s'occupe activement de réparer ce désordre, mais Ben-Zamouth n'en laisse pas le temps. Lui aussi, il a reconnu Paulo, et, rapide comme la foudre, il se précipite sur son ancien ami, qui, malgré le désavantage énorme de sa position, accepte bravement le combat.

Ben-Zamouth, profitant de la liberté de ses mouvements, se dresse sur ses pieds de derrière et retombe, la bouche ouverte, sur le garrot de Paulo, qui pare cette première attaque en saisissant avec les dents le genou droit de son adversaire. Cette riposte a été si rude, que Ben-Zamouth en pousse un hurlement de douleur; mais le vindicatif animal ne lâche pas sa proie pour si peu. Les ordres donnés par les chefs, les cris des chasseurs, les chocs répétés que reçoivent les deux combattants de la part des douze chevaux fatalement liés au même cordage, rien ne peut séparer ces féroces ennemis, qui poursuivent leur œuvre de haine avec un épouvantable acharnement.

Comme dans les combats des héros de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, la terre ébranlée va porter au loin le bruit de cette lutte aussi étrange qu'acharnée, et le brave colonel Korte accourt lui-même pour connaître la cause de l'horrible tumulte qui vient de troubler si soudainement le calme du bivouac. Encouragés par la voix de leur colonel, les chasseurs se précipitent sur cet amas

redoutable de chevaux, au risque d'être rompus par les coups de pieds ou déchirés par les coups de dents ; à force de courage, secondé par de vigoureux coups de fourreaux de sabres et en tranchant le fatal cordage, on parvient à isoler Paulo et Ben-Zamouth, dont la rage n'est pas encore assouvie. De gris clair qu'il était, Paulo est devenu tout rouge du sang qui s'échappe de ses blessures ; mais il tient à la gorge Ben-Zamouth, qui commence à râler péniblement. Cet affreux combat va peut-être finir par une double mort, lorsqu'un chasseur bien inspiré réussit à lancer sur la tête de ces deux tigres une large couverture qui les aveugle et permet aux nombreux spectateurs de ce duel incroyable de les saisir et de les garrotter solidement. Le calme s'est enfin rétabli. Ben-Zamouth est reconduit à son escadron, mais en s'éloignant il darde une dernière fois son œil sanglant sur Paulo, dont les lèvres pâlies attestent à la fois la rage et le regret d'avoir vu mettre fin à la bataille.

Quelques mois plus tard, Paulo et Ben-Zamouth, dont la fureur avait complétement tourné le sang, étaient atteints de cette épouvantable maladie dont la guérison est toujours un problème.

La *morve*, puisqu'il faut l'appeler par son nom,

comptait deux victimes de plus ; mais Paulo était issu d'une race trop noble pour mourir aussi trivialement

que Ben-Zamouth. Les chevaux condamnés à mort par une loi inexorable sont ordinairement frappés, dans les régiments en campagne, par le maréchal-ferrant de l'escadron auquel ils appartiennent. Au moment où Paulo sentit s'échapper les dernières gouttes de son sang, le brave animal, au lieu de tomber sur le flanc, comme presque toutes les autres victimes, se dressa sur ses pieds de derrière, et, après avoir un instant vacillé dans cette héroïque position, il se renversa brusquement, sur le terrain même où il avait naguère si énergiquement lutté contre Ben-Zamouth. Quant à ce dernier, il n'avait même pas terminé la campagne de Médéah ; il était mort, obscurément frappé par un élève maréchal, dans un ravin isolé, auprès de la ferme de Mouzaïa.

LE BRIGADIER-FLAGEOLET

I

INTRODUCTION

J'ai eu le bonheur de rencontrer tout récemment un vieux soldat d'Afrique, celui-là même qui, après avoir si bien conduit l'orchestre du théâtre de Tlemcen, dans la *Comédie sans pain*, avait reçu de ses camarades le surnom de brigadier Flageolet. Flageolet, dont j'ai promis de taire le véritable nom, avait quitté le service en

1843 avec les galons de maréchal des logis, et il se trouvait, au moment de notre rencontre, pour quelques jours à Paris, où il venait régler des affaires de famille.

Après les premiers épanchements d'une vieille et sincère amitié, Flageolet m'apprit qu'il était attaché à la rédaction d'un journal de province, et il m'avoua que dans ses rares moments perdus, l'envie lui avait pris d'écrire sa propre histoire, bien plus curieuse, à elle seule, que tous les contes dont fourmillent la plupart des recueils de souvenirs soi-disant d'Afrique, écrits par des amateurs qui, selon l'expression de mon vieux camarade, ne savent seulement pas la façon d'accommoder un serpent à la tartare, ou du chacal en gibelotte. Je connaissais Flageolet de vieille date, et je n'eus pas de peine à lui inspirer la plus entière confiance au sujet de son manuscrit, qu'il m'apporta le lendemain de notre rencontre, pour en faire ce que bon me semblerait.

« Débrouillez tout cela, me dit Flageolet, en me présentant un rouleau de feuilles volantes d'inégales longueurs ; tirez-en ce que vous pourrez, et rappelez-vous surtout, qu'à part quelques charges de cavalerie, il n'y a rien d'inventé dans mon histoire, dont vous connaissiez du reste la plus grande partie. Il faut que je retourne dans mon trou de province pour y repren-

dre mes fonctions de rédacteur,—garçon de bureau,—teneur de livres,—traducteur, etc., etc., le tout aux appointements de 1,800 fr. par an... »

Effrayé de cette interminable nomenclature de fonctions, j'allais interroger Flageolet pour lui en demander l'explication, mais le vieux soldat ne m'en laissa pas le temps.

« Vous trouverez là-dedans, ajouta-t-il, une sorte d'esquisse sur la façon dont se fait un journal en province, celui auquel j'appartiens, bien entendu, et si vous pensez que cela puisse amuser ou intéresser vos lecteurs, je vous laisse carte blanche, comme pour le reste. Embrassons-nous et au revoir, *s'il plaît à Dieu*, comme disent les *Arbia*. »

Sur ces derniers mots, Flageolet, quoique âgé de quarante-cinq ans, dégringola mes cinq étages aussi lestement qu'il l'eût fait à l'époque où il était professeur de voltige dans les lanciers, et je me mis à l'œuvre pour classer le travail original de mon vieux compagnon d'armes, auquel je ne veux même pas retirer la parole. La seule recommandation que je me permettrai d'adresser au lecteur, c'est de croire à la sincérité du récit. Flageolet ne mentait jamais au régiment; parfois il racontait bien quelques charges exhalant un léger parfum de fantaisie orientale, mais il avait le soin d'en prévenir ses auditeurs, comme j'en préviens aujour-

d'hui les lecteurs assez bienveillants pour faire bon accueil à l'histoire de l'ex-maréchal des logis.

L'ancien chef de ce merveilleux orchestre, composé d'une vielle et d'un flageolet, qui exécuta d'une si brillante façon l'introduction de *Robert-le-Diable*, au théâtre du méchouar de Tlemcen, en l'an de grâce 1836, quelques jours avant la bataille en équerre de la Sickha, a certes bien droit à quelques égards. Je laisse maintenant parler Flageolet.

II

MES PREMIÈRES ARMES.

Je pourrais bien commencer le récit de ma carrière militaire par cette phrase, aussi ronflante que prétentieuse:

« Acteur, pendant huit ans, de ce drame sanglant qui déroule ses sombres pages des bords de la Méditerranée au sommet de l'Atlas, seconde chaîne, etc., etc. »

Mais ce style ampoulé ne conviendrait probablement pas plus à mes lecteurs qu'il ne m'amuserait moi-même, et je préfère raconter tout simplement mon histoire de soldat, en la prenant, autant que possible, par son plus joyeux côté.

Doué d'une santé de fer et d'une bonne dose de philosophie,—je ne prétends pas parler de la philosophie

dont j'avais appris les premiers éléments au collége,— j'ai passé huit années en Afrique, et, afin que le lecteur ne s'étonne pas en apprenant que j'ai quitté le service avec les modestes galons de maréchal des logis pour toute récompense, je lui dois une franche explication. Les conversations suivantes, qui eurent lieu à mon retour d'Algérie chez un de mes parents, capitaine de la garde nationale, marguillier de sa paroisse, et de plus, décoré par Louis-Philippe de la croix de la Légion d'honneur pour avoir fait fortune en débitant du grec et du latin, vaudront, je le crois, les meilleures explications du monde.

C'était en 1843. J'arrivai à Paris, et, après avoir embrassé ma bonne vieille mère, dont je suis quelque chose comme le dix-huitième rejeton, j'allai rendre visite au parent en question, un cousin germain, ou peu s'en faut.

« Bonjour, cousin, dis-je en entrant dans un superbe appartement de la Chaussée-d'Antin, où se trouvait mon cher parent, qui s'apprêtait à sortir pour se rendre au château des Tuileries.

—Ah ! c'est *vous*, Flageolet. Est-ce que vous êtes en congé ?...

—Définitif, mon cousin, définitif; j'ai de l'Afrique... par trop, et je rentre dans la vie civile.

—Comment, vous quittez le service sans *vous* être

fait nommer officier, sans être *au moins décoré !* Ah çà ! vous étiez donc un mauvais sujet ?

Tout chasseur d'Afrique que l'on puisse avoir été, c'est-à-dire à peu près habitué à toutes sortes de mauvais accueil, j'avoue que cette réception de famille me déconcerta légèrement ; mais, le coup une fois porté, je ne tardai pas à riposter.

—Ma foi ! non, mon cousin et capitaine, répliquai-je, je ne suis ni décoré ni officier : si tous les sous-officiers d'Afrique étaient décorés, il ne resterait plus de croix pour le civil, et ce serait bien malheureux pour votre gloire. Quant au grade d'officier, qu'il m'a été impossible de conquérir, malgré toute ma bonne volonté, vous allez juger vous-même si jamais la chance m'a souri.

—Je suis bien pressé, reprit le cousin ; mais enfin, si votre explication est satisfaisante, je verrai.....

— Vous allez voir, c'est très-curieux. Figurez-vous, mon cousin,—je n'ai pas besoin de vous faire remarquer le plus bel ornement de mon visage,—on m'appelait, par antithèse, *Nez-en-Moins*, au régiment,—figurez-vous qu'un jour de bataille, le maréchal Vallée fit prévenir ce pauvre duc d'Orléans, notre général de brigade, d'envoyer un escadron de chasseurs d'Afrique au secours d'une compagnie de voltigeurs qui se trouvait réfugiée sur un mamelon assez éloigné du gros de

la colonne principale et entourée de nombreux cavaliers arabes.

— Dans quelle direction? demanda le duc à l'aide de camp chargé du message.

—Du côté du lac, mon général, répondit l'officier.

Le duc d'Orléans prend la longue-vue qu'il portait toujours suspendue à son côté, et se met en mesure de reconnaître la position occupée par la compagnie en péril. Après une demi-minute d'examen, Son Altesse referme l'instrument, et déclare à l'aide de camp qu'elle a bien vu une sorte de mamelon s'agiter dans la plaine, mais qu'elle n'a pu distinguer le moindre voltigeur.

—Pardon, monseigneur, répond l'aide de camp, voulez-vous me permettre?...

Le duc a parfaitement compris; il passe sa longue-vue à l'officier, qui, après une seconde d'attention, part d'un éclat de rire que la présence du prince n'a pu comprimer, et s'écrie :

—Vous aviez raison, monseigneur, c'est le nez du maréchal des logis Flageolet, dont le peloton est en flanqueurs de droite, qui vous a caché la position; je vais donner l'ordre de sonner au trot pour faire démasquer la compagnie de voltigeurs.

Qui fut dit, fut fait...

—Ah çà! vous moquez-vous? articula d'une voix étouffée mon cher cousin, à cet endroit de mon récit.

—Que diable ! un peu de patience, répliquai-je vivement, et en me mettant contre la porte : j'arrive au plus intéressant. La compagnie fut sauvée ; mais, le soir, au bivouac, le brave duc, qui aimait parfois à rire, comme tous les bons généraux, me fit demander et me fit comprendre très-poliment, après tout, qu'avec un nez aussi monstrueux que le mien, on devait renoncer à l'avancement, car on pouvait compromettre le sort d'une bataille, en cachant, comme je l'avais fait le matin, les mouvements d'une centaine de voltigeurs. J'ai compris la justesse de ces observations, et j'ai quitté le service pour toujours. Adieu, mon capitaine, et croyez-bien à la drôle d'émotion que m'a causée votre bienveillant accueil. »

Sur ces derniers mots, je me retirai en faisant le salut militaire, et depuis j'ai eu le bonheur de ne jamais revoir mon cher cousin, dont je serais désolé de troubler la riche quiétude.

Le lecteur a parfaitement compris que la plaisanterie lancée à l'adresse de mon cousin était une vengeance bien innocente, inspirée par la façon dont j'avais été reçu. Mais j'ai parlé de deux conversations, et je tiens à prouver par la seconde, un peu moins gaie que la première, que j'ai pu quitter le service simple sous-officier, sans avoir été pour cela un mauvais sujet.

En sortant de l'appartement de mon illustre parent, je me rencontrai face à face avec une vieille domestique qui m'avait vu naître et pour laquelle j'avais toujours conservé un bon souvenir.

« Comme vous voilà grand et bruni, monsieur Flageolet! me dit l'excellente femme, que mon nez n'empêcha pas de m'embrasser avec une véritable tendresse. J'espère que monsieur vous a bien reçu; vous avez l'air tout joyeux.

—Mais oui, je suis assez gai, mais j'ai oublié de dire quelque chose à mon cousin; voulez-vous faire ma commission?

—Bien volontiers, mon enfant: est-ce que c'est difficile, que vous ne la faites pas vous-même?

—Rien de plus simple, au contraire, ma bonne Françoise, mais mon cousin est très-occupé et je ne veux pas le déranger plus longtemps. Retenez bien ce que je vais vous dire :

Mon cousin m'a demandé pourquoi je ne m'étais pas fait nommer officier en Afrique, je vais vous le confier; vous ne comprendrez peut-être pas très-bien, mais vous retiendrez mes paroles. Vous savez que je me suis sauvé du collége en 1830, pour aller avec bon nombre de mes camarades, aussi jeunes que moi, faire le coup de feu avec la garde de Charles X; j'ai reçu une balle à la jambe à l'attaque du pont d'Arcole, et, après ma gué-

rison, je me suis engagé dans les lanciers. Malheureusement, j'étais assez chétif, et malgré mon instruction, secondée par une excellente mémoire, il m'a fallu plus de deux longues années pour être nommé brigadier. Brigadier, ma bonne Françoise, c'est le caporal de la cavalerie. Dégoûté du service de garnison, j'ai demandé à passer en Afrique comme simple cavalier; ma demande a été agréée, non sans peine, et je suis parti pour aller rejoindre mon nouveau corps, où il m'a fallu reconquérir mes pauvres galons de laine. J'en suis venu à bout assez facilement; mais le temps s'écoulait, et l'époque de mon congé s'avançait rapidement. J'allais être nommé sous-officier, lorsque je demandai une permission pour aller passer quelque temps en France. On était alors en paix avec Abd-el-Kader, et ma demande n'avait rien que de très-raisonnable. Hélas! j'étais trop bon instructeur, et on me refusa d'une manière absolue. J'attendis la fin de mon engagement, et, muni d'un certificat de bonne conduite numéro *un*, je m'embarquai pour la France.

Arrivé à Paris, je n'avais pas tardé à trouver une bonne position, lorsque j'appris qu'un de mes nombreux frères, vous savez bien, Françoise, ce pauvre... (le lecteur me pardonnera de ne pas prononcer même un nom de baptême; il m'en coûte assez déjà de prouver que je n'étais pas un mauvais sujet!) était sur le point

d'avoir maille à partir avec les gardes du commerce. Mon parti fut bien vite pris. J'allai trouver un de mes amis dont le frère venait de tomber au sort; je me vendis, ma pauvre Françoise, pas trop cher, mais encore assez pour empêcher mon frère d'aller à Clichy et je me sauvai de nouveau en Algérie, où le colonel du régiment de chasseurs d'Afrique, pour lequel je fus désigné, ne me laissa pas deux ans sans me nommer maréchal des logis. J'aurais pu fort bien passer officier, un général inspecteur me l'avait juré sur ses épaulettes; mais ce nom de remplaçant, dans la bouche de certains supérieurs et même de mauvais camarades, prend un caractère si outrageant, que j'ai préféré quitter définitivement le service, où, du reste, je n'ai jamais eu d'autres ennemis que les Bédouins.

Vous voyez ces galons-là, Françoise, ajoutai-je en montrant les manches de ma capote bleu de ciel, eh bien! vous direz à mon cousin qu'ils m'ont coûté plus de mal à obtenir, qu'il n'en a eu pour gagner ses épaulettes de capitaine dans la garde nationale, et que j'en suis aussi fier qu'il peut l'être de sa croix. J'ai fini, Françoise; embrassez-moi encore une fois, et rappelez-vous que si jamais je pose le pied dans cette maison, ce sera uniquement pour vous dire bonjour. »

Trois jours après cette conversation, Françoise, assez naïve pour me dire cela en pleurant, m'apprenait

que M. mon cousin avait répondu par ces nobles paroles au récit que la vieille bonne lui avait fidèlement transmis : « Tout cela est très-joli de la part de Flageolet, mais c'est stupide ou cela n'est pas vrai! »

J'en suis bien fâché pour mon cousin, tout cela était vrai; mais le digne homme était incapable de comprendre, et il n'a pas été le seul. Il y a quelques jours, dans la ville de province que j'habite, un vieux rentier, ancien homme de loi, auquel, par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, j'étais forcé de faire le même aveu qu'à mon cousin, me répondit tout net que j'avais agi comme un imbécile.

Le vieux croque-notes est comme mon vieux parent, riche d'environ cinquante mille livres de rentes, et tous deux sont entourés de la considération générale. Ils l'ont, ma foi, bien méritée!

Je viens de dire que j'étais très-chétif en m'engageant dans les lanciers; mais au bout de quelques années d'un rude travail, très-favorable à ma bonne constitution, ma taille et mon corps avaient pris tout leur développement, et lorsque j'arrivai en Afrique, j'étais loin d'avoir la tournure d'une faible recrue. En passant à Avignon, où se trouvait alors le dépôt du régiment de chasseurs pour lequel j'étais destiné, mes galons de brigadier me furent rendus par le major commandant le dépôt, sauf ratification ultérieure du colonel, et

j'eus la satisfaction de ne pas être longtemps assujetti aux corvées toujours pénibles du simple cavalier.

Malheureusement, ma qualité d'instructeur faillit me faire rester au dépôt plus longtemps que je ne le désirais, et j'eus toutes les peines du monde à obtenir l'ordre de mon départ pour l'Afrique, après avoir passé trois mois à commander *tête droite*, *tête gauche*, *allongez, raccourcissez*, à une centaine de jeunes soldats qui avaient pour montures une centaine des plus vieux et des plus poussifs chevaux de la cavalerie de France. Quelle belle école pour aller bondir sur les admirables chevaux barbes ! Par bonheur, ces dépôts n'existèrent pas long-temps.

Enfin, je quittai Avignon pour aller m'embarquer à Toulon sur le bateau à vapeur *le Castor*, en partance pour Alger. D'Alger, je me rembarquai pour Oran où j'arrivai un beau matin avec quatre-vingts de mes camarades, tous armés et équipés, et fort heureusement tous ayant au moins quatre ou cinq ans de service en France. Notre première journée en Afrique mérite une courte description.

Un détachement de troupes qui débarque d'un navire avant huit heures du matin n'a pas droit aux vivres du bord, car la journée des hommes sera comptée à terre. Nous voici donc à jeun sur la plage de Mers-el-Kébir, le port d'Oran, et après quelques minutes d'at-

tente, nous partons, en suivant la côte, pour notre nouvelle garnison, où nous devons trouver prêt notre premier repas en Algérie.

A cette époque, la route magnifique qui relie Oran et son port n'était pas encore construite, et les voyageurs se rendaient d'un point à l'autre en suivant un sentier des plus dangereux pour les gens habitués aux belles routes de France. Pendant le trajet, qui dura environ une heure, le bruit de plusieurs coups de feu tirés dans le lointain vint frapper nos oreilles, et lorsque nous arrivâmes au pied du vieux fort de Santa-Cruz, on nous apprit que la garnison d'Oran avait fait une sortie pour repousser un grand parti de Gharrabas.

Santa-Cruz, placé sur un pic très-élevé (j'ai toujours entendu les chasseurs prononcer *Saint-Accroc*), avait pour garnison une dizaine d'hommes chargés de signaler la présence des Arabes dans la plaine, et venait d'arborer trois guidons sur ses antiques remparts. Ce triple signal se traduisait par : Arabes à l'est; Arabes au sud ; Arabes à l'ouest. Arabes partout ! car au nord c'est la mer. On le voit, nous arrivions bien.

De Santa-Cruz, le détachement ne tarda pas à se rendre sur la place de la Mosquée, dans l'ancienne ville, et là, on nous fit mettre en bataille, non pour nous reposer, mais pour donner à chacun de nous

trois jolis paquets de cartouches toutes neuves et deux pierres à feu par homme ; et puis, en route pour la plaine ! J'avouerai avec orgueil que pas un de nous ne songea à réclamer son déjeuner. Mais il était écrit que notre tour de faire parler la poudre n'était pas encore arrivé. A midi, les Arabes avaient disparu et nous entrions dans le quartier de Kargenthal, sans contredit la caserne la mieux installée pour la cavalerie en Afrique. Les hommes et les chevaux sont tous au rez-de-chaussée, les écuries d'un escadron situées devant les chambres du même escadron. Trois minutes après le premier coup de trompette de la sonnerie *à cheval,* les six escadrons du régiment étaient toujours rangés en bataille, prêts à marcher au feu.

Au moment de notre arrivée à Oran, toute la division active de cette province était à l'expédition de Mascara, et les Arabes ne se faisaient pas faute de l'absence presque totale des troupes pour venir journellement échanger des coups de fusil avec les avant-postes de la place ; aussi, notre petit détachement fut-il parfaitement reçu au quartier des chasseurs, où il ne restait qu'un très-petit nombre d'hommes malingres, incapables de faire le moindre service. Il n'y avait d'autres chevaux que les écloppés. L'occasion de se mesurer avec l'ennemi ne devait pas tarder à se présenter.

Deux jours après notre installation, une grande

corvée, destinée à faire du bois pour le service de la manutention était ordonnée par le commandant de place. Vingt-quatre voitures d'artillerie et du train des équipages, escortées par environ deux cent cinquante hommes et deux pièces de canon, partaient à l'heure indiquée et se dirigeaient vers la montagne des Lions, où le bois se trouve en abondance.

Voici l'ordre de marche de cette petite colonne : à l'avant-garde, trente-deux chasseurs d'Afrique à pied, n'ayant que le fusil et trois paquets de cartouches dans les poches de la blouse et du pantalon de toile dont se compose la tenue de corvée. L'honneur de commander cette avant-garde m'avait été dévolu. A l'arrière-garde, un peloton semblable au mien, et dont, à mon tour, j'avais confié le commandement à un ex-brigadier de dragons. La colonne était flanquée sur sa droite par une soixantaine d'hommes pris dans tous les dépôts de la garnison ; à gauche, nous avions la mer, et des falaises taillées à pic, et, par conséquent, de ce côté-là nous n'avions pas besoin de défenseurs. Les voitures et les deux pièces d'artillerie marchaient au centre, sous la protection d'un détachement du génie, composé, comme celui des chasseurs, d'hommes robustes, sinon aguerris.

Malheureusement, les flanqueurs de droite étaient presque tous des convalescents pouvant à peine suppor-

ter le poids de leur fusil, et l'œil si sûr et si prompt des partisans ennemis, toujours à l'affût dans la plaine, n'eut pas de peine à découvrir ce côté faible.

A peine étions-nous engagés au milieu des énormes fourrés qui couvraient le terrain à une portée de canon du blockhaus d'El-Mor, le dernier de la ligne des blockhaus dans la direction de la montagne des Lions, qu'une vive fusillade retentit sur notre droite; je tourne les yeux de ce côté et j'aperçois une nuée de cavaliers bondir dans la plaine en poussant des cris féroces, tout en chargeant le centre de la ligne des flanqueurs. J'avais avec moi un trompette auquel je fais sonner le ralliement, afin de réunir en peloton de soutien ceux de mes hommes marchant en tirailleurs; à l'instant où, suivi de mon trompette, j'accélérais la retraite des chasseurs les plus éloignés, trois grands coquins de Bédouins se suivant à dix mètres de distance galopent droit sur moi.

Avec mon fusil tout neuf, muni d'une pierre toute neuve, j'ajuste à vingt pas le premier cavalier, je presse la détente, le chien tombe et... mon fusil rate!

Il me semble encore voir d'ici le rire d'hyène du féroce Gharrabas qui s'élançait sur moi, son long fusil en travers de sa selle, et un yatagan d'une longueur infinie à la main droite. Réarmer mon fusil,

c'était perdre du temps inutilement; je saisis mon arme à deux mains par le canon, et je me fais aussi petit que possible, tout en appelant vigoureusement mon trompette séparé de moi par un massif de lentisques. L'Arabe s'avançait toujours.

Je lève la crosse de mon fusil et je vais me précipiter sur mon adversaire, lorsque j'entends derrière moi les cris répétés : Baissez-vous, brigadier ! ventre à terre ! Reconnaissant des voix amies, j'obéis au commandement et trois balles sifflent au-dessus de moi; le Bédouin fait lestement demi-tour, je me relève, j'essuie vivement la pierre de mon fusil avec le pan de la blouse d'un chasseur, et, cette fois, j'ai la satisfaction d'envoyer ma première balle à l'ennemi.

Tout cela s'est fait en moins d'une demi-minute; je n'ai pas eu peur, mais j'ai vu passer comme dans un éclair ma mère, mes sœurs et tous ceux que j'aimais.

A la tête de mon peloton, je me précipite vers la ligne des flanqueurs de droite, appuyé dans ce mouvement par les sapeurs du génie, tandis que les deux pièces de canon lancent des boulets perdus sur les Arabes qui s'éloignent par crainte de la mitraille, et peut-être aussi en voyant accourir au-devant d'eux une centaine d'hommes aussi alertes que déterminés. J'avais bien raison de ne pas compter sur ces pauvres jeunes

malades destinés à protéger la droite de la colonne ! Dix-sept d'entre eux avaient la tête tranchée, et, pour la première fois, en contemplant ce triste spectacle, j'eus l'occasion de juger avec quelle adresse incroyable les Arabes dépouillent un ennemi. Sur dix-sept cadavres étendus sous nos yeux et bientôt transportés sur les voitures, un seul avait encore une guêtre à un de ses pieds ; tous les autres étaient complétement nus.

Je devais être ce jour-là même initié à la complète insouciance de nos soldats d'Afrique. Le commandant de la corvée, un chef de bataillon du 47e de ligne, si je ne me trompe, fit prévenir les chefs de détachements de reconnaître, autant que possible, à quels régiments appartenaient les victimes, et, au moment où j'annonçais à cet officier supérieur que cela me paraissait bien difficile sur-le-champ, un vieux conducteur d'artillerie s'écria : « Mon commandant, on ne peut plus voir les numéros des régiments, les *Carabas* ont enlevé les boutons pour faire des colliers à leurs *mouquaires !* ».

En rentrant au quartier des chasseurs, où je ramenais mon détachement au complet, le seul adjudant resté au dépôt me prit la main et me félicita, je ne sais trop pourquoi, de ma conduite, en me disant textuellement :

« Brigadier, vous avez bien débuté. Rappelez-vous

qu'un adjudant de semaine est roi dans son quartier: quand vous aurez besoin d'une permission, je suis là. Venez prendre l'absinthe. »

La journée africaine était complète . des coups de fusil, des morts et de l'absinthe !

III

L'ABSINTHE EN AFRIQUE.

L'absinthe, — *artemisia*, *absinthium*, dirait mon respectable doyen, Jules Janin,—l'absinthe, puisque la vérité historique vient de faire sortir ce triste nom de ma plume, mérite bien que je lui consacre un court chapitre, ne fût-ce qu'en manière d'antidote.

Je ne dirai pas que cette pernicieuse liqueur a tué plus de soldats que le feu de l'ennemi en Afrique, mais elle a causé des malheurs irréparables; elle a jeté le deuil au milieu des plus nobles et des plus généreuses familles de la France, sans compter une foule de victimes obscures recrutées surtout parmi les sous-officiers et les officiers. Le simple soldat, de mon temps, buvait peu d'absinthe, et j'espère qu'aujourd'hui il n'en boit

plus du tout. Quant aux officiers et aux sous-officiers, voici quelle était généralement la manière de procéder en garnison. Tout ce qui va suivre est copié d'après nature.

Premier exemple. — Après le pansage des chevaux, le matin,—je parle pour la cavalerie, bien entendu,— les officiers de semaine vont rendre compte à l'adjudant-major de ce qui s'est passé dans leurs escadrons. On est en paix, et les six escadrons du régiment sont réunis dans le même quartier, à Mustapha-Pacha, près d'Alger. Je prends Mustapha, parce que c'est le nom le plus connu. Le rapport terminé, l'adjudant-major remercie les officiers et invite ces messieurs à venir prendre l'absinthe à la cantine la plus proche, située à l'extrémité supérieure du quartier ; première tournée.

Après cette première tournée, l'adjudant-major s'échappe le plus souvent, car il est forcé de monter bientôt à cheval pour aller porter le rapport des vingt-quatre heures chez le colonel, dont le domicile se trouve aux environs.

L'officier de semaine du 6e escadron, lorsque le groupe est sorti de la première cantine, propose un second verre, toujours d'absinthe, à la cantine de son escadron : l'offre est acceptée ; deuxième tournée.

On sort de la cantine du 6e escadron ; l'officier de semaine du 5e escadron fait la même proposition, et...

la chose se continue jusqu'au 1er escadron ; c'est presque invariable.

Souvent la manœuvre se complique. Au moment où le *goum* [1], disaient les chasseurs, débouche de la cantine du premier escadron, un capitaine vient à passer, et il échange les paroles suivantes avec l'officier de semaine de son escadron :

« Rien de nouveau, lieutenant ?

—Ma foi, non, capitaine. Voulez-vous faire comme nous ?

—Volontiers ; mais c'est moi qui régale. »

Alors on se dirige vers la cantine royale, aujourd'hui probablement la cantine impériale, c'est-à-dire la cantine du petit état-major et du peloton hors rang. Septième tournée, pour les officiers de semaine, première, pour le capitaine, dans les circonstances ordinaires.

Il est souvent, trop souvent arrivé que les six ou sept *tournées* du matin se répétaient après le pansage du soir !

Au tour des maréchaux des logis chefs,—prononcez *marchefs :* — ces messieurs, au nombre de six, précédés de l'adjudant-major et de l'adjudant de semaine, se rendent chez le colonel pour le rapport quotidien. Le

[1] Réunion de cavaliers arabes.

rapport achevé, l'adjudant-major retourne ordinairement au quartier ou va faire un tour en ville ; l'adjudant offre sa première tournée, et presque toujours chaque maréchal des logis chef exécute la manœuvre individuelle des officiers de semaine.

Quant aux simples maréchaux des logis de semaine, ils boivent au moins deux ou trois tournées, selon les moyens pécuniaires de chacun d'eux et, le plus souvent, les libations du matin se répètent après le pansage du soir, comme pour les officiers.

Si quelque lecteur doutait de l'exactitude de ces faits, et s'il pouvait me prouver mon erreur, je m'engage à aller servir, en qualité de soldat de seconde classe, pendant sept ans, dans les compagnies du train des équipages, en Afrique, avec les mulets!

Ce qui se buvait d'absinthe à Alger, toujours de mon temps, est incommensurable. Un matin, que je n'étais pas de service, je traversais la place du Gouvernement pour me rendre à la Marine et y assister au débarquement des passagers venant de France, parmi lesquels je croyais trouver un camarade de mon premier régiment.

Arrivé près de la grande mosquée, je m'entends héler par une voix inconnue.

—Hé ! là-bas! maréchal des logis, vous allez bien vite!

Je me retourne, et je vois un capitaine de chasseurs d'Afrique n'appartenant pas au régiment dont je faisais partie.

—Je crains de manquer le débarquement, mon capitaine, et à moins que vous n'ayez un ordre à me donner.....

—Le débarquement? Il n'y a que des colons, et le seul ordre que j'aie à vous donner, c'est de vous prier de prendre un léger verre d'absinthe avec moi.

Sans être connu du capitaine qui m'invitait de si bon cœur, je savais son nom, car c'était celui d'un des plus braves officiers de l'armée d'Afrique, où les braves ne manquent pas, et je n'ignorais pas que mon supérieur se fût offensé d'un refus. J'acceptai donc.

Nous entrons dans un café; le capitaine demande de l'absinthe; le garçon en apporte une bouteille placée sur un plateau, à côté d'une carafe pleine d'eau glacée à la neige.

—Emporte-moi ça, dit mon amphitryon en désignant le froid liquide, et laisse la bouteille.

Puis saisissant cette bouteille, l'intrépide capitaine emplit mon verre—un verre à pied contenant plus d'un quart de litre—de la terrible liqueur, et se verse une rasade exactement pareille.

—A votre santé, mon brave! ajoute-t-il, et il ingurgite d'un seul trait tout le contenu de son verre!

C'était la première fois que le hasard me rendait témoin d'une pareille folie ; à peine pouvais-je en croire mes yeux, et, loin de faire raison au capitaine, je quittai précipitamment le café, poursuivi par les mots de *poule mouillée* et de *méchant buveur d'eau*.

Je suis loin d'être un anachorète, mais dès les premiers jours de mon arrivée en Afrique, j'avais été si complétement dégoûté du pernicieux breuvage, pour en avoir bu par mégarde avec de l'eau tiède, que je n'en prenais, au moment de ma rencontre avec le capitaine, qu'une fois, tout au plus, le dimanche ; et je m'en félicite sincèrement aujourd'hui.

J'ai revu plus tard, à Toulouse, ce malheureux capitaine : il tremblait continuellement de tous ses membres ; il ne reconnaissait plus ses amis. Mais il a bu de l'absinthe jusqu'à ce que l'absinthe l'ait tué, comme elle a tué, entre autres, un de mes camarades, l'espoir et la joie d'une noble famille dont l'origine remonte bien au delà des Croisades.

X..., je le désignerai ainsi, était un beau jeune homme dans toute l'acception du mot. Arrivé au régiment comme engagé volontaire, il avait été nommé maréchal des logis après une année de service, mais il avait su racheter, à force de dévouement pour ses camarades et de bienveillance pour ses inférieurs, l'espèce de passe-droit que lui avaient valu sa haute naissance

et les protections dont il était accablé. Après tout, jamais protections ne furent mieux placées. X..., le meilleur des fils, le plus élégant cavalier de Paris, avait toutes les qualités désirables pour être chéri de tous ceux qui l'approchaient. Devant l'ennemi, il luttait de bravoure avec les anciens ; en garnison, il s'offrait toujours pour remplacer dans le service un camarade invité à quelque bonne réunion d'amis, et, riche comme il l'était, sa bourse appartenait à tout le monde, sans prodigalité, mais aussi sans restriction, pour obliger les pauvres diables moins heureux que lui sous le rapport de la fortune.

Par le cœur, X... était tout le portrait de sa mère. Un jour, l'excellente dame, qui, bon an mal an, donne bien *cent mille francs* aux malheureux, vint voir son fils bien-aimé à Alger. A son retour à Toulon, elle rencontre un détachement de cavaliers démontés ; elle s'informe, et apprend que ces hommes vont rejoindre, en Afrique, le régiment de son fils. Oh ! alors ce fut un jour de fête pour le détachement. Repas succulent à l'hôtel, de l'argent dans la poche pour passer gaiement la soirée, rien ne manqua aux futurs Africains qui, avant d'avoir mis le pied sur le bateau à vapeur, aimaient déjà le maréchal des logis X. ., qui, disait l'un d'eux, devait être un fameux bon garçon, pour avoir une si brave femme de mère.

Hélas! oui, X... était un bon, un digne *garçon*, mais de mauvais camarades lui avaient fait prendre goût à cette affreuse absinthe, et moins d'une année après la visite de sa mère, il mourait brûlé par la liqueur empoisonnée, qu'il avait fini par boire dans toute son horrible pureté, à plein verre, comme le pauvre capitaine dont les os, calcinés de son vivant, sont depuis longtemps réduits en poussière.

Pauvres mères, dont les enfants vont si héroïquement arroser de leur sang la terre d'Algérie, racontez-leur, si vous la lisez, l'histoire de mon pauvre camarade, et peut-être vos fils auront-ils le courage de renoncer pour toujours à cet effroyable mélange auquel je jette l'anathème.

IV

MON FLAGEOLET.

Malgré tout mon désir de ne raconter que les incidents les plus gais de ma carrière militaire en Afrique, cette maudite absinthe m'a fait manquer à ma promesse; mais je vais m'en dédommager en parlant de ce cher et modeste instrument qui m'a valu le surnom de Brigadier-Flageolet, à Tlemcen.

Dès ma plus tendre enfance, j'avais un goût passionné pour la musique, et je n'ai pas été étonné le moins du monde en lisant jadis, dans un journal officiel, que le duc de Bordeaux, à l'âge de deux ans, battait la mesure sur les vitres d'une fenêtre, aux Tuileries, lorsque la garde montante défilait sous le balcon

de l'Horloge. Malheureusement, mon pauvre père avait d'autres idées que les miennes, et comme j'ai toujours respecté, en vrai Breton, les idées de mon père, même celles qui le conduisaient à donner, par-ci par-là, quelques bonnes taloches à ses enfants, ma vocation musicale ne fut pas encouragée; loin de là.

J'appris la danse, les armes, la gymnastique, l'équitation; mais la musique me fut formellement interdite, ce qui ne m'empêchait pas, dès l'âge de six ans, de me faufiler, pendant les récréations, dans la salle de la pension où se trouvaient déposés les instruments appartenant aux élèves assez heureux pour apprendre, qui le piano, qui le cor, la flûte, le trombone, le violon, etc., etc.

Une fois dans le sanctuaire, je saisissais le premier instrument portatif qui me tombait sous la main, et me glissant tantôt dans la cave, tantôt au grenier, je me livrais avec un acharnement inexprimable à ma passion naissante. Mon ardeur, entremêlée, hélas! d'affreux *couacs*, me trahissait presque toujours et je dus forcément renoncer à mes essais infructueux. Dans mon désespoir, je me jetai à papier perdu dans la composition; la moitié de mes cahiers y passait. Je traçais continuellement des portées et je croyais en vérité créer quelque belle mélodie en griffonnant à tort et à travers des blanches, des noires, des rondes, des doubles, des tri-

ples, voire même des sextuples croches. Ce manége-là ne pouvait durer longtemps, et les *pensums* et l'âge de raison aidant, je finis par m'abstenir de toute tentative musicale, me réservant, à l'âge de ma majorité, d'user de toutes les prérogatives accordées par le code pour me livrer sans réserve à ma seule ambition d'alors, celle de devenir un jour un grand musicien.

J'eus le malheur de perdre mon père pendant l'année 1824. J'avais alors douze ans, étant né le 24 juillet 1812, à quatre heures du matin, juste à la même heure et le même jour qu'Alexandre Dumas, mais dix ans plus tard que le célèbre écrivain. Je ne songeai pas, on doit bien le penser, à contrarier la volonté de ma mère, imbue des mêmes principes que mon père, et ce ne fut qu'en 1830, à l'époque où je m'engageai au service, que la musique de mon régiment ralluma tout naturellement le feu harmonique mal éteint dans mon âme.

Le régiment de lanciers auquel j'appartenais comptait, parmi ses musiciens gagistes, un brigadier-trompette de première force sur tous les instruments, depuis la trompette jusqu'à l'ophicléide, et je résolus de prendre immédiatement des leçons de cet artiste. Après quelques mois de solfége enseigné au galop, mon professeur m'engagea consciencieusement à apprendre la clarinette, non pas pour l'instrument lui-même, mais afin de pouvoir me fortifier sur tous les tons et tous

les modes, la clarinette étant de tous les instruments à vent le plus étendu et celui qui offre le plus de ressources. Les instruments à embouchure devaient venir plus tard. Malgré la singulière figure que le prolongement démesuré de mon malheureux nez, long comme un bec de grande clarinette, devait me donner, je me mis courageusement à l'œuvre, et déjà je jouais passablement, sans trop de canards, les variations des *Folies d'Espagne,* lorsqu'un jour, en revenant de la manœuvre, je reçus d'un cheval échappé un affreux coup de pied qui me démantibula presque entièrement la mâchoire inférieure. Adieu clarinette ! adieu trombone ! adieu tous les instruments à vent !

Pendant trois mois, je ne vécus que de pain trempé dans du lait, et lorsque ma lèvre inférieure, horriblement lacérée, fut remise dans un état convenable, j'acquis la triste certitude que mes pauvres dents ne pourraient désormais supporter la pression d'aucune embouchure ; un seul instrument, non classé au Conservatoire, me restait : c'était le flageolet.

Oui le flageolet, chers lecteurs, et n'en riez pas trop. Avec mon obscur flageolet, j'ai puissamment contribué à sauver la vie de huit de mes camarades en Afrique, et, s'il fallait ici invoquer le témoignage d'un de mes anciens commandants, aujourd'hui général de division, et, si je ne me trompe, sénateur, je n'hésiterais pas à

le faire pour convaincre les incrédules. La narration sincère de cet incroyable fait de... flageolet, suffira, du reste, pour en constater l'exactitude.

C'était en 1841. Une colonne expéditionnaire, partie d'Alger pour aller ravitailler Médéah, venait de franchir le col dit Teniah de Mouzaia et se disposait à bivouaquer dans le trop fameux bois des Oliviers. L'escadron dont je faisais partie se trouvait à l'arrière-garde avec quelques compagnies d'infanterie. Notre commandant [1], véritable homme de guerre, veillant avec autant de soin au bien-être des cavaliers qu'à celui de leurs montures, aperçoit à gauche et loin du sentier étroit où nous marchions, dans un pays horriblement tourmenté, un petit plateau tout couvert de blé en vert. On touchait au lieu du campement, aucun Arabe n'était en vue et l'occasion était trop belle pour ne pas risquer un peu de fatigue afin de procurer un excellent régal à nos chevaux. On met pied à terre, et huit chasseurs, laissant leurs armes suspendues à l'arçon de leurs selles, grimpent, munis de leurs faucilles, le plus lestement possible dans la montagne, pendant que l'infanterie file sur le bivouac avec une grande partie de l'escadron. Dix minutes se passent et nous voyons enfin nos intrépides chasseurs atteindre le champ si désiré dont ils com-

[1] Aujourd'hui, le général de division Tartas.

mencent la moisson avec une ardeur de bon augure pour leur prompt retour.

Tout à coup, notre commandant, resté à cheval sur le sentier, pousse une exclamation de surprise : il vient d'apercevoir avec sa longue-vue plusieurs Kabyles se glissant silencieusement, de ravins en ravins, dans la direction des moissonneurs, qu'ils n'ont peut-être pas découverts. En un clin-d'œil nous sommes tous en selle ; mais, par une fatalité singulière, nous n'avons plus un seul trompette avec nous. Les cris que nous poussons ne peuvent être entendus par nos chasseurs placés contre le vent, et il ne vient à l'idée de personne de tirer un coup de fusil dont la détonation donnerait l'éveil aux Kabyles. Heureusement je songe à mon flageolet, que j'emporte toujours en expédition ; je saisis dans ma poche le fragile instrument qui va devenir celui du salut, et j'en fais sortir, sur le ton le plus aigu, la sonnerie ou plutôt le sifflement du ralliement : *ut, mi, sol, ut, tudugudu, dugududu*, etc. Les chasseurs ont entendu ; ils regardent de notre côté, et nos signaux, joints aux sons perçants de mon flageolet, ne tardent pas à leur faire comprendre le danger de leur position. La moisson commencée n'est pas achevée, et nos hommes rejoignent bientôt leurs chevaux, sans avoir cependant abandonné ce qu'ils ont déjà récolté.

Je dois avouer, à la gloire de mon cher petit flageo-

let, que ce jour-là il fut grandement question de lui au bivouac et que son maître eut l'insigne honneur de prendre le café avec les officiers de l'escadron. Dès ce jour aussi je passai au grade de maréchal des logis Flageolet.

Je possède encore aujourd'hui ce vénérable instrument, dont le bec est resté à la Tafna, la virole du milieu à bord du bateau à vapeur le *Vautour*, et celle du pavillon à San-Francisco ! Le corps qui contient le sifflet a été fendu sur toute sa hauteur dans une culbute que j'ai faite avec mon cheval, en franchissant un chameau accroupi, le jour de la prise de la Smala, et malgré ces rudes atteintes, auxquelles n'aurait pas résisté un instrument de prix, mon bien-aimé flageolet raccommodé, rapiécé, retapé avec de la cire et du fil, n'en possède pas moins des sons d'une exquise pureté. Avec lui j'ai osé lutter, à New-York, contre M. Fanfernot, l'ami et l'émule de Collinet, et le jury condamné à nous entendre a prononcé les résolutions suivantes à la suite de ce duel mémorable dont on parle encore dans la cité *Impériale* : aux États-Unis, tout se fait par résolutions.

« Résolu : *Primo*, que le sieur Fanfernot l'emporte sur le sieur Flageolet, par la sûreté de la méthode et le brillant de l'exécution, principalement dans les variations vives et animées ;

« Résolu : *Secundo*, que le sieur Flageolet l'emporte

sur le sieur Fanfernot par la pureté et le moelleux des sons, principalement dans l'exécution des *andante* et des *maestuoso;*

« Résolu : *Tertio*, enfin que le jury prenant en considération la différence énorme des instruments, accorde le prix au sieur Flageolet, dont le respectable outil musical est un véritable chef-d'œuvre de conservation artistique. »

En conséquence de ce verdict remarquable, le prix, qui consistait en un vieil album musical trouvé dans les bagages des Anglais après la bataille de Boston, me fut remis par M. Fanfernot lui-même qui se vengea en s'écriant que *j'avais joué du ventre!*

Les musiciens seuls comprendront toute l'horreur de cette réponse méprisante, lancée en guise de flèche de Parthe, à mon adresse! Mais je dois ajouter que Fanfernot, excellent homme au fond, regretta vivement d'avoir proféré ces outrageantes paroles, que je lui pardonnai de mon côté de tout cœur. J'étais trop fier de ma victoire pour n'être pas généreux, et, afin de prouver toute ma grandeur d'âme à mon illustre antagoniste, je composai en son honneur une chanson impromptue en six couplets, que M. Fanfernot, artiste aussi modeste que distingué, m'a fait promettre de ne publier qu'après sa mort.

Une dernière anecdote sur mon flageolet.

Il y a bientôt sept ans, je passais à Toulouse, où je fis connaissance avec plusieurs artistes, musiciens et autres, dont quelques-uns ont depuis cette époque figuré avantageusement sur les scènes parisiennes. Je m'étais particulièrement lié avec un excellent garçon nommé Michel, qui, m'a-t-on dit, a quitté le théâtre pour aller s'établir débitant de matelotes et de vin d'Argenteuil dans les gais parages de Saint-Ouen.

Par une belle soirée d'été, nous flanions. Michel et moi, en compagnie d'artistes sur les boulevards de la ville, lorsque Michel avise un vieil aveugle qui raclait péniblement un misérable violon dont les sons peu sympathiques faisaient fuir les passants au lieu de les attirer.

—Dis donc, Flageolet, me dit le brave comique, si j'empruntais le violon de ce pauvre diable pour essayer d'en tirer une petite recette?

—Si tu fais cela, répondis-je aussitôt, je t'accompagne...

—Tu m'accompagnes, en chantant?

—Non, par Dieu! Et mon flageolet!

—Allons-y gaiement!

Et voilà mon intrépide Michel qui saisit le violon de l'aveugle, l'accorde tant bien que mal, et me dit tout bas à l'oreille :

—Qu'est-ce que nous jouons? du Rossini? du Musard?

—Tout ce que tu voudras. Donne-moi le *la*.

—Alors, nous allons exécuter l'ouverture du *Calife de Bagdad*.

—Va pour le *Calife*.

Et nous abordons résolûment la classique ouverture, au grand ébahissement des promeneurs, dont le nombre toujours croissant ne tarde pas à former autour de nous un cercle composé de plus de deux cents personnes. Au moment du point d'orgue, passe un général inspecteur d'artillerie avec tout son état-major. Le groupe d'officiers s'arrête, le général en fait autant, et nous redoublons, sinon de talent, du moins de bonne volonté, en présence de ce renfort inattendu de bienveillants auditeurs.

L'ouverture s'achève; un jeune ténor plein d'avenir, aujourd'hui entrepreneur de bâtiments, prend le chapeau délabré de l'aveugle et lance l'annonce suivante :

—Messieurs, je vais faire un tour qui, nous l'espérons, ne fera pas sauver la moindre personne de la société. A vous l'honneur, mon général !

Le digne général jette en souriant une pièce de cinq francs dans le chapeau où les pièces blanches et les sous tombent dru comme grêle, pendant que Michel exécute sur son crin-crin une polka échevelée que j'accompagne tant bien que mal, et la recette—à peu près

quatre-vingts francs—est fourrée dans les poches du vieillard aveugle, qui demande en pleurant à nous serrer la main.

— Comment voulez-vous, chers lecteurs, que je n'aime pas mon pauvre petit flageolet de vingt-cinq sous ?

V

LE NUMÉRO 22.

Les chercheurs d'éphémérides, et parfois les historiens, ont rarement manqué de signaler la coïncidence des dates auxquelles se rapportaient les principaux événements de la vie des grands hommes ou des souverains dont ils voulaient transmettre la mémoire à la postérité. Sans prétendre en aucune façon à mériter un pareil honneur, qu'il me soit permis de dire que jamais, peut-être, une date, un nombre quelconque, n'ont joué un rôle plus extraordinaire dans la vie d'un simple mortel que mon premier numéro matricule, le numéro *vingt-deux*. Tout ce qui va suivre est presque incroyable ; mais, s'il en était besoin, je fournirais aux incré-

dules la preuve officielle de la plus grande partie de mon récit.

En 1822, — j'étais alors âgé de dix ans,— une de mes belles-sœurs, que j'aimais beaucoup, fut invitée à organiser une loterie de société dont le premier et le plus beau lot était une superbe montre en or, enrichie de diamants. Ma parente garda pour elle le numéro *vingt-deux*, et me promit, si elle gagnait, de me donner une jolie petite montre en argent. Le tirage eut lieu le *vingt-deux* septembre, et ma belle-sœur gagna la montre en or. Moi, j'eus la montre en argent, et dès ce moment je pris en singulière affection ce bienheureux numéro, qui, par le plus singulier hasard du monde et sans parti pris d'avance, se retrouve précisément en tête du feuillet sur lequel j'écris ces lignes. Je m'y perds moi-même.

J'ai déjà dit que j'avais pris, en 1830, du service dans un régiment de lanciers de nouvelle formation : j'ai signé mon premier engagement le *vingt-deux* septembre 1830, et je ne fus nullement étonné lorsqu'en recevant mon livret de soldat, je vis écrit sur sa couverture : Flageolet, lancier, numéro matricule *vingt-deux*. Ma lance, mon sabre, mon pistolet, mon cheval, tout cela portait également ce même numéro. Dans les deux autres régiments de cavalerie où j'ai successivement repris du service, j'ai eu les numéros matricules 3,478

et 3,892. Le total des chiffres composant chacun de ces nombres forme, comme il est facile de s'en assurer, le numéro *vingt-deux!*

Ce nombre fatidique de *vingt-deux* se représente toujours, non-seulement pendant ma carrière militaire, mais encore dans ma vie civile. Ainsi, après avoir quitté définitivement le service, je fus obligé de retourner en Algérie pour des affaires privées, et je m'embarquai, sans nullement rechercher cette date, le 22 janvier 1847, pour revenir en France le 22 juillet de la même année.

Plus tard, j'ai voulu voir le Nouveau-Monde : le navire américain, à bord duquel je partis du Havre, mit à la voile le 22 mars 1851 pour arriver à New-York le 22 avril suivant. Mais, si extraordinaires qu'elles soient, ces coïncidences de dates, que je cite entre beaucoup d'autres pareilles, ne sont rien en regard de l'action directe et bienfaisante qu'aurait pu exercer sur mon avenir ce nombre *vingt-deux*, si cette action n'eût pas été paralysée par ma soumission à la volonté de mon frère aîné. La chose vaut la peine d'être racontée en détail.

Après avoir passé trois années au service, je venais d'atteindre ma majorité, lorsque je reçus du notaire chargé de régler la succession de mon père, une lettre datée du *vingt-deux* juillet 1833, et dans laquelle cet

officier ministériel m'engageait à venir à Paris pour toucher la part qui me revenait de l'héritage paternel. Je n'eus pas de peine à obtenir une permission d'un mois, et quelques jours après mon arrivée dans ma famille, je me rendis chez le notaire en compagnie de mon frère aîné qui, ayant acheté l'établissement de mon père, me devait compte de la plus grande partie de mon avoir. La somme à toucher était assez forte, mais je n'avais pas l'intention de l'emporter au régiment, où elle se serait fondue comme beurre au soleil d'Afrique. Je pris seulement cinq cents francs, laissant le restant de ma petite fortune entre les mains de mon frère, qui devait me la rendre après ma libération du service.

En sortant de l'étude du notaire, située rue de l'Ancienne-Comédie, nous nous dirigions, mon frère et moi, vers le carrefour de l'Odéon, lorsque, auprès du passage du Commerce, le tableau indicateur des numéros extraits à un tirage de la loterie de Strasbourg vint frapper mes regards et me rappeler que, la nuit précédente, j'avais rêvé que le numéro *vingt-deux* sortirait au premier tirage de la loterie de Paris. Bien plus, dans mon rêve, il devait sortir le premier des cinq à extraire de la roue. Mon parti fut bientôt pris.

—Ma foi, dis-je à mon aîné, il me vient une bonne idée.

—Cela m'étonne, répondit-il, mais enfin, confie-la moi.

—Tu vas voir. Tu sais combien j'affectionne le nombre *vingt-deux*? Eh bien, au lieu de dépenser bêtement mes cinq cents francs, je vais les mettre à la loterie sur mon numéro matricule, qui va sortir le premier au prochain tirage de la ville de Paris, et la prime, pour un chiffre déterminé, étant de deux cent soixante-quinze fois la mise, je gagne d'emblée cent trente-sept mille cinq cents francs.

—C'est là ta bonne idée, riposta mon pauvre frère, je t'en félicite. Mais tu es donc fou...?

—Je suis si peu fou que je vais la mettre à exécution.

Et sans hésiter, j'entre dans le bureau de loterie en disant d'un ton ferme à la buraliste :—« Madame, je mets cinq cents francs sur le numéro *vingt-deux*, et je détermine qu'il sortira le premier au prochain tirage de la loterie de Paris, c'est-à-dire le 5 août. » En même temps je jette sur le bureau mon billet de banque, dont mon frère s'empare en me disant d'un ton sévère :

— Écoute-moi, Flageolet, je te parle au nom de notre père que je représente comme l'aîné de la famille, et je t'ordonne de ne pas donner suite à ton dessein. Sortons d'ici, et promets-moi de n'y jamais remettre les pieds.

J'avais bien envie, je l'avoue, de résister à cet ordre

donné avec une sorte de solennité; mais je cédai et je sortis du bureau de loterie, sur la devanture duquel je vis affiché, trois jours plus tard, les cinq numéros extraits de la roue, au tirage de Paris.

Mon numéro matricule, le numéro *vingt-deux*, se trouvait le premier en tête de la liste!!

La loterie avait encore quelques années à vivre, mais jamais l'idée ne m'est venue depuis d'y risquer le moindre boudjoux.

Une autre fois, je fus plus heureux.

Pendant le congé qui m'avait été accordé pour venir régler mes affaires de famille, je fus invité par plusieurs de mes amis à un dîner où devaient se trouver bon nombre de camarades de collége. Le rendez-vous était fixé pour six heures, au *Café Hollandais*, lieu habituel de réunion des militaires en permission à Paris. J'étais en retard de quelques minutes et j'arpentais à grands pas la rue Montpensier, lorsque, près d'arriver au but, je rencontrai un vieux musicien, ancien aide de camp du maître de danse dont nous recevions les leçons au collége. Entre artistes et soldats, il n'y a souvent qu'à se tendre la main, et c'est ce que je fis en pressant vigoureusement celle du brave homme qui avait si longtemps accompagné les *jetés* et les *assemblés* de mon jeune âge, toujours sur l'air de la gavotte. La main du bonhomme était faible, et il paraît que je la

serrai un peu trop fort, car il jeta un léger cri de douleur. Instinctivement, je baissai les yeux pour connaître la cause réelle de cette plainte dont j'étais tout surpris, et je m'aperçus qu'en effet la main que je pressais portait la trace d'une brûlure récente.

Au moment où je m'excusais de mon mieux, mon regard, toujours fixé sur la main blessée, distingue sur le pavé une pièce d'or ayant toute l'apparence d'un louis de vingt francs. Je ramasse cette pièce sur laquelle je suis très-étonné de lire d'un côté : *Régie des jeux,* et de l'autre : *Jeton de* 20 *francs*. C'était, ma foi, de fort bon or, et mon vieux musicien n'eut pas besoin de prononcer les mots sacramentels : *Part à deux,* pour que je lui offrisse la moitié de ma trouvaille. Avant tout, il était nécessaire d'avoir la monnaie de cette pièce si singulièrement trouvée, et j'entrai, à cet effet, dans une boutique de changeur du Palais-Royal.

A cette époque, un louis de vingt francs gagnait de vingt-cinq à trente centimes au change ; mais mon jeton n'était pas une monnaie courante, et, loin de gagner une prime, il la perdait dans cette circonstance. Ainsi que me l'expliqua le changeur, la régie des jeux avait fait frapper un assez grand nombre de ces jetons, destinés à payer en or les joueurs risquant de l'or sur le tapis vert, et les gagnants les échangeaient plus tard contre des pièces ayant cours.

—Cependant, ajouta le changeur, vous pouvez vous présenter dans une maison de jeu, où l'on ne ferait aucune difficulté pour vous rembourser intégralement la valeur inscrite sur ce jeton. Vous n'avez même pas besoin de jouer pour cela.

Je n'avais jamais mis les pieds dans une maison de jeu, et, plutôt par curiosité que pour l'appât d'un gain insignifiant, je me dirigeai vers celle portant, je crois, le numéro 36.

A mon entrée dans le vestibule, un employé, sans me laisser le temps d'expliquer le motif de ma visite, m'adresse l'observation suivante :

—Vous paraissez bien jeune, monsieur : êtes-vous majeur?

—Certainement, monsieur; voici mon permis de séjour, car je suis militaire, mais j'ai le droit de m'habiller en bourgeois.

Après avoir examiné le papier que je lui présente, l'employé me demande mon chapeau et ajoute, en me désignant une porte à doubles battants :

—Vous pouvez entrer.

J'entre dans la salle indiquée, et, sans trop frémir, je me trouve devant une grande table sur laquelle sont tracés, de chaque côté d'une espèce de bassin en cuivre, un grand nombre de chiffres divisés par petits carrés. C'était la table de la roulette. Personne ne jouait, et

les employés devisaient de leurs petites affaires sans s'occuper de deux ou trois pauvres diables qui rôdaient dans la salle comme les ombres en peine de joueurs décavés depuis longtemps. Je m'approche d'un de ces fantômes en habit noir, et je lui demande le mécanisme de la roulette, en deux mots, si cela est possible. J'apprends qu'une somme quelconque placée sur un seul chiffre donne, si ce chiffre est désigné par la bille, un produit trente-cinq fois égal à la somme risquée. Je n'en demande pas davantage, et je lance mon jeton de vingt francs sur le *vingt-deux*.

—Tout au *vingt-deux?* me demande le préposé au maniement de la roulette.

—Oui, monsieur.

Le bassin tourne, la bille est lancée. J'entends les mots : *Rien ne va plus;* puis, après un instant de silence, le croupier dit *vingt-deux*, et, avant que j'aie pu comprendre d'autres paroles prononcées par cet homme impassible, je vois dix-huit jetons de quarante francs tomber en pluie d'or autour du petit carré renfermant le numéro annoncé. Je veux conserver mon sang-froid, mais c'est peine perdue. Il me semble qu'un énorme morceau de glace m'est tombé sur la tête en même temps qu'une douche d'eau bouillante; j'allonge en tremblant la main droite et je retire si maladroitement mes beaux jetons d'or de quarante francs que j'en

laisse très-involontairement deux sur la table. Le croupier voyant ces quatre-vingts francs immobiles à leur place croit probablement que c'est mon intention de les y laisser : il recommence à faire tourner sa manivelle et lance de nouveau la bille dans le bassin.

Je veux achever ma récolte, mais les mots : *Rien ne va plus* se font entendre, et un petit coup de râteau donné avec une grande habileté réunit, avec mon assentiment un peu forcé, les deux jetons, toujours sur le numéro *vingt-deux*.

Pour le coup, les trois fantômes noirs suspendent leur marche circulaire, la bille du hasard bondit capricieusement contre les parois du bassin, et la voix monotone du croupier jette bientôt au milieu d'un silence presque solennel, à force d'être profond, les mots : *Vingt-deux*, rouge, pair, passe. Je ne suis pas bien certain d'avoir entendu autre chose que *vingt-deux*, mais je vois la pluie d'or tomber plus abondamment encore que la première fois, pendant que les trois hommes noirs poussent à l'unisson trois soupirs indéfinissables. Comme par magie, je reprends tout mon sang-froid, j'enlève et je compte mes jetons, j'en opère le change et je me retire avec trois mille six cents francs de gain, sur lesquels je donne vingt francs au monsieur si poli qui a bien voulu garder mon chapeau.

En sortant du n° 36, où je n'ai de ma vie remis les

pieds, non plus que dans aucune autre maison de jeu, il m'a été impossible de retrouver mon vieux musicien.

Voici un autre tour de mon numéro *vingt-deux*.

Huit jours après l'événement que je viens de raconter, je me trouvais le soir en visite chez un de mes amis, non loin de la place Vendôme, lorsqu'un domestique vint me prévenir qu'une personne demandait instamment à me parler. Je m'excusai auprès de mon ami, et je me rendis dans une pièce voisine de celle où nous passions la soirée, pour recevoir cette personne, qui n'était autre qu'un ancien camarade de collége servant dans un régiment de hussards.

A peine étais-je en présence de mon condisciple, dont les traits bouleversés m'avaient tout d'abord assez vivement impressionné, qu'il se jette à mon cou en s'écriant :

—Mon cher Flageolet, je suis un homme perdu, si tu ne viens à mon secours ! je dois partir demain pour rejoindre mon régiment, et je suis littéralement sans le sou. J'ai pensé à toi dans cette circonstance critique, et si je suis venu te chercher jusque dans cette maison, c'est que toi seul peux me tirer d'affaire.

Ce n'était pas le moment d'adresser à mon camarade un discours de maître d'école : aussi la pensée ne m'en vint même pas. Je fouillai dans ma poche et j'en

retirai vingt-cinq francs, tout ce que j'avais sur moi, pour les offrir au pauvre hussard, qui me pria, en les recevant, de lui rendre un second service :

—J'accepte de grand cœur tes vingt-cinq francs, me dit-il, quoique malheureusement cette somme soit bien au-dessous de celle qui m'est nécessaire pour quitter honorablement l'hôtel où je suis logé. Je t'en supplie, Flageolet, indique-moi un numéro quelconque; je cours au Palais-Royal, et je suis certain de gagner assez d'argent pour m'acquitter entièrement de mes dettes.

La demande était assez originale, mais la réponse ne se fit pas attendre.

—Eh bien ! sauve-toi vite, dis-je à mon ami, car je vois bien qu'aucune remontrance ne t'arrêterait. Cours à la maison de jeu la plus proche, et, aussitôt entré dans la salle de la roulette, lance tes vingt-cinq francs sur le *vingt-deux*.

Le chiffre fatal n'était pas complétement sorti de ma bouche, que mon hussard se précipita vers l'escalier et disparut sans avoir eu le temps de me serrer la main. Je rentrai dans le salon pour y reprendre notre causerie interrompue; mais la soirée ne devait pas se terminer aussi tranquillement qu'elle avait commencé. Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis la sortie de mon camarade de collége, que nous entendons dans

l'antichambre un grand bruit dominé par ces mots prononcés d'une voix retentissante :

—C'est moi, Flageolet, où es-tu? Voyons la bonne, laissez-moi passer, ou je brise tout!

Tout le monde réuni dans le salon se lève, et au même moment, mon hussard—car c'était lui—tombe comme un obus au milieu de la société, bouscule deux ou trois personnes pour arriver jusqu'à moi, tout en criant à tue-tête :

— *Vingt-deux!* vingt-cinq francs au *vingt-deux*! Gagné. Tiens, mon brave Flageolet, en voilà de l'argent : trente-six fois vingt-cinq francs! Tu m'as sauvé!

Personne, excepté moi, ne comprenait rien à ces exclamations. Aussi la stupéfaction la plus complète se peignait-elle sur toutes les figures, pendant que je cherchais à calmer mon ami, dont la joie bruyante venait si brusquement interrompre notre réunion. Je parvins, non sans peine, à faire asseoir l'heureux joueur qui, tout étonné de se trouver au milieu de personnes inconnues, s'excusa de son mieux en disant, sans avoir égard à mes signes de détresse :

—Ma foi, mesdames et messieurs, je vous prie de me pardonner; mais dans ces moments-là on n'est pas maître de soi. Figurez-vous que je devais plus de trois cents francs au propriétaire de l'hôtel où je loge, et, ce matin, j'avais reçu l'ordre de rejoindre mon régiment.

J'ai couru chez mon ami Flageolet; il n'était pas chez lui; j'apprends qu'il passe la soirée ici, j'arrive...

—C'est bon, c'est bon, fis-je en essayant d'interrompre le narrateur : pour vingt-cinq malheureux francs que je t'ai prêtés...

—Flageolet, tu n'as pas la parole, riposte mon hussard.

Et il se met à raconter avec une volubilité extraordinaire qu'après m'avoir quitté, il était parti comme un cheval échappé dans la direction du Palais-Royal. Grimper dans une maison de jeu, entrer en jetant son chapeau au nez du concierge, pénétrer au milieu des joueurs de la roulette et lancer ses vingt-cinq francs sur le tapis vert en criant : *Tout au vingt-deux!* avait été pour notre conteur l'affaire d'un instant. Comme cela devait arriver, le *vingt-deux* était sorti : mon bienheureux hussard avait empoché neuf cents francs et il s'était si rapidement sauvé de la maison de jeu qu'il n'avait pas songé à reprendre son chapeau, afin d'arriver plus vite pour me remercier et m'embrasser.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la joie de mon ancien camarade de collége fut sincèrement partagée par tous ceux qui avaient écouté son récit.

J'ignore quelles bonnes ou quelles mauvaises chances me réserve pour l'avenir le numéro *vingt-deux*, mais à l'instant précis où je venais de terminer l'his-

toire de mon hussard, le facteur de la poste apportait pour moi, à mon hôtesse, une lettre venant des États-Unis, et dont le port était taxé à 11 décimes (*vingt-deux* sous)! Je possède encore cette lettre avec ses timbres. Puissé-je avoir toujours les vingt-deux sous à ma disposition! J'attends, avec une impatience bien naturelle, la venue de l'an de grâce 1858, dont les chiffres, additionnés, forment le nombre *vingt-deux*, pour voir réaliser mon souhait de Juif-Errant.

VI

LES DEUX PIERROTS —HISTOIRE DE MES AMOURS.

Ma confession ne serait pas complète, si je passais sous silence l'histoire de mes amours, à laquelle se lie intimement l'histoire de deux moineaux francs, vulgairement appelés pierrots par tous les enfants de Paris. Que mes lectrices, même les plus timides, ne s'effrayent pas à la pensée de lire le récit des amours d'un chasseur d'Afrique; elles n'y trouveront pas plus d'enlèvements ni de coups de poignard que de lorettes ou de maris trompés.

Commencées en France avec un pierrot parisien, mes amours ont fini en Afrique avec un pierrot bédouin, qui mourait,—et de quelle mort, hélas!—le jour même où s'accomplissait le mariage de celle que j'aime encore

aujourd'hui comme je l'aimais il y a bientôt trente longues années.

Je l'ai connue le jour de notre première communion, où tous deux nous avions été choisis pour réciter le renouvellement des vœux du baptême, et depuis cette touchante époque jusqu'au moment où j'écris ces lignes, jamais son souvenir n'est sorti de mon cœur.

Elle avait quinze ans lorsque je lui fis cadeau d'un joli petit pierrot que j'avais déniché, au risque de me rompre bras et jambes, sur le sommet d'un des plus beaux ormes du boulevard d'Enfer.

Trois ans plus tard, à la révolution de juillet 1830, l'orme, — funeste présage pour mes amours — était abattu pour former à lui seul une monstrueuse barricade, et je dus me frayer un passage au milieu du fouillis inextricable de ses branches, pour aller, avant de rejoindre mon premier régiment, dire adieu à celle que j'aimais.

Le pierrot dont je lui avais fait présent vivait toujours. Sa charmante maîtresse, devenue la plus jolie fille du Petit-Montrouge, avait poussé si loin l'éducation de son élève emplumé, qu'elle lui avait appris à prononcer très-distinctement les paroles suivantes : *Chéri, mon ami.*

C'était la première fois de ma vie que j'entendais parler un moineau, et je ne me doutais pas alors qu'un

jour il m'arriverait de devenir à mon tour, en souvenir de mon amie, le professeur de français d'un pierrot africain.

Nos adieux ne furent pas trop tristes. Je n'avais que trois ans à passer au régiment pour atteindre ma majorité, et je devais alors me faire remplacer et revenir à Paris, où j'aurais demandé la main de la belle jeune fille destinée à porter un nom bien autrement illustre que celui de madame Flageolet.

Trois ans d'attente, c'était bien long pour une ravissante personne autour de laquelle les amoureux s'abattaient en foule. Si je lui avais déclaré mes sentiments et mes intentions matrimoniales, peut-être m'eût-elle attendu ; mais pas du tout : je croyais qu'elle avait deviné mon amour, et je n'avais rien dit de mes espérances. Élevé presque avec elle dès ma plus tendre enfance, partageant ses petits chagrins et ses plaisirs, il me semblait si naturel qu'elle n'aimât que moi, que l'idée de son union avec un autre ne m'était même pas venue à l'esprit.

Hélas ! lorsque je revins à Paris pour recueillir l'héritage de mon père, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que les absents et les amoureux trop discrets ont toujours tort. Elle n'était pas encore mariée ; mais sa mère me défendit, de la façon la plus polie, d'embrasser la charmante enfant, comme je le faisais autrefois,

sur les joues. De son côté, elle avait reçu l'ordre de m'appeler monsieur Flageolet, au lieu de me donner tout simplement mon nom de baptême, et j'appris bientôt, par une tante amie de ma famille, qu'il me fallait renoncer à tout espoir.

Je partis le cœur brisé, et, trois mois après, j'étais en Afrique, songeant toujours à mon infidèle, qui s'était laissé ravir le pauvre pierrot que j'avais eu tant de bonheur à lui offrir dans des temps meilleurs.

L'éloignement, la guerre, les razzias n'eurent pas plus que les plaisanteries de mes camarades le pouvoir de me faire oublier la seule femme que j'aie sincèrement aimée depuis que je suis au monde. Lorsque je racontais à mes amis l'histoire de mon pierrot qui disait si bien : *Chéri, mon ami,* c'était, de leur part, un feu roulant de moqueries intarissables et ils finirent par me mettre au défi de leur montrer jamais un second échantillon de l'oiseau dont je leur parlais si souvent et avec un air si sentimental que j'en perdais, disaient-ils, complétement la figure d'un chasseur d'Afrique.

Si mon cœur est inaccessible à tout mauvais sentiment, ce dont je rends grâce à Dieu, ma tête est celle d'un vrai Breton, et je résolus de prouver à mes camarades, qu'une ferme volonté, mêlée surtout d'un amoureux souvenir, pouvait enfanter des merveilles. Le hasard me servit à souhait.

Par une belle matinée de printemps, je me promenais autour d'une ancienne maison de campagne du dey d'Alger, nommée Del-Ibrahim, servant de caserne à l'escadron de chasseurs dont je faisais partie, lorsqu'en passant sous une des fenêtres extérieures de l'édifice, je sentis tomber sur ma coiffure,—une calotte grecque ou phéci,—un objet très-léger, sur lequel je m'empressai de porter la main. Quelle ne fut pas ma surprise en retirant de la cavité formée par les bords de mon phéci un tout jeune moineau, sans plumes, jeté probablement hors de son nid par un mouvement trop vif de ses frères ou de sa mère. Le pauvre petit oiseau n'avait fort heureusement rien de brisé, et son premier mouvement, une fois que je l'eus réchauffé dans mes mains, fut de m'ouvrir un bec presque aussi grand que tout son corps, un véritable bec de pierrot affamé.

Voilà donc mon élève tout trouvé.

Un ex-collégien de Paris qui ne saurait pas élever un oiseau n'aurait pas fait de bonnes études, et j'avais déjà nourri dans mon pupitre trop de linots, de friquets et de pinsons pour être embarrassé dans cette circonstance arrivée si à propos.

Au bout de six semaines, mon pierrot, c'était un mâle, faisait la joie de tous mes camarades de chambrée. J'avais fait, pour lui, emplette d'une jolie cage et j'avais en même temps, afin de commencer son éduca-

tion, acheté à Alger un flageolet de la plus petite espèce, dont les sons imitaient à s'y méprendre ceux de la serinette. Pendant le jour, mon pensionnaire avait liberté complète. Sitôt que ses ailes furent assez fortes pour le soutenir, il se mit à me suivre partout, au pansage, à la promenade des chevaux, se reposant tantôt sur mon épaule, tantôt sur la tête de mon cheval, tantôt sur mon képi. Je l'emmenais avec moi à la pension et au café, où il prenait très-gaillardement son petit canard, mais sans eau-de-vie ; je ne voulais pas lui faire contracter de mauvaises habitudes.

Le soir, *Cyrus*, c'est le nom très-court et très-sifflant que j'avais donné à mon élève, Cyrus rentrait dans sa cage et n'en sortait que le lendemain matin au réveil. Lorsqu'il eut atteint l'âge de trois mois, je commençai son instruction par lui siffler l'air de la *Valse de Giselle*, et quinze jours étaient à peine écoulés depuis la première leçon, que mon charmant et docile pierrot sifflait très-correctement les quatre premières mesures de cette valse. Quand je dis très-correctement, cela signifie qu'il répétait très-exactement les sons plus ou moins justes produits par mon petit flageolet, vrai flageolet à quatre sous, s'il en fut jamais.

De la musique nous passâmes à la prose. Longtemps je crus que mes efforts seraient inutiles ; mais un soir à jamais mémorable, Cyrus, avant de s'endor-

mir, me salua de ces mots que je lui avais répétés mille fois de ma voix la plus douce : *Chéri, chéri mon ami !*

Voilà quatre mots bien simples, bien ordinaires ; mais en les entendant prononcer par mon cher petit moineau, une émotion profonde, indéfinissable s'empara de tout mon être. Je pleurai à chaudes larmes, comme je pleure encore, en écrivant ces lignes, mes amours et mon pierrot perdus.

Cette fois aucun de mes camarades ne songea à se moquer de moi.

Le plus difficile de ma tâche était accompli, mais mon cœur n'était pas satisfait. Je m'étais promis, en cas de réussite, d'envoyer en France mon élève, et je n'ai pas besoin de nommer celle à laquelle je le destinais. Un chasseur de mon escadron, un Parisien, sur le point de partir d'Afrique avec un congé de convalescence, me promit de se charger de Cyrus et de le remettre en mains propres à la destinataire, qui, je le savais, habitait toujours Paris. Mais un brigand de rat, un monstrueux rat kabyle devait en décider autrement.

Cyrus, je l'ai déjà dit, avait l'habitude de passer la nuit dans une cage suspendue au plafond de notre chambre, située au rez-de-chaussée du bâtiment qui nous servait de caserne. Une solide porte en chêne ornée de clous bombés et façonnés à cannelures, comme

toutes les portes moresques, fermait cette chambre ; mais dans le seuil même, formé d'une pierre de taille, il existait un conduit assez large donnant passage à l'eau dont les chasseurs se servaient pour laver le sol dallé de notre appartement. Deux jours avant celui fixé pour son départ, Cyrus, mon pauvre Cyrus, après m'avoir cent fois répété les quatre mots que j'avais eu si grand'peine à lui apprendre, eut l'imprudence de se percher sur la barre inférieure du lit en fer que j'occupais tout auprès de la porte, et de s'y livrer sans défiance à un paisible sommeil.

Vers onze heures, au moment où le silence de la nuit n'était troublé que par les ronflements sonores de huit chasseurs d'Afrique fatigués par une battue d'une journée entière dans le Sahel, un *couic* de détresse se fait entendre.

Comme si le choc d'une pile électrique nous avait frappés en même temps, nous sommes tous réveillés en sursaut ; vingt allumettes chimiques pétillent à la fois, et nous nous précipitons vers la porte, sous le seuil de laquelle nous trouvons à la lueur de nos torches improvisées quelques plumes légères, seuls vestiges du rapt abominable de mon malheureux Cyrus enlevé, pendant son premier sommeil, par un ignoble rat venu d'une écurie voisine. Nous voulons douter de l'horrible vérité, et, le sabre à la main, nous courons explorer les

environs de notre chambre : hélas ! toutes nos recherches sont inutiles !

Le ravisseur, réfugié dans les profondeurs d'un repaire inaccessible, dévore sa proie, pendant que nous regagnons pleins de tristesse nos couchettes où personne, cette nuit-là, ne put retrouver le sommeil.

Le moineau de Lesbie a été pleuré bien éloquemment par sa tendre maîtresse ; mais le trépas de Cyrus a fait couler les larmes de tout un escadron de chasseurs d'Afrique !

Un mois après la mort de mon infortuné pierrot, j'apprenais le mariage de celle que j'aime toujours, et, il y a bientôt deux ans, la nouvelle de son veuvage venait me surprendre douloureusement, comme tant d'autres, au milieu de mes travaux arides de journaliste de province.

La seule amie de ma jeunesse est libre ; mais elle est veuve d'un si grand nom que, moins que jamais, aujourd'hui, j'aurais l'audace de lui proposer de s'appeler madame Flageolet.

Si le hasard, ce grand arrangeur de rencontres, fait tomber mon récit sous ses yeux, elle saura du moins toute la joie que j'aurais éprouvée à remplacer par mon joli Cyrus le pierrot que j'avais ravi pour elle au plus majestueux des ormes du boulevard d'Enfer.

VII

MON DERNIER COUP DE FEU.

La guerre est une grande loterie, composée de bons et de mauvais lots; mais le nombre de ces derniers est si considérable, que pour gagner le célèbre bâton de maréchal de France, il faut non-seulement beaucoup de courage, mais encore beaucoup de chance, surtout pour les cuirassiers et les carabiniers, qui ne portent pas de gibernes, et auxquels, en bonne conscience, on ne saurait appliquer le dicton militaire : *Chaque soldat français porte un bâton de maréchal de France dans sa giberne!*

J'ai tant perdu d'amis plus anciens au service et plus méritants que moi; j'ai vu tant de pauvres diables, mutilés ou estropiés, quitter l'armée avec une pension

à peine suffisante pour les faire vivre, qu'il y aurait de l'ingratitude de ma part à murmurer contre la Providence, qui a bien voulu me laisser traverser huit années de combats presque continuels sans avoir eu ni bras ni jambes par trop détériorés par le feu des Arabes ou les piqûres des scorpions.

Jamais, depuis ma sortie du service, je n'ai rencontré un de mes anciens supérieurs, un vieux camarade, ou même un inférieur, sans qu'ils n'aient été les premiers à me donner la main; aussi l'estime et souvent l'amitié de tous ceux qui m'ont connu, moi Flageolet, obscur sous-officier des chasseurs d'Afrique, m'ont-elles consolé de mes rêves émaillés d'épaulettes et de décorations.

Mes lecteurs veulent-ils se faire une idée de la chance?—Je vais leur en citer quelques exemples pris entre mille.

Le 31 décembre 1839, je faisais partie, sous les ordres de M. le lieutenant de Lapeyrouse, du premier peloton du 1er régiment de chasseurs d'Afrique. Nous marchions à l'extrême avant-garde d'une colonne commandée par le maréchal Valée, et qui depuis le matin parcourait la plaine de la Mitidja. A quatre heures du soir nous étions sur le point d'entrer dans l'enceinte du grand camp retranché de Blidah, lorsque nous apercevons deux bataillons de réguliers rangés en bataille de-

vant nous, à une portée de canon de la droite du camp, dans l'angle formé par la Chiffa et l'Oued-Kébir.

Le 2e régiment d'infanterie légère, colonel Changarnier, marchant en colonne derrière nous, s'élance à la baïonnette sur les réguliers, tandis que le 1er chasseurs, commandé par le colonel de Bourjolly, accourt de toute la vitesse de ses rapides coursiers et pénètre tout entier au beau milieu des deux bataillons réguliers de l'émir.

Notre peloton, fort de vingt-huit hommes en tout, n'avait attendu ni le 2e léger ni les escadrons du régiment. En ordonnant la charge, notre brave lieutenant nous avait tout simplement dit, en désignant les étendards flottant à deux cents mètres de nous, au-dessus des baïonnettes des réguliers :

—Attention aux drapeaux, mes amis, il y en a trois!

Et nous avions chargé, recevant à dix pas deux mille coups de fusil et le feu d'une jolie petite pièce de canon en cuivre, fondue à Paris en 1813.

La fumée nous aveugla un instant, et lorsque, à la fin de la charge, pendant laquelle huit cents réguliers furent tués, les survivants purent se rallier autour de M. de Lapeyrouse, pas un homme du peloton n'avait été assez heureux pour enlever un drapeau. Les trois étendards avaient été pris par trois chasseurs marchant dans l'ordre de la charge, bien loin derrière nous, et

quinze jours plus tard ces trois chasseurs recevaient la croix de la Légion d'honneur.

Nous avions été rôtis par le feu de la poêle ; les autres en avaient retiré les marrons. Pendant huit nuits consécutives, j'ai rêvé que je m'endormais sur un lit de drapeaux verts et rouges, portant au milieu de leur soyeuse étoffe une grande main qui me faisait les cornes.

Puisque je viens de parler du 31 décembre 1839, je ne veux pas laisser dans l'oubli un fait qui m'a vivement impressionné.

Le matin même de cette mémorable journée, un chasseur nommé Cent-Livres, — tout cela est historique,—m'avait dit en montant à cheval :

—Brigadier Flageolet, j'ai droit aujourd'hui à mon congé définitif ; eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais je suis certain que les Bédouins vont me signer ma feuille de route.

—N'ayez donc pas de ces idées-là, lui répondis-je, ça porte malheur.

—Oh ! ce n'est pas une idée. Mon père, qui est mort depuis longtemps, m'est apparu cette nuit, et il m'a dit de l'embrasser avant que je ne sois tué. Voyez-vous, c'est comme si tout le conseil d'administration y avait passé.

Notre conversation fut interrompue par les trom-

pettes du régiment qui sonnaient la marche, et à peine étions-nous sortis de l'enceinte retranchée du camp de Bouffarick que notre peloton recevait l'ordre de se déployer en tirailleurs d'avant-garde. Avant d'arriver à Blidah, chaque homme avait usé ses soixante cartouches contre les innombrables cavaliers dont la Mitidja était sillonnée, mais Cent-Livres n'avait pas reçu la moindre égratignure.

A quatre heures, nous découvrons les bataillons d'Abd-el-Kader ; nous chargeons, nous perdons le tiers du peloton ; mais Cent-Livres est toujours là, bien portant et pointant de tout cœur les réguliers encore debout. Enfin le combat cesse, les trompettes sonnent l'air national : *La victoire est à nous* ; on réunit les trophées de la bataille, et toute la colonne se dirige vers le camp supérieur de Blidah.

Tout à coup Cent-Livres, singulièrement étonné d'être encore en vie, quitte ses camarades, qui le félicitaient de n'avoir pas vu se réaliser les tristes pressentiments dont il était agité le matin. Le malheureux chasseur a découvert au flanc d'un régulier, étendu sans mouvement sur la terre, un yatagan dont le fourreau en argent brille comme une tentation sous le feuillage d'un buisson qui cache en partie le corps de l'Arabe.

La triste confidence qui nous a été faite le matin me revient subitement à l'esprit ; je lance mon cheval à

la poursuite de Cent-Livres, qui va mettre pied à terre pour s'emparer du yatagan, objet de sa convoitise. Mais au même instant je vois se lever le bras du prétendu mort; un coup de pistolet part, et j'arrive pour recevoir dans mes bras le corps du pauvre soldat, qu'une balle a traversé depuis la hanche droite jusqu'à l'épaule gauche. La mort de Cent-Livres avait été instantanée.

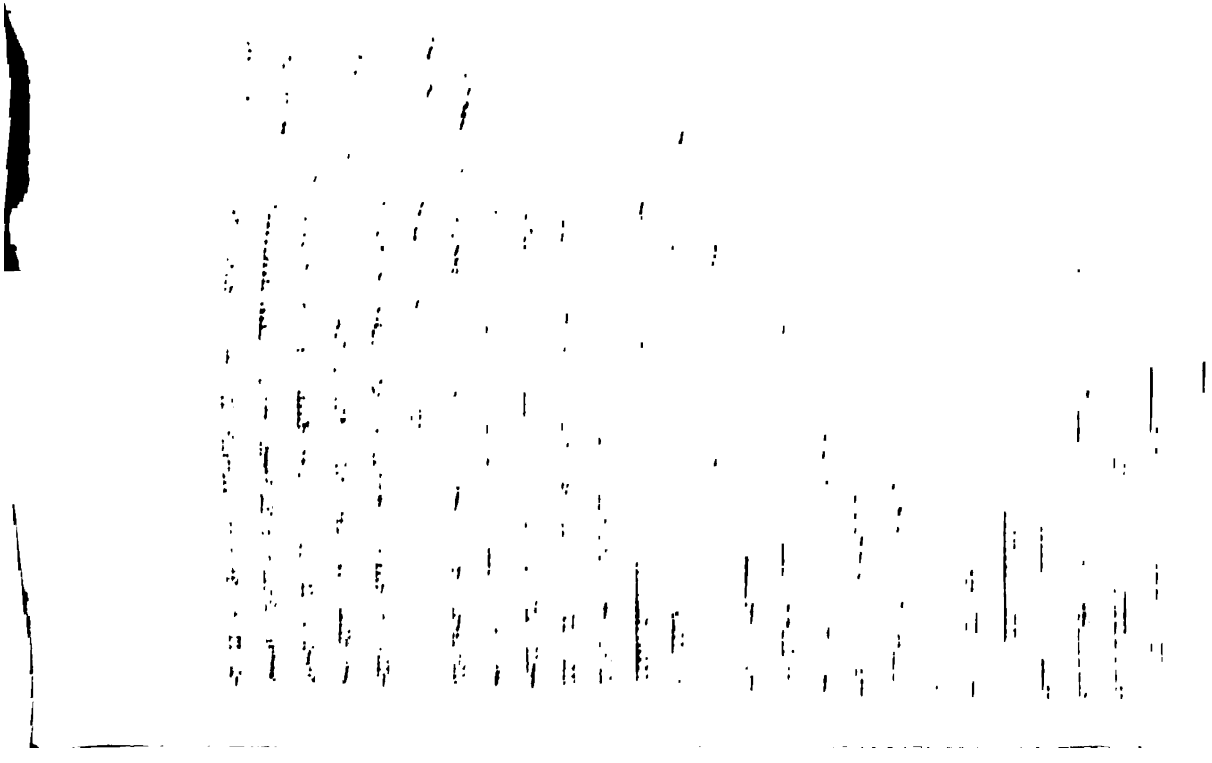
Mais je m'aperçois que je m'égare, et j'oublie le titre de mon chapitre : *Mon dernier coup de feu.* Ce jour-là, j'ai bien cru que la chance me favoriserait, et, sans vanité, je peux dire hautement que j'ai fait tout mon possible pour arriver à un bon résultat; j'ai presque tenu le gros lot; le ruban qui l'attachait m'est seul resté dans la main.

Mon escadron faisait partie d'un petit corps d'armée agissant de concert avec deux autres colonnes qui opéraient, vers la fin de l'année 1842, dans les montagnes des Beni-Ourags, situées à trois jours de marche de Milianah, au sud de la rivière du Chéliff. La première colonne était commandée par le maréchal Bugeaud en personne, la seconde par le général Changarnier, et la troisième par le colonel Korte. Voilà, je l'espère, des renseignements positifs, et, si je m'écartais de la vérité, mes lecteurs ne devraient l'attribuer qu'à un défaut de mémoire; mais je puis les rassurer de ce côté. Je crois encore, en écrivant ces lignes, me trouver sur le ter-

rain où j'ai tiré mon dernier coup de fusil et donné mon dernier coup de sabre, au milieu des montagnes de l'Ouarenseris, la contrée la plus magnifique et la plus accidentée de la province d'Alger, une véritable Kabylie.

Quatre ou cinq jours après notre départ de Milianah, notre petite colonne, composée de six bataillons, de quatre escadrons et d'une batterie d'artillerie de montagne, se trouvait au cœur d'une région couverte d'innombrables et florissants villages dont les habitants insoumis allaient, pour la première fois depuis la conquête d'Alger, recevoir la visite peu désirée d'une armée française.

Un matin, quelques minutes avant de quitter le bivouac, je fus commandé de planton auprès du commandant de l'arrière-garde, formée d'un bataillon de tirailleurs indigènes et d'un bataillon du 53e régiment d'infanterie de ligne; j'avais sous mes ordres un brigadier n'appartenant pas au même escadron que le mien. A sept heures du matin, la colonne se met en mouvement, mais le pays est si horriblement accidenté qu'elle met plus de deux heures à quitter le terrain où elle vient de passer la nuit. Les Kabyles ont eu le temps de se rassembler en groupes aussi nombreux que menaçants, et lorsque l'arrière-garde va s'ébranler à son tour, elle est assaillie par une vive fusillade de mauvais augure pour le restant de la journée.



gubre : *Des cacolets! Des cacolets!* dont la triste signification est bientôt connue des Kabyles qui se mettent à hurler sur tous les tons : *Caracolets! Caracolets!*

Il faut absolument aller chercher du renfort. Je lance mon cheval dans le sentier où la colonne s'est engouffrée depuis le matin, mais à peine ai-je parcouru une distance de cinq cents mètres que je vois le chemin se bifurquer. Au lieu d'un sentier, j'en ai deux devant moi ; le premier longe le flanc droit de la montagne, tandis que l'autre semble tracé dans la direction de son sommet. Je prends à gauche, convaincu que la colonne a dû occuper les crêtes, et, après une course de cinq minutes, je découvre une clairière au milieu de laquelle environ deux cents Kabyles, tous armés de leurs longs fusils, sont accroupis en silence pour attendre le passage de l'arrière-garde. J'avais pris la mauvaise route !

Mon apparition produit un singulier effet : en un clin d'œil les Kabyles, croyant être surpris par un détachement de la redoutable cavalerie des Français, se lèvent tous et font volte-face comme un seul homme. De mon côté je me vois perdu, mais je n'éprouve pas une bien vive émotion ; l'affaire va trop mal depuis le matin pour que je songe à ce nouveau danger. Je lâche mon coup de fusil au milieu des dos que l'ennemi me montre si à propos, et, rejetant mon arme à la grenadière, je mets le sabre à la main tout en tournant la

tête de mon cheval à droite, dans la direction du sentier que j'aurais dû prendre.

La pente de la montagne que je dois suivre pour regagner la bonne voie est littéralement découpée en tranches de terre qui forment de véritables rigoles, à peine suffisantes pour laisser à mon cheval un passage obstrué de broussailles et de débris d'arbres entraînés chaque hiver par les pluies torrentielles. Mais l'hésitation serait mortelle et, si je suis tué, que deviendrait l'arrière-garde?

Ma monture roule plutôt qu'elle ne marche sur la pente, en brisant devant elle tous les obstacles, quand tout à coup je me sens arrêté comme si un ennemi invisible avait saisi mon fusil, que j'ai rejeté tout à l'heure sur mon dos. Je me retourne et je ne vois pas la moindre figure de Kabyle. Mon cheval descend toujours et je suis toujours arrêté, suspendu, pour ainsi dire, au-dessus de ma selle. C'est une branche morte qui s'est glissée, je ne sais comment, entre mon fusil et mon dos et me fait ressembler en ce moment à un nouvel Absalon. Pendant que je tire et que la branche résiste, mes petites réflexions vont leur train.

—Les Kabyles, me disais-je, ne vont pas tarder à s'apercevoir que j'étais tout seul; ils ne tarderont pas non plus à me découvrir, et quand ils me verront dans une si bonne position, mon affaire est claire. Est-ce dans le

dos ou dans la tête que je vais recevoir un paquet de balles?

Pendant mon soliloque, rapide comme l'éclair, j'aperçois, à cent pas au-dessous de moi, l'uniforme bleu de ciel des chasseurs du régiment; je fais un effort désespéré, la branche casse, je retombe sur ma selle, et... il était temps.

Cinquante balles sifflent au-dessus de ma tête, mais pas une ne m'atteint. J'ai été protégé par les murs en terre de la rigole où je m'étais engagé, et je regagne enfin le vrai sentier, sur lequel je retrouve mon propre escadron qui, prévenu par mon brigadier, se rendait en toute hâte au secours de l'arrière-garde. Je dis deux mots en passant à mon capitaine, M. Hun, et je continue ma course pour aller chercher de l'infanterie.

A un kilomètre du lieu de ma pendaison, je trouve un bataillon du 33e de ligne.

—Mon commandant, dis-je au chef de ce bataillon, je n'ai pas d'ordres à vous donner, bien entendu, mais il se passe de tristes choses à l'arrière-garde, qui a grand besoin de renforts...

—En avant, mes enfants! s'écrie pour toute réponse le commandant, dont le bataillon s'élance au pas de course dans la direction du danger.

Un peu plus loin, je découvre le deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique, commandé par le

chef de bataillon Damesme, que je connaissais un peu.

—Ah çà! me crie le brave officier, l'arrière-garde est-elle perdue qu'elle n'arrive pas?

—Non, mon commandant, elle n'est pas perdue; mais vous ne feriez pas mal d'aller voir ce qui s'y passe, pendant que je vais continuer mon chemin pour prévenir le chef de la colonne.

—Pas du tout, réplique vivement M. Damesme : vous allez nous conduire, car, du diable si l'on s'y reconnaît dans ce maudit pays. Bataillon, en avant! marche.

Et les intrépides *zéphyrs* ne tardent pas à rejoindre l'arrière-garde, où ils engagent un feu d'enfer, pendant lequel le pauvre commandant reçoit dans les reins une balle qui fait entrer avec elle dans la plaie une partie de la boucle en cuivre de son ceinturon. Le valeureux chef de bataillon reste à cheval malgré mes supplications, et me donne l'ordre de partir une troisième fois pour avertir le commandant supérieur de la colonne du mouvement que les zéphyrs viennent d'exécuter.

Cette fois, je ne me trompe pas de chemin, et je suis assez heureux pour ne plus rencontrer d'obstacles, tous les Kabyles s'étant portés à l'arrière-garde, où ils venaient de s'emparer, chose unique en Algérie, d'un affût d'obusier de montagne, non par la force, mais parce que le mulet porteur de cet affût avait été tué par une décharge de plus de deux cents coups de fusil.

L'arrière-garde dégagée par l'arrivée des deux bataillons que j'avais prévenus, on se remit en marche, et le soir, au bivouac, nous enterrions à la lueur funèbre des torches de pin les morts trop nombreux de la journée, pendant que les blessés recevaient les soins des chirurgiens de la colonne.

J'ai revu pour la dernière fois M. Damesme au mois de mai 1848. Il était alors colonel du 11e léger, et il parut tout étonné de ne pas me voir décoré ; mais l'étonnement du brave colonel n'était pas ironique comme celui de mon cher cousin, capitaine de la garde nationale, décoré, marguillier, etc., etc.

—J'ai bien pensé à vous, depuis que je suis guéri, me dit M. Damesme, mais ma maudite blessure, vous savez? celle des Beni-Ourags, m'a fait rester toute une année sur le ventre, et, ma foi, dans ce moment-là je ne songeais qu'à une chose, savoir si j'en réchapperais. Aujourd'hui je vais m'occuper de vous sérieusement. Je suis nommé membre d'une commission pour la réorganisation de la garde républicaine; venez me voir, et je vous promets de rappeler à qui de droit la façon dont vous marchiez au feu.

Un mois plus tard, l'infortuné Damesme, nommé général de brigade, était tué sur la place du Panthéon, pendant que je voyageais en Belgique. Mon dernier protecteur était mort sans avoir pu réaliser ses promesses

à mon égard, et en me laissant pour tout souvenir le vieux ruban rouge qu'il portait à sa capote militaire, les jours de petite tenue. Ainsi finit l'histoire de mon dernier coup de feu.

VIII

CONCLUSION.

Après un séjour de quatre années aux États-Unis, où j'avais amassé une petite fortune que la fièvre jaune m'a fait perdre, je suis revenu en France, où j'ai trouvé dans une petite ville de province un modeste emploi de journaliste, s'il est permis de donner ce nom aux fonctions de traducteur, chroniqueur local, teneur de livres et allumeur de feux, parlant au public, dont je suis investi.

Ma vie s'écoule, d'une façon aussi triste qu'uniforme, à raconter les histoires des pendus et des noyés de la localité que j'habite, et si, par malheur, une feuille rivale enregistre dans ses colonnes une jambe cassée ou un chien noyé de plus que la nôtre, j'en ai pour vingt-

quatre heures au moins d'amers reproches de la part de mon caissier, chargé de la haute politique et des articles destinés à prôner les actes de l'administration municipale dont nous sommes les soutiens.

Je n'ai même pas les bénéfices de mon obscure position. Si par hasard un prince, une altesse quelconque traversent notre cité, le caissier s'en empare, et de sa prose la plus ronflante écrit, en caractères de dix points, de fulgurants articles au bas desquels sa signature indique assez qu'il ne prend la plume que dans les grandes occasions. Et cependant, j'ai fait de bonnes études, et j'écris passablement ; mais je ne possède pas, comme le caissier, l'entière confiance du *gérant*.

Le gérant, voilà un important personnage! Ordinairement, c'est quelque homme de loi retiré qui, de sa vie, n'a tenu un journal que pour en critiquer tous les articles ; jamais il n'écrit, et il trouve tout mal. Heureusement que le brave homme n'est presque jamais dans les bureaux ; on n'y tiendrait pas. On ne le connaît guère sous son nom de famille ; c'est toujours et partout le gérant. Quand il arrive : — Bonjour, gérant ; quand il part : — Bonsoir, gérant.

Un étranger se présente : il ne demande pas monsieur un tel, il demande le gérant. Si le gérant est à la campagne, j'en avertis le visiteur, et, ce dernier parti, mon terrible caissier se plaint de ma maladresse. Je

n'aurais pas dû répondre que le gérant est à la campagne, cela donne mauvaise opinion du journal; mais, comme le gérant y passe six mois de l'année et que je dis toujours la vérité, je reçois l'ordre de faire passer les visiteurs dans le cabinet du caissier, qui s'arrange de façon à faire croire à la présence en ville du gérant, tantôt parti pour la préfecture, tantôt pour la mairie, mais jamais pour la campagne en été, jamais pour la chasse en hiver.

Dans cette dernière saison, je cumule avec mes fonctions de rédacteur à toute sauce l'honorable emploi d'entreteneur des feux.

Le gérant doit-il venir à une heure fumer un cigare dans son cabinet? le caissier me prie de veiller à ce que le feu soit allumé. J'y veille si bien que je suis obligé de l'allumer moi-même, car notre garçon de recette, en même temps colleur de bandes du journal, n'est jamais là que pour rechercher des éphémérides dans les collections des différentes feuilles du département et de la localité, mais surtout de la localité.

Hélas! oui, notre garçon de recette, qui sait à peine mettre l'orthographe sur un reçu, s'est donné la haute mission de recueillir les dates de tous les faits intéressants arrivés dans la cité depuis sa fondation. Je conseille fort au savant M. d'Auriac, du *Siècle*, de bien se tenir s'il ne veut pas être distancé par les éphémérides

de notre colleur de bandes, qui, de temps à autre, publie les merveilleuses choses que voici :

15 janvier 1577. — Le factionnaire de garde auprès de la tour voit un étranger s'approcher et fourrer la main dans un trou. Après le départ de cet étranger, que l'on suppose être un espion anglais, le factionnaire va regarder dans le trou, mais il n'y trouve rien !

Je n'ai pas changé trois mots de cette citation. Autre exemple :

17 octobre 1698.—Madame la duchesse de ***, femme du gouverneur, reçoit douze boîtes de confitures de la part des moines de Verdun !

Troisième et dernier exemple :

23 juin 1803 — Une goëlette anglaise se jette à la côte. Le douanier de garde se jette à la mer, suivi de deux fusiliers (*sic*), et il parvient à sauver l'équipage malgré l'état de guerre où nous nous trouvons.

Eh bien ! chers lecteurs, je n'ai jamais connu d'homme plus entiché de son importance que l'auteur de ces curieuses éphémérides. Un jour, il m'est arrivé d'en rire, j'ai failli être dévoré. Heureusement qu'un vieux chasseur d'Afrique, ainsi que nous le disions au régiment, doit être diablement dur à digérer, et notre savant éphémérideur s'est contenté de me vouer une haine féroce parce que je n'avais pas trop goûté les confitures de madame la gouvernante.

Quand j'aurai ajouté que l'ouvrier chargé de faire marcher la presse de notre journal me donne, le matin, un coup de main pour les écritures, j'aurai fidèlement tracé le tableau de mon existence actuelle, bien différente de cette vie agitée de soldat que, dans le fond de mon cœur, j'ai plus d'une fois regrettée, quoi que j'en puisse dire aujourd'hui.

Je me console en lisant de temps à autre l'*Annuaire de l'Armée*, dans lequel je suis bien heureux de trouver parfois les noms de quelques vieux compagnons d'armes promus, les uns au grade de capitaine ou de chef d'escadron, les autres à celui de colonel, et les plus favorisés de la chance nommés généraux de brigade. Mais les vivants ne me font pas oublier les morts et ne me feront surtout jamais oublier les amis que j'ai perdus.

Signé : FLAGEOLET.

J'ai terminé la tâche que m'avait imposée mon ami Flageolet. Puisse l'histoire de mon ancien camarade avoir donné aux lecteurs autant de plaisir qu'elle en a causé à son interprète !

A PROPOS DE LIÈVRES,

DE SANGLIERS ET DE TÉLÉGRAPHES

Il y a peut-être un peu de témérité de ma part, à venir raconter à des chasseurs.., d'Europe, des histoires de lièvres et de sangliers d'Afrique ; mais les lièvres et les sangliers d'Afrique étaient doués d'une naïveté si fabuleuse, à l'époque où j'étais chasseur... d'Afrique ; je les ai vu prendre et j'en ai pris de tant de façons,

plus bizarres les unes que les autres, que je n'ai pu résister au désir d'écrire quelques anecdotes, parfaitement vraies du reste, sur le compte de ces intéressants quadrupèdes.

J'avais l'intention d'intituler ce chapitre, les *Quarante-sept manières d'attraper un lièvre, en Algérie*, lorsqu'une réflexion très-judicieuse m'a fait changer d'idée. Sur ces quarante-sept manières, il y en a beaucoup qui sont avantageusement pratiquées en France, et, par ce fait, je trompais involontairement mes lecteurs. Aussi ai-je pris la résolution de ne citer que les aventures les plus curieuses dont j'ai été témoin oculaire pendant mes courses de huit années en Algérie.

Aujourd'hui, que l'institution des gardes-chasse et des gardes champêtres existe dans notre belle colonie, le gibier est devenu plus méfiant, malgré ou peut-être à cause de la protection de l'autorité. Mais, de mon temps, alors que ce brave Toussenel était commissaire civil à Bouffarick et qu'il tuait généralement deux ou trois lièvres avant son déjeuner, le grand saint Hubert lui-même eût pâli de douleur et rougi de honte à la vue des massacres qui, de temps à autre, désolaient, sous le nom usurpé de chasse, la vaste plaine de la Mitidja.

Tout d'abord, chers lecteurs, je vous demanderai la permission de me mettre à l'aise avec vous. Si jamais

je n'ai passé pour un chasseur émérite à poil ou à plume, j'ai, en revanche, chassé le lièvre à balles et le sanglier à coups de sabre, et si j'assaisonne mes historiettes de poudre à canon au lieu de poudre fine, grenue et luisante, ainsi que le disait le vieux Bas-de-Cuir de Fenimore Cooper, la faute en est à mon ancien métier de soldat un peu sauvage, comme tout ce qui se faisait alors en Afrique. Demandez-le à mon estimable et vénéré professeur Toussenel.

Puisque je viens de parler de Bouffarick, voici comment nous pratiquions la grande chasse dans ces parages : Un beau matin, nous montions à cheval au nombre de deux cents hommes; on sortait de l'enceinte fortifiée du camp et, arrivés à deux cents mètres des fossés, au beau milieu de la plaine de la Mitidja, les trompettes exécutaient la sonnerie réglementaire de la charge en fourrageurs qui s'appelle le *boute-charge*, et sur laquelle des poëtes, heureusement inconnus, ont greffé un couplet fort peu chaste commençant par ces deux méchants vers :

C'était un dragon,
Qu'était en faction, etc., etc.

On a beau avoir été chasseur à cheval d'Afrique, on a de la pudeur, et jamais, au grand jamais, je n'oserais

dire la fin de ce couplet à ceux qui ne le connaissent pas, ce dont je les félicite sincèrement.

A la sonnerie de *halte!* les cavaliers se trouvaient placés sur la même ligne, conservant entre eux un intervalle de dix pas, dix mètres, ce qui donnait une étendue de deux mille mètres pour toute la ligne destinée à battre la plaine. Faute de petit ou de gros plomb on chargeait les armes avec les cartouches ordinaires de guerre et les trompettes sonnaient *en avant.*

A ce signal, les deux cents chasseurs se mettaient en mouvement, ceux du centre marchant à l'allure la plus modérée et ceux des ailes allongeant, au contraire, plus vivement le trot de leurs chevaux, de telle sorte qu'au bout d'une heure de marche on formait un cercle immense dont le centre ne tardait pas à se transformer en véritable abattoir à gibier.

Pendant que la manœuvre s'exécutait, sangliers, lièvres, chacals, perdreaux et poules de Carthage, troublés dans leur repos par les hurrahs des chasseurs, se levaient en masse sous les pieds des chevaux et décampaient lestement, non sans entendre siffler les balles à leurs oreilles effrayées. Naturellement, toutes ces pauvres bêtes filaient droit devant elles, mais arrivait l'instant fatal où les deux ailes de la ligne avaient opéré leur jonction, et tout ce qui tentait de sortir du cercle, après avoir échappé aux coups des officiers ma-

nœuvrant à l'intérieur, essuyait une fusillade des mieux nourries devant laquelle il fallait presque toujours rebrousser chemin. Les sangliers ne faisaient pas volontiers demi-tour et ils poussaient bravement leur pointe, presque toujours dans la direction des vastes marais situés au nord de Bouffarick ; c'était là où on les attendait.

Un ou deux pelotons de chasseurs, vingt-cinq à cinquante chevaux, postés d'avance sur la lisière de ces marais, barraient le passage aux fuyards, et l'œuvre du sabre et du pistolet commençait, pour ne s'arrêter qu'au moment où les trompettes, réunis autour du grand-veneur, c'était ordinairement le commandant supérieur de cavalerie, faisaient entendre la sonnerie de *cessez le feu*.

On ramassait les morts et les blessés qui étaient chargés sur les chevaux et on reprenait le chemin du camp, qui, pendant deux ou trois jours, si les Arabes en laissaient le loisir, était transformé en cuisine permanente. Il arrivait parfois que les rabatteurs faisaient lever des maraudeurs bédouins au lieu de sangliers, alors la chasse à courre prenait un autre caractère.

Si l'ennemi était peu nombreux, on le chargeait le sabre à la main, de façon à l'envelopper et à le faire prisonnier. Malheureusement, les éclaireurs des Hadjoutes qui s'aventuraient avec une grande hardiesse

auprès de nos avant-postes, étaient toujours si parfaitement montés qu'il était bien difficile de les atteindre pour peu qu'ils eussent une légère avance. Souvent ils échappaient à notre poursuite, très-rarement ils tenaient tête, et la chasse aux hommes manquée, la chasse aux bêtes reprenait de plus belle. Après tout, les sangliers des environs de Bouffarick étaient si bonasses qu'ils inventaient eux-mêmes les moyens de se faire tuer ou de se faire prendre.

Ces gaillards ne s'avisaient-ils pas de venir parfois folâtrer avec un troupeau de porcs appartenant à des soldats d'administration ou à des colons, et qui, chaque matin, était conduit aux champs, sans pouvoir, toutefois, s'éloigner hors de portée de fusil de l'enceinte fortifiée?

Une compagnie d'infanterie s'exerçait, un matin du mois de juin 1840, au tir à la cible sur l'emplacement du marché, à dix pas de la porte de Blidah, lorsqu'un jeune garçon, âgé de douze ans, chargé de la surveillance du troupeau, vint prévenir les tireurs qu'une grosse bête noire bousculait les animaux confiés à sa garde. Les sous-officiers se détachent de leur compagnie et vont reconnaître l'intrus, un vieux solitaire, qui, sans souci des détonations, avait quitté les profondeurs de ses marais pour venir conter fleurette au sexe faible de la gent porcine. Le flagrant délit bien et dû-

ment constaté, on procéda à l'exécution immédiate de l'imprudent amoureux dont les cent cinquante kilogrammes réjouirent fort ce jour-là l'ordinaire de la compagnie.

Il arriva que les chasseurs finirent par être si complétement dégoûtés de manger du sanglier, que plusieurs d'entre eux imaginèrent de varier leur ordinaire en substituant des cochons de lait au gibier dont ils étaient rebattus. Cette chasse non autorisée ne pouvait pas durer longtemps, et deux des braconniers furent bientôt découverts à l'aide du télescope. Ceci demande une explication.

Longtemps avant l'installation du télégraphe électrique, l'Algérie possédait des télégraphes à bras, manœuvrés dans chaque poste par deux soldats choisis à cet effet et placés sous la direction d'un sous-officier. Chaque bras, ou voyant, représentait selon sa position tous les chiffres, depuis 1 jusqu'à 9, y compris le 0. Le poste de Douéra signalait-il le nombre 29 pour être transmis à Blidah, le sous-officier directeur du poste de Bouffarick criait à ses hommes : 29. Le soldat, chargé de la manœuvre du bras représentant les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, le plaçait dans la position voulue au moyen d'une tringle en fer assujettie à ce bras ; l'autre soldat, celui du bras indiquant les chiffres 6, 7, 8, 9 et 0, le mettait au cran du 9, et le nombre demandé se trans-

mettait, voie de l'air, jusqu'à Blidah et de là à Médéah. Le télégraphe n'allait pas plus loin dans ce temps-là. C'était une machine dans sa forme primitive.

Par ci par là, il arrivait qu'un des soldats ou même les deux soldats commis à la manœuvre que je viens d'indiquer, avaient la vue légèrement obscurcie par une trop longue station à la cantine, et cette mauvaise disposition produisait des dépêches véritablement fabuleuses. Ni les sous-officiers ni les soldats des postes télégraphiques ne possédaient la clef des signes gardée soigneusement par les commandants de place. Une dépêche était-elle envoyée d'Alger à Blidah, le sous-officier de ce dernier poste enregistrait les chiffres ou les nombres signalés, et portait lui-même son registre au commandant de la place qui, après avoir traduit le message, l'adressait à qui de droit.

Or, voici ce qu'il advint à ma connaissance. J'ai oublié de dire qu'à Bouffarick, il y avait ordinairement un maréchal des logis de chasseurs de planton au poste du télégraphe, afin d'explorer, au moyen d'un puissant télescope, les moindres recoins de la Mitidja, à cinq ou six lieues aux environs du camp. Le sous-officier découvrait-il des Bédouins en embuscade, vite il descendait prévenir le commandant supérieur; un peloton, ou au besoin un escadron de chasseurs, montait à cheval et ne tardait pas à donner la chasse aux maraudeurs,

tout étonnés de se voir découverts au plus épais des fourrés.

Cette précaution a sauvé la vie à un bien grand nombre de colons. Revenons à nos dépêches mutilées.

J'étais donc de planton au pavillon du télégraphe, lorsque j'entendis le sous-officier directeur dire à ses deux hommes :

—Attention ! Dépêche d'Alger pour Bouffarick et Blidah : 2, 29, 47, 58, etc., etc.

—2, 29, 47, 58, etc., etc., répètent les employés, tout en manœuvrant leurs voyants d'une façon assez brusque et assez peu régulière.

La dépêche terminée, le sous-officier la descend au commandant de place, mais il ne tarde pas à remonter à son poste en s'écriant :

—Quels diables de chiffres avez-vous répétés?

—Mais, sergent, répond d'une voix passablement rauque un des soldats interpellés, ceux que vous nous avez dictés.

—C'est impossible, riposte le sergent. Le commandant de place ne comprend rien à la dépêche. Voyons, faites le signe *pas compris*, à Douéra.

Personne n'ignore que les employés des télégraphes connaissent la signification des signes usuels en cas d'accident ou d'erreur.

Le signe *pas compris* est transmis au poste de Douéra,

et de là à Alger. Quelques minutes plus tard, j'entends le sous-officier, dont l'œil ne quitte pas le télescope braqué sur Douéra, répéter le mot d'avertissement :

—Attention ! 2, 29, etc., etc.

La manœuvre est exécutée très-fidèlement, mais il faut avouer que la première fois, il y avait de quoi faire perdre la tête au commandant de place.

Les deux hommes du poste de Douéra avaient, paraît-il, commis une erreur dans la transmission de la dépêche à Bouffarick, et voici l'incroyable traduction qui en était résultée :

—*La duchesse de... est accouchée d'un troupeau de bœufs.*

Ce n'est pas tout. On n'a pas oublié que les deux employés du poste de Bouffarick ne mettaient pas dans leurs mouvements toute la régularité désirable, et comme la malencontreuse dépêche devait aller jusqu'à Blidah, ce dernier poste ne tarda pas à renvoyer à son tour le signe *pas compris*, d'abord, et cinq minutes après une seconde dépêche pour Alger. Positivement toute la ligne était désorganisée, car, ainsi que me l'a affirmé un des secrétaires du gouverneur, on fut bien étonné en recevant le message suivant :

—*Le général Changarnier a fait une razzia monstre d'un garçon. La mère et l'enfant se portent bien.*

Le pauvre duc d'Orléans riait bien de tout son cœur, lorsqu'au bivouac, dans nos expéditions, deux chas-

seurs s'étendant sur le dos, s'amusaient à contrefaire avec leurs jambes les télégraphes aériens alors en usage, et traduisaient leurs dépêches imaginaires de la même façon que les deux messages ci-dessus.

Il est temps de revenir à mes deux braconniers de chasseurs. Un des maréchaux des logis, chargé de passer l'inspection de la Mitidja, après s'être assuré que rien de suspect ne se présentait à l'horizon, allait déposer son télescope, quand tout à coup il aperçoit sur le bord extérieur du fossé qui entoure les meules de fourrage destiné à l'approvisionnement du camp, deux têtes coiffées du phéci bien connu des chasseurs d'Afrique. Le troupeau de porcs longeait au même instant le fossé en question. Tout à coup, quatre bras s'ajoutent aux deux têtes, et un charmant petit cochon de lait trottant imprudemment loin de sa mère disparaît comme dans une trappe.

Le télescope est lestement refermé, le *margi* (lisez maréchal des logis) descend quatre à quatre les escaliers du pavillon et va se poster à la porte du magasin à fourrage où bientôt se présentent deux chasseurs dont l'un est porteur d'un sac à tournure très-suspecte.

—D'où venez-vous, avec votre sac, dit brusquement le sous-officier.

—C'est des sacs vides que nous rapportons du magasin, répond le premier chasseur.

—N'dis donc pas de bêtises à notre brave margi, reprend le second chasseur. V'là c'que c'est, mon maréchal. Nous avons été nous mettre à l'affût et nous avons pincé un marcassin. Si vous voulez en goûter

—Voyons le marcassin, riposte l'interrogateur, et joignant le geste à la parole, il saisit le sac au fond duquel gisait inanimé le marcassin par trop domestique enlevé par les deux amis. Il m'en coûte de dire la vérité, mais il le faut. Les deux braconniers ne furent pas mis à la salle de police, et l'infortuné cochon de lait, bourré d'un hachis composé de champignons et de foie de tortue, figura quelques heures plus tard sur la modeste table des sous-officiers qui dînèrent ce soir-là chez Lucullus. Qu'on vienne me parler de biftecks d'ours, à présent !

J'ai prononcé tout à l'heure un nom bien cher à tous les chasseurs, celui de Toussenel, le charmant conteur, le chasseur émérite, l'auteur aimé du *Monde des Oiseaux* et de l'*Esprit des Bêtes*.

J'étais maréchal des logis au 1er régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, lorsque j'eus le bonheur de reconnaître, dans le commissaire civil du cercle de Bouffarick, mon ancien professeur qui voulut bien m'offrir à déjeuner dans son commissariat.

—Par exemple, me dit l'excellent homme, je ne sais pas si nous aurons de quoi manger, mais j'ai mon fusil,

et ce serait un grand malheur s'il n'y avait pas dans les environs quelque imprudent lapereau à roulér.

Tout en causant de notre rencontre, des bois de Meudon et du collége Louis-le-Grand, nous arrivâmes à la maisonnette où se trouvait installé bien modestement le commissariat, à l'extrémité méridionale de l'enceinte retranchée de Bouffarick.

Il n'y avait rien, ou presque rien dans le garde-manger.

—Attendez-moi cinq minutes, me dit Toussenel, le temps de franchir le fossé, de tirer un ou deux coups de fusil et je suis à vous.

—Mustapha, ajouta-t-il, en s'adressant à l'Arabe moitié civilisé, moitié kabyle, qui lui servait d'homme de confiance et de cuisinier, allumez un bon feu.

En disant ces mots, mon amphitryon saisit un fusil, monta sur le talus de l'enceinte, descendit dans le fossé, et au bout de quelques secondes il arpentait la plaine de la Mitidja à la recherche de notre déjeuner.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que je vis revenir mon brave chasseur, tenant de la main droite son fusil et de la gauche un lièvre superbe, qu'il me lança par-dessus le fossé, en disant :

—Portez toujours celui-là à la cuisine, et pendant qu'il rôtira, faites-moi donc l'amitié d'aller au camp.

—Au camp ? vous me renvoyez.

—Oh! pas pour longtemps. Il s'agit tout simplement de me procurer un mulet, un cheval de bât, ce que vous trouverez, pour rapporter quelque chose que j'ai oublié là-bas, dans le ravin. Dépêchez-vous; ces gredins de Hadjoutes seraient capables de m'enlever ma chasse.

Je m'empresse de courir au quartier occupé par notre escadron; je demande à mon capitaine la permission de sortir avec mon cheval, et je retourne au galop, en sortant par la porte de Blidah, vers l'endroit où j'ai laissé le commissaire civil, à l'instant où, placé sur le revers du fossé, il m'avait jeté son lièvre à la tête.

—Voilà le cheval demandé, m'écriai-je du plus loin que j'aperçus Toussenel.

—Avez-vous des cordes?

—Oui, deux cordes à fourrage.

—Solides?

—Oui, toutes neuves.

—Eh bien! suivez-moi.

Nous voilà partis tous les trois; le commissaire civil devant, mon cheval et moi à l'arrière-garde.

Après avoir marché cinq cents pas, mon guide se baisse et se relève presque aussitôt avec un lièvre dans chacune de ses mains.

—Accrochez-moi ça à la palette de votre selle; je vais toujours en avant, vous me rattraperez.

Je prends les deux lièvres, je les accroche à la palette de ma selle et je lance de nouveau mon cheval à la suite de Toussenel qui vient de disparaître dans un petit ravin, en s'écriant :

—Par ici ; pied à terre et jetez-moi une corde à fourrage.

J'obéis et j'attends. Au bout de trois minutes, Toussenel reparaît tenant à la main une des extrémités de la corde.

—Attention à la manœuvre, me dit-il ; empoignez la corde. Là, très-bien ! A nous deux, maintenant !

—Oh ! hisse ! oh ! hisse !

Et nous hissons si ferme et si lestement que je vois bientôt sortir du ravin un sanglier solidement amarré par les pattes de derrière avec la corde à fourrage qui nous sert de palan.

—Tiens bon ! crie tout à coup l'intrépide chasseur, et au même instant j'entends deux coups de fusil tirés au-dessus de ma tête.

Toussenel, en vrai trappeur qu'il était, avait l'œil à tout et venait, pendant notre manœuvre, d'apercevoir deux perdrix voler dans notre direction ; prompt comme l'éclair, il avait saisi son fusil, placé en bandoulière, pour ne pas manquer l'occasion d'ajouter à notre déjeuner le gibier à plume qui lui manquait.

Les deux perdrix par terre, nous nous remettons à

hisser le sanglier que nous plaçons, non sans peine, en travers de la selle de mon cheval, les pattes de ci, les pattes de là, et nous rentrons dans l'enceinte en vrais triomphateurs, avec nos deux lièvres, nos deux perdrix et notre ragot qui pesait bien soixante-quinze kilogrammes.

—A présent, me dit Toussenel, nous pouvons toujours attaquer le lièvre que Mustapha a mis à la broche. Pendant ce temps-là nous aurons le loisir de songer à la façon dont nous accommoderons les perdreaux. Allons, à table, maréchal des logis! et, pour commencer, nous allons boire à la santé des vieux camarades de Louis-le-Grand.

Le déjeuner fut très-gai, et Toussenel m'avoua, en frémissant, que presque tous les matins il commettait un pareil massacre. Sa moyenne était de dix à quinze pièces jetées bas.

J'en reviens à mes lièvres. De mon temps on les tuait bien encore comme aujourd'hui à coups de fusil, mais c'était l'exception. On les attrapait généralement à la course, on les assommait à coups de pierre, à coups de bâton; nos chevaux eux-mêmes les prenaient au gîte, et je vais en donner la preuve.

Je reçois, un matin, l'ordre de monter à cheval, avec une douzaine de chasseurs, pour accompagner un détachement d'infanterie qui allait couper du bois dans

une tribu abandonnée, aux environs de Bouffarick. Arrivé sur l'emplacement favorable, le commandant de la corvée m'ordonne de former mon petit peloton en bataille avant de m'indiquer les points vers lesquels je devrai diriger des vedettes. Je commande ma petite manœuvre : *Garde à vous! en avant en bataille, marche. Halte! A droite, alignement.*

A l'instant où, placé à la droite de mon peloton, j'allais terminer par le commandement *fixe,* j'entends un cri complétement inconnu de mes oreilles, et qui semblait sortir de dessous les pieds des chevaux de mes chasseurs.

—Que personne ne bouge! m'écriai-je, en jetant un rapide coup d'œil sur le sol.

En même temps je mets pied à terre et je saisis par ses longues oreilles un superbe *capucin* dont les reins étaient solidement maintenus par le sabot d'un cheval qui n'hésita pas, sur mon invitation, à lever le pied pour me laisser m'emparer de son prisonnier.

J'ignore si ce fait s'est souvent présenté dans les annales cynégétiques, mais j'affirme, sur ma parole de chasseur... d'Afrique, que la main qui écrit ces lignes a saisi, d'abord sous le pied d'un cheval et pendu ensuite à l'arçon d'une selle, le lièvre dont je viens de parler.

Un autre jour, nous étions en marche au nombre

d'environ huit mille hommes pour aller ravitailler Milianah. A chaque seconde, lièvres et perdrix détalaient ou s'envolaient sur notre route, devant la colonne et même au beau milieu des régiments. Tout à coup, un lièvre, plus endormi que les autres, part au beau milieu des escadrons du 1er chasseurs d'Afrique formés en colonne par peloton. Naturellement, il était défendu aux cavaliers de courir après le gibier ; le désordre eût été complet.

—A vous les tirailleurs ! crie-t-on de toutes les bouches, au bataillon d'infanterie marchant à la même hauteur que le régiment de cavalerie, tout en conservant entre les deux corps un intervalle d'environ cent mètres. A vous le sixième bataillon !

C'était, en effet, vers le sixième bataillon de chasseurs à pied, dans lequel servait en qualité de sergent-major, un de mes frères, que le fugitif semblait se diriger. Le pauvre animal, en voyant la route barrée, se lance dans l'intervalle laissé libre entre les deux colonnes, mais à leur extrémité il trouve encore le chemin coupé par les tirailleurs. De désespoir il se jette tête baissée dans la compagnie de mon frère. Une demi-douzaine de chasseurs s'élancent pour s'emparer de mon lièvre ; pendant un instant on ne voit qu'un groupe confus de fantassins alertes qui semblent jouer à saute-mouton.

—Ils l'auront ! ils ne l'auront pas ! s'écrient les chasseurs à cheval.

—Nous le tenons, répètent bientôt les chasseurs à pied ; en effet, le fuyard avait été pris en même temps par la tête et par la queue. Mon frère et un de ses hommes s'étaient jetés à plat-ventre pour devancer les autres coureurs ; mais mon frère n'avait pas calculé juste, et sa main, glissant sur la croupe du lièvre, ne s'était arrêtée qu'à la queue, tandis que le chasseur avait eu la chance de tomber sur la tête du gibier si rudement malmené. Le chasseur tira si bien à lui que la queue seule resta pour tout trophée dans la main de mon frère, ce qui ne nous empêcha pas le soir, au bivouac, de faire un excellent repas avec la bête offerte par les chasseurs à leur sergent-major.

Un autre jour, à Tlemcen, un des meilleurs soldats du 2e régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, le brigadier Cogne...

Il y a des noms vraiment malheureux. Ce brave brigadier, étant de planton chez le gouverneur de la province d'Oran, portait un ordre très-pressé au fort Saint-André. Une pauvre femme mauresque est renversée sans éprouver aucune blessure par le cheval du brigadier.

Le capitaine de gendarmerie qui passait par là, comme c'est l'habitude de tout bon gendarme lorsqu'il

arrive un accident, arrête le brigadier et lui demande son nom :

—Cogne, mon capitaine, répond en galopant le cavalier, trop pressé pour s'arrêter.

—Insolent, risposte tout haut le capitaine de gendarmerie, qui ajoute *in petto :* Tu as beau courir, je t'attraperai bien, et je t'apprendrai à insulter les gendarmes.

Je dois dire ici que, dans l'armée, on a la mauvaise habitude, dont j'ignore l'origine, de désigner parfois les gendarmes sous le nom très-impropre de *cognes* ou *cognards*.

Le brigadier Cogne, vieux soldat sortant des grenadiers à cheval de Charles X, était incapable d'insulter par un indigne sobriquet le corps si respectable à tous égards de la gendarmerie, et il fut très-étonné, en rentrant à son poste, d'apprendre qu'il était puni de huit jours de salle de police pour avoir répondu d'une façon peu militaire au capitaine.

Pour convaincre du contraire son supérieur, Cogne fut obligé de lui présenter son livret où ses nom et prénoms se trouvaient inscrits. Le capitaine leva la punition, mais il ne put s'empêcher de dire au vieux brigadier:

—Mon cher ami, vous avez tout de même-là un fichu nom. Vous devriez bien en changer.

L'affaire n'eut pas d'autre suite, mais Cogne évita toujours la rencontre des gendarmes.

Un jour donc, à Tlemcen, le brigadier Cogne s'était éloigné du bivouac, pour aller rêver en dehors des lignes. A quoi rêvait-il? je l'ignore. Toujours est-il qu'il ne songeait pas à ces grands murs des villes sur lesquels tout le monde peut lire ce paternel avis de l'autorité : *Il est expressément défendu de déposer, etc.*

Celui qui n'aurait pas connu le brave soldat eût pu croire qu'il se trouvait dans la position embarrassée d'un jeune conscrit entendant le feu pour la première fois, mais cette supposition injuste eût été accueillie avec le plus profond mépris.

Toujours est-il que Cogne avait besoin d'être seul.

Au même instant, les cris répétés : *Au lièvre! au lièvre!* à vous brigadier! se font entendre, et le brigadier rêveur voit un énorme capucin bondir justement dans sa direction.

Cogne nous avoua plus tard n'avoir jamais été si complétement pris au dépourvu. Heureusement le lièvre vint à son aide, car l'animal effrayé fit si bien qu'il s'entortilla lui-même dans la blouse de notre camarade qui rentra au bivouac avec un trophée vivant auquel certes il ne s'attendait guère. J'ai aussi mangé de ce lièvre-là qui n'était pas plus mauvais qu'un autre. Les vieux chasseurs, invités au repas, jurèrent même que l'animal était faisandé, parfaitement à point.

DEUX IDÉES DE ZÉPHYRS

I

LA CIBLE VIVANTE.

On a trop souvent confondu les *zéphyrs* avec les compagnies de discipline proprement dites, pour que je ne donne pas ici la définition exacte de cette curieuse catégorie de notre armée d'Afrique.

Les militaires envoyés dans les compagnies de discipline sont ceux qui ont passé au *Conseil de discipline*,

sorte d'aréopage de famille, de leur régiment. Un soldat qui découche souvent, qui s'absente illégalement du corps, sans dépasser les délais de grâce après lesquels il est porté déserteur, un homme d'une malpropreté invétérée et obstinée, une mauvaise pratique se faisant punir à tout propos, les raisonneurs continuels, les vilains soldats, en un mot, voilà ce qui forme le contingent ordinaire des compagnies de discipline.

Les militaires envoyés dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique sont ceux qui ont été condamnés par des conseils de guerre à des peines non infamantes et dont l'application ne les raye pas des contrôles de l'armée. Ainsi, un soldat est condamné à trois ans de travaux publics pour désertion simple à l'intérieur; après avoir subi sa peine, au lieu de rentrer dans le régiment dont il faisait partie, il est dirigé sur un des trois bataillons d'infanterie légère d'Afrique pour y servir pendant autant d'années qu'il en a passé à faire sa punition. C'est ce que tous les troupiers appellent *faire du rabiot*, le temps passé à purger une condamnation prononcée par un conseil de guerre ne comptant pas pour la durée du service.

Qu'est-ce qui a fait donner aux hommes formant les bataillons d'infanterie légère d'Afrique, le nom de *zéphyrs*, je ne me chargerai pas de l'expliquer. Ce nom-là leur est venu comme celui de *chacals* aux

zouaves, très-improprement appelés *zéphyrs* par des personnes qui n'ont jamais servi. De chacal on peut devenir zéphyr et réciproquement, mais il vaut bien mieux pour un soldat rester chacal toute sa vie que de devenir zéphyr, si peu que ce soit.

Dans les zéphyrs on trouve de tout : fantassins, cavaliers, artilleurs, soldats du génie, soldats du train, infirmiers militaires, et tout ce monde-là devient forcément de la même arme, c'est-à-dire soldat d'infanterie. Nécessairement, les mauvais marcheurs abondent dans les bataillons de zéphyrs, mais ils ne s'en battent pas plus mal pour cela. Par exemple, il faut de rudes officiers pour commander les zéphyrs, qui ne se cachent pas pour avouer bien haut que des chefs sensibles ne feraient pas leur affaire.

Un bon zéphyr sait tout faire, ou du moins s'offre toujours pour tout faire. Il est souvent arrivé en Afrique, surtout à la fondation d'un nouvel établissement, de choisir dans chaque régiment des hommes de divers métiers pour les employer à des travaux rétribués, soit en argent, soit en suppléments de ration. Le commandant d'un bataillon d'infanterie légère d'Afrique reçoit-il l'ordre de mettre à la disposition du génie militaire les maçons, les tailleurs de pierre, les charpentiers, les forgerons, etc., etc., qui peuvent se trouver dans son bataillon, voici la manière de procéder :

Au moment de l'appel, le sergent-major de chaque compagnie dit à haute voix :

—Y a-t-il des maçons dans la compagnie, pour aller travailler au génie, à cinquante centimes par jour?

—Voilà, major, moi, moi, moi; — tout le monde est maçon.

Le lendemain le sergent-major demande s'il y a des charpentiers dans la compagnie.

—Voilà, major, moi, moi, moi; — tout le monde est charpentier.

L'annonce d'une haute-paye de cinquante centimes a seule suffi pour produire des ouvriers de tous les corps d'état, dans le même et unique zéphyr.

Un beau jour, un sergent-major désireux de savoir jusqu'à quel point pouvaient s'étendre les connaissances de ses hommes, s'avisa de lancer cette magnifique proposition :

—Y a-t-il des ministres dans la compagnie?

—Voilà, major, moi, moi, moi, répondirent en chœur les mêmes hommes qui s'étaient offerts la veille pour être tailleurs de pierre, tailleurs d'habits, maréchaux ferrants, armuriers, selliers, perruquiers ou infirmiers.

Si le zéphyr est un être multiple en fait d'industrie de toute sorte, c'est bien aussi le conteur le plus acharné de l'armée entière d'Afrique. Et quels contes, bon Dieu! quels tropes! Le brave père Dumarsais pré-

tendait qu'en un jour, au marché des Innocents, on entendait plus de figures de réthorique, que pendant toute une année à l'Académie des sciences, mais quelle différence des tropes de la Halle à ceux des zéphyrs!

Un soir, à Oran, j'avais dîné avec un ancien camarade de collége, lieutenant au premier bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Mon ami était de semaine et il me proposa de l'accompagner au moment de l'appel du soir.

—Tu n'en seras pas fâché, me dit-il, car, si tu veux, tu entendras le plus fameux conteur du bataillon qui, par le plus grand hasard du monde, n'est pas à la salle de police.

La salle de police était tout simplement un souterrain.

Nous pénétrons dans la chambre où couchait la compagnie de mon ami. En effet, le fameux conteur arrivait à la péroraison d'une merveilleuse histoire d'un prince et d'une princesse innocents et persécutés.

—Continuez, fit le lieutenant, faites comme si je n'étais pas là; puis, se tournant vers moi, il ajouta:

—Écoute bien et tâche de retenir.

Jamais de ma vie je n'oublierai la magnifique péroraison du narrateur célèbre entre tous qui s'exprima en ces termes :

« Doncques que le prince et la princesse se trouvèrent enfermés dans un appartement oùs'qu'il y avait

tant de fleurs, tant de fleurs, que ça sentait si bon que ça en empoisonnait. Alors le roi dit à la princesse :— Princesse, ma fille, pourreriez-vous me faire le plaisir de me dire pourquoi vous avez découché, après vous être faite porter malade ce matin au rapport. La princesse qu'était parfaitement élevée, ayant reçu une des plus chouettes instructions au couvent des Moigneaux de la rue de Sèvres, à Pantin, et ensuite aux demoiselles de la Religion d'honneur de Saint-Denis, lui répondit très-poliment et très-honorablement : — Mon père, vous êtes un serin.

« Alors, le roi, très-vexé de cette impolitesse devant un prince étranger, essuya le bout de sa botte dans la partie de la robe de sa fille, que la pudeur de mon lieutenant, ici présent, m'empêche de nommer. (*Grossissant sa voix avec emphase*). Il fit prendre le prince et la princesse par quatre hommes et un caporal de garde au château, et il les fit mettre dans un grand bateau où's'qu'il n'y avait pas de canon et il les *délivra au degré des flots !* »

Cette phrase aussi hardie que zéphyrienne, c'est tout un, fut nécessairement accueillie par une explosion de bravos, et cette façon de livrer au gré des flots me parut si originale que je me promis bien de la livrer tôt ou tard à l'impression.

Je vais, maintenant, pour donner une idée du pro-

fond mépris de la vie qui existe chez certains zéphyrs, raconter un fait inouï, dont l'authenticité m'a été garantie par des témoignages irrécusables.

Un beau matin de l'année 184...., à Cherchell, pendant que les sous-officiers du bataillon d'infanterie légère d'Afrique, en garnison dans cette ville, se trouvaient à leur pension, un coup de fusil, paraissant tiré dans une des chambres de la troupe, se fait entendre. Bientôt après, une seconde explosion, puis une troisième retentissent. Sergents-majors et sergents se lèvent en masse et se précipitent vers la partie de la caserne d'où part la fusillade. On arrive dans une vaste chambre remplie de zéphyrs parfaitement calmes, et le premier sergent-major qui pénètre au milieu d'eux est accueilli par ces paroles :

—Ah ! major, vous arrivez bien ; vous allez juger les coups et voir par vous-même que Flambart n'est qu'une ganache.

Voici ce qui s'était passé :

Flambart et Flamboyant, deux zéphyrs ainsi baptisés par leurs camarades, étaient depuis longtemps en délicatesse par suite de leur mutuelle prétention à passer pour les meilleurs tireurs du bataillon. Flambart avait bien souvent proposé à son rival un joli petit duel au fusil, mais il n'était pas facile de mettre ce projet chevaleresque à exécution. Flamboyant, de son côté, avait

eu l'idée d'en demander la permission au commandant du bataillon ; mais le commandant eût tout simplement fait coffrer Flambart et Flamboyant qui n'en continuaient pas moins à se disputer avec acharnement, sans trouver un moyen victorieux de se prouver leur supériorité. Flamboyant n'y pouvait plus tenir. Le matin même du jour où se passa la scène que je raconte, Flamboyant était allé trouver Flambart et lui avait tenu ce langage héroïque :

—Je t'ai déjà dit vingt fois que tu n'étais qu'une ganache...

—Ganache toi-même, riposta Flambart !

—Bon, je vais te le dire une vingt-et-unième fois. Laisse-moi parler ; il faut en finir.

—Finissons-en !

—Eh bien ! je te parie un bidon de vin, un grand bidon à neuf litres, que tu ne me touches pas à une distance de soixante pieds, avec dix cartouches.

—Soixante pieds ! dix cartouches ! mais je te démolirais dix fois !

—Tu ne me toucheras pas.

—Dis donc que tu n'oseras pas te planter au bout de mon fusil.

—La preuve que si, c'est que voilà l'argent des neuf litres et d'autres avec.

Et en disant cela, Flamboyant exhibe aux yeux stu-

péfaits de son rival, deux pièces de cent sous toutes reluisantes d'enivrantes promesses.

—Mais je n'ai pas le sou, malheureusement, reprend Flambart.

—Je t'en prêterai ! Viens à la cambuse, nous allons arranger ça.

Et de fait, Flamboyant et Flambart se dirigent vers la cantine, où, pour entretenir le feu sacré qui les dévore, ils commencent par absorber une série de quarts d'eau-de-vie, ma foi très-raisonnable. Les zéphyrs boivent rarement l'eau-de-vie au petit verre. Un quart de litre en guise de goutte du matin, c'est très-bien porté chez eux.

—Mais, dit tout à coup Flambart, nous ne pouvons pas sortir avec nos clarinettes (fusils) ; où allons-nous aller ?

—Voilà l'affaire, réplique Flamboyant. Pendant que les sous-officiers seront à déjeuner, nous allons nous installer dans la grande chambre, avec des amis choisis pour juger les coups. On commencera par boire une tournée ; ensuite je me placerai à un bout de la chambre, toi à l'autre, et tu commenceras le feu.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à ce moment-là, Flambart et Flamboyant avaient déjà englouti chacun au moins un demi-litre d'eau-de-vie, et que les futurs témoins, choisis et mandés sur-le-champ, ne tardèrent pas

à se mettre au niveau de leurs camarades, si bien que les deux pièces de cinq francs y passèrent. Mais quel est le cantinier capable de refuser un crédit de neuf litres de vin à deux zéphyrs qui viennent de dépenser dix francs sur le comptoir?

On remplit donc le fameux bidon, et témoins et combattants se dirigent vers la chambre indiquée.

Flamboyant se place en guise de cible, Flambart charge son fusil avec une cartouche à balle, et les témoins font galerie.

Une, deux, trois. Le coup part, la balle va se loger dans le plafond, à dix pieds au-dessus de Flamboyant qui, tournant la tête avec un air de dédain sublime, se contente d'articuler son mot favori : Ganache!

Flambart a rechargé son arme; il tire de nouveau, et cette fois, la balle traverse la toiture.

Flamboyant, lui, n'a pas sourcillé,

—Trop haut, dit-il, ganache! Et il se remet en position, le dos au mur et les jambes écartées.

On boit une tournée, et Flambart tire sa troisième balle qui vient ricocher entre les jambes de la cible vivante, quelques secondes avant l'entrée du sergent-major que le malheureux Flamboyant voulut prendre pour témoin de la maladresse de Flambart.

Flamboyant, Flambart et toute la galerie, interrompus dans leurs joyeux ébats, furent conduits au cachot,

cela va sans dire, et, pendant le trajet, Flamboyant répétait sans cesse à son sergent-major :

—Mais, major, avouez que Flambart n'est qu'une ganache, vous me ferez plaisir.

II

LES ŒUFS DE POULES DE CARTHAGE.

L'histoire naturelle n'a pas encore dit son dernier mot sur la création des *rats à trompe*, attribuée par les uns aux chacals et par les autres aux zéphyrs. En attendant que ce point si important de notre conquête d'Afrique soit suffisamment éclairci, je dois proclamer hautement que ce sont deux zéphyrs du premier bataillon, à Oran, qui ont trouvé le moyen de vendre à des savants de modestes œufs de poules d'Espagne pour des œufs de poules de Carthage.

La poule de Carthage, excellent gibier qui abonde en Algérie, cache ses œufs avec un si grand soin, que pendant mes huit années de séjour en Afrique il ne m'est jamais arrivé d'en voir un seul. Mais, je l'ai dit, le

zéphyr, semblable au solitaire, sait tout, connaît tout, entend tout.

Or, une escouade de savants, voyageant en touristes, débarqua un beau jour à Oran afin de visiter cette belle province où foisonnent les poules de Carthage, les perdrix, les lièvres, les sangliers, les gazelles et les lions. Tout le monde ne s'appelle pas Gérard pour attaquer les lions, et tout le monde ne s'appelle pas Toussenel pour tuer dans sa matinée, avant le déjeuner, une demi-douzaine de lièvres et deux couples de sangliers. Mais tout le monde peut abattre des poules de Carthage qui s'envolent bénévolement à quatre pas de vous, d'un vol lourd et bruyant, créé tout exprès pour la grande facilité des chasseurs. Nos savants ne se firent pas faute de tirer bon nombre de poules de Carthage, et même d'en emporter quelques-unes, mais ce qui les désolait, c'était de ne pouvoir mettre la main sur les nids admirablement cachés, où le précieux gibier couve ses œufs et élève ses poussins.

Après une tournée de quelques jours, l'escouade revint à Oran sans rapporter le plus petit œuf, au grand désespoir d'un ornithologiste très-distingué qu'une indisposition passagère avait obligé de rester en ville, pendant que ses camarades battaient la plaine.

C'était de la part du digne homme une plainte perpétuelle.

—Comment, disait-il un soir, au milieu d'un cercle composé en grande partie d'officiers de toutes armes, comment serait-il possible de se procurer quelques douzaines d'œufs de ces maudites poules? Vous, messieurs, qui devez connaître si bien le pays, donnez-nous quelques renseignements, indiquez-nous des chasseurs.....

—En fait de chasseurs, interrompit un capitaine de zéphyrs, vous pouvez vous adresser aux hommes de mon bataillon, ils le sont tous; nous n'avons ni grenadiers, ni voltigeurs. (Il est bon de prévenir les lecteurs étrangers à l'armée qu'un simple soldat dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique porte le nom de chasseur.)

Le savant ne comprenait pas, mais comme tout l'auditoire se mit à rire, il rit comme les autres et continua en s'adressant au capitaine :

—Puisque tous vos hommes sont chasseurs, vous me rendriez un grand service en vous informant auprès d'eux s'il s'en trouve un capable de me dénicher une belle douzaine d'œufs ; je les payerais volontiers un franc la pièce.

—Prenez garde, répondit le capitaine, si vous payez des œufs de poule de Carthage un franc la pièce, vous allez révolutionner le bataillon.

—Voyons, capitaine, ne me mettez pas au désespoir en me faisant trop espérer. Envoyez-moi demain matin

un de vos plus adroits chasseurs, je m'entendrai avec lui, et s'il me rapporte mes œufs, il sera content de moi. Est-ce entendu?

—J'y ferai mon possible, dit en se retirant le capitaine, mais je ne vous garantis pas la réussite ; en tous cas je m'informerai, et, franchement, je serais très-heureux de pouvoir contribuer à l'accomplissement de vos désirs.

Le lendemain matin, au réveil, le capitaine faisait demander par son sergent-major s'il y avait dans la compagnie un homme capable de trouver des œufs de poule de Carthage. A peine le sous-officier avait-il terminé sa demande, que cinquante voix s'écriaient, selon la coutume :

—Voilà, major, voilà. Des œufs de poule de Carthage à vingt sous, mais on en trouvera des centaines de douzaines.

Le sergent-major n'avait que l'embarras du choix. Il finit par désigner deux maraudeurs de premier ordre qui lui jurèrent solennellement avoir connaissance d'une remise où maintes fois ils avaient vu s'abattre les poules en question

—Eh, bien ! leur dit le sous-officier, allez au Château-Neuf ; vous demanderez l'ornithologiste, et.....

—Pardon, major, fit un des deux zéphyrs ; si c'était un effet de votre part de nous écrire le nom de monsieur

l'hermite au logis pour que nous ne l'*oubliassions* pas.

—Il est de fait que c'est un drôle de nom, murmurait le second zéphyr, pendant que le sergent-major écrivait l'adresse du savant sur un carré de papier.

Voilà nos deux zéphyrs partis pour le Château-Neuf où ils sont admirablement reçus, cela va sans dire. La veille même, affirment-ils au savant, ils ont vu une paire de poules se cacher sur les bords du petit lac à quatre kilomètres du blockhaus d'El-Mor, et, avant vingt-quatre heures, ils s'engagent à rapporter au moins deux douzaines d'œufs tout frais et tout prêts à être couvés. Seulement, les deux chasseurs ne seraient pas fâchés d'avoir une petite avance de fonds, car ils vont risquer presque leur tête.

—Qu'à cela ne tienne, mes amis, se hâte de dire l'ornithologiste. Tenez, voilà vingt francs, et je vous en promets autant si j'ai mes œufs ce soir même.

—Soyez tranquille, bourgeois, votre affaire est dans le sac, s'écrient en même temps les deux zéphyrs tout en tendant simultanément leurs mains avec une précision toute militaire. Ce soir nous serons ici avec deux douzaines, au moins.

—Non, mes amis; une douzaine, une seule douzaine et je serai très-heureux. N'allez pas trop vous risquer.

Les deux amis ont empoché l'argent, et ils s'éloi-

gnent pendant que le brave savant dit en se frottant les mains :

—Quelles bonnes figures ! je parie que ces gaillards-là sont capables de faire des folies pour moi. Pourvu qu'ils n'aillent pas se faire enlever ! Ah ! bah ! Le petit lac, c'est tout près ; il n'y a pas de danger. Enfin, j'aurai mes œufs.

Comme bien on le pense, le premier soin des deux chasseurs fut d'aller prendre des forces dans un cabaret, où le dialogue suivant s'engagea pendant que les litres de vin disparaissaient absorbés dans des estomacs toujours à sec de vrais zéphyrs.

Premier zéphyr.—Est-ce que tu connais des nids de poules de Carthage ?

Deuxième zéphyr.—Des nids de poules de Carthage ? Laisse-moi donc tranquille, ça pond en l'air.

—Mais le bourgeois ?

—Eh ! bien, le bourgeois ? Nous lui dirons que les Gharabas nous ont donné une chasse.

—Voyons, pas de bêtises ; faut pas tromper le pauvre monde. Un autre litre, la bourgeoise.

—Il est bon ce petit vin-là. A ta santé.

—Nous disions donc que les œufs de poule de Carthage, ça n'existe pas.

—Mais c'est connu, archiconnu, que personne n'en a jamais vu. Faut en faire.

—Avec quoi ?

—Ah ! si nous disons des bêtises, j'vas chercher un autre camarade. La bourgeoise, un litre, toujours du même.

—Il est rebon ce petit vin-là. A ta santé.

De litre en litre, de santé en santé, mes deux zéphyrs allaient perdre complétement la raison, quand par bonheur survint le maître du cabaret qui revenait du marché avec un grand panier rempli d'œufs, des œufs de simples poules, venus directement d'Espagne.

—Voilà notre affaire, dit le premier zéphyr.

—Es-tu fou, riposte le second ; des œufs de poules espagnoles ; le vieux découvrira la mèche.

—Laisse-moi faire. Bourgeois, combien la douzaine d'œufs ?

—A la coque ou en omelette, répond le cabaretier.

—Non, tout crus, comme ils sont là.

—Douze sous.

—Comptez-en deux douzaines ; bien ! Donnez-nous une marmite. Toi, va chercher de l'eau. Maintenant, du feu. Très-bien ; la marmite dessus. Ah ! ajoute l'opérateur en s'adressant à son camarade, as-tu un mouchoir de couleur ?

—Tiens, voilà un vrai Chollet, bon teint ; ça n'a jamais été lavé.

—Tant mieux. Et le mouchoir passe dans la marmite,

à la grande stupéfaction du cabaretier qui ne comprend rien à cette manière de faire cuire des œufs. L'eau commence à bouillir; le premier zéphyr sort un instant et revient bientôt avec une de ces petites boîtes qui contiennent deux ou trois mauvais petits pains de couleur et un méchant pinceau que l'on trouve dans les boutiques à quatre sous. On retire de la marmite les œufs auxquels le mouchoir bon teint a communiqué une légère teinte bleuâtre, et ici commence un travail sinon légal, au moins très-original.

Celui des deux zéphyrs qui venait de faire emplette de la boîte à couleur, délaye ses pains dans une assiette, et à mesure que son camarade lui passe les œufs parfaitement durcis, il dessine sur leurs coques une foule d'hiéroglyphes incroyables, destinés, selon son idée, à dérouter l'ornithologiste.

La transfiguration terminée, les deux inventeurs placent leurs œufs dans un panier et s'en vont tout fiers au Château-Neuf, où on ne les attendait pas avant la fin du jour.

Le domestique du savant se trouvait seul au logis; son maître était sorti pour aller s'informer d'une bonne couveuse.

—Voilà deux douzaines d'œufs de poules de Carthage pour M. l'orni... l'ermi... enfin, n'importe, dit le zéphyr peintre. Nous avons manqué avoir le cou coupé,

mais nous avons tué quatre Arabes et ça vaut bien quelque chose de plus. Il faut faire couver çà tout de suite, l'ancien, c'est tout frais et de la belle espèce. Votre bourgeois en sera content, allez!

Le domestique attendri, en apprenant que les deux chasseurs avaient failli être tués pour faire plaisir à son maître, leur donna deux pièces de cent sous et les congédia avec force remercîments, tout en admirant la bizarrerie des dessins qui couvraient les œufs merveilleux.

Le soir même, les deux zéphyrs ivres-morts étaient ramassés par une patrouille, pendant que le savant jetait un regard attendri sur une poule magnifique qui finit par périr de fatigue en couvant trop longtemps ces œufs incouvables dont je viens de raconter l'histoire authentique.

J'ai oublié le nom de l'ornithologiste, qui ne s'est jamais vanté d'avoir possédé le premier des œufs de poules de Carthage à la zéphir.

LES CHIENS DE RÉGIMENT

I

SARAGOSSE.

Écrire des souvenirs du temps d'Abd-el-Kader sans parler du chien, ce fidèle ami de l'homme en général, et du soldat en particulier, ce serait presque faire soupçonner que l'auteur n'a jamais mis le pied en Algérie. Aussi croirais-je faillir à ma mission de conteur épisodique, si je laissais dans l'oubli *Saragosse*, énorme

chien bédouin à longs poils, et *Kébir*, joli caniche français, deux braves et bonnes bêtes dont le souvenir est encore vivant dans les 1er et 2e régiment de chasseurs à cheval d'Afrique.

Tout le monde connaît l'histoire des chiens de Bougie, qui tous les matins étaient chargés d'aller dépister les Kabyles embusqués dans les environs des blockhaus. Ces chiens-là n'étaient pas, à proprement dire, des chiens de régiment; c'étaient des chiens de garnison, et le récit de leurs exploits appartenait de droit à l'auteur des *Annales algériennes*, le commandant Pélissier de Regnaud, mort à Paris, le 16 mai 1858. J'ai presque vu mourir Saragosse et j'ai élevé Kébir au biberon; le lecteur peut donc être assuré de la véracité des faits racontés par leur obscur mais fidèle historien.

Je commence par Saragosse :

Le troisième jour du mois de janvier 1837, quelques minutes après la sonnerie du réveil, le quartier de Kargenthal, près d'Oran, occupé par le 2e chasseurs à cheval d'Afrique, était mis en émoi par une sinistre rumeur qui, du corps de garde, s'était répandue, avec la rapidité ordinaire des mauvaises nouvelles, parmi tous les escadrons du régiment.

Saragosse, le pauvre Saragosse, venait de rendre le dernier soupir!

En ouvrant la barrière de la demi-lune qui couvrait

la principale entrée du quartier du côté d'Oran, le brigadier de garde avait trouvé le vieux et fidèle serviteur étendu sans mouvement à son poste habituel, en dehors de la barrière dont il semblait encore défendre les approches. Saragosse, le chien du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, était mort de vieillesse !

Dix minutes après cette triste découverte, le corps du vétéran, relevé par les hommes de garde, était placé debout contre un des poteaux de la barrière; une simple fleur jaune, figurant une immortelle, s'épanouissait entre les mâchoires du pauvre chien, devant lequel un ancien marbrier pour tombeaux avait posé une grossière ardoise revêtue de l'inscription suivante :

« Nous avons la douleur de vous faire part de la mort de Saragosse, le chien du régiment, décédé à son poste, la nuit dernière, entre trois et quatre heures du matin.

« Les obsèques auront lieu ce matin, après le pansage.

« Qu'on se l'aboie ! ! !

« Signé : *Coquelicot*, *Négra*, les frères *Slougui*, parents et alliés du défunt. »

Et on se l'aboya si bien que tous les hommes du régiment, que leur service n'appelait pas ailleurs, ne manquèrent pas d'assister à l'enterrement, dont le compte rendu, rédigé par un habile sténographe, était

lu le soir même avec une fiévreuse curiosité dans toutes les chambres du quartier. L'original de ce précieux document, dont j'ai pu me procurer une copie, la seule peut-être qui existe, fut acheté à prix d'or par le capitaine Lecomte, commandant à cette époque le quatrième escadron du 2e chasseurs.

La reproduction de cette pièce, véritable oraison funèbre, apprendra à la postérité tout ce que valait Saragosse, le seul chien reconnu officiellement par le colonel Oudinot pour être le chien du régiment. Je transcris littéralement :

« Oran, 3 janvier 1837.—On lit dans *l'Écho d'Oran*, journal qui n'a pas encore paru, les détails suivants sur la mort et les obsèques du fameux Saragosse-Ben-Turco, du 2e chasseurs d'Afrique, dont la dépouille mortelle a été déposée ce matin, en présence d'une foule innombrable, dans une fosse creusée dans le ravin Blanc par les soins de son ami Coquelicot, jeune épagneul plein d'avenir, appartenant à la 5e batterie du 5e régiment d'artillerie, en garnison à Kargenthal.

« A huit heures du matin, après le pansage, ainsi que l'annonçait la lettre d'invitation tracée à la hâte par les plus anciens et les plus fidèles amis du défunt, l'épagneul Coquelicot, la levrette Négra et les deux frères Slougui, lévriers d'état-major, le corps de Saragosse, enlevé de la place où le vieux serviteur avait

succombé la nuit précédente, a été placé sur une civière ornée de verdure, et le cortége s'est mis en route pour le champ du repos dans l'ordre suivant :

« En tête, quatre chasseurs en tenue d'écurie, souliers sans éperons, blouse et pantalon de toile, la fourche sur l'épaule.

« Immédiatement après, douze chiens de tous les poils et de toutes les tailles, appartenant aux différents corps de l'armée d'Oran. Attachés quatre par quatre, ces invités dont l'air triste et piteux faisait peine à voir, marchaient sous la surveillance de six chasseurs agissant en qualité de maîtres de cérémonies.

« Ensuite, quatre chasseurs, le pistolet à la main, la gueule de l'arme inclinée vers la terre. Une députation de chiens bédouins appartenant aux tribus des douars et des zmèlas, nos alliés, et marchant dans le même ordre que les invités de la garnison, suivait les quatre chasseurs désignés pour rendre les honneurs militaires à l'illustre défunt.

« Les deux frères Slougui, accouplés par une corde à fourrage et par une profonde douleur.

« La civière funèbre, sur laquelle Saragosse avait été placé dans l'attitude d'un triomphateur, portée par deux vigoureux chasseurs, la blouse retournée en signe de deuil.

« Derrière la civière, Coquelicot, le désolé Coquelicot,

s'avançait péniblement, portant attaché en sautoir un rouleau de papier contenant l'oraison funèbre de son malheureux ami et compagnon d'armes Saragosse.

« La marche du cortége était fermée par quatre autres chasseurs armés de fourches, comme l'avant-garde déjà parvenue au lieu de la sépulture, alors que la foule des chasseurs n'avait pas encore quitté les écuries où s'était organisé le convoi.

« A huit heures et demie précises, la civière s'arrêtait au bord de la fosse, au bruit d'une première décharge de coups de pistolets, et la nombreuse assistance se rangeait en ordre parfait autour du dernier asile de Saragosse pour entendre prononcer l'oraison funèbre par le jeune Coquelicot.

« Mais l'émotion du triste épagneul était trop forte pour lui permettre d'accomplir sa tâche. Sa gueule entr'ouverte ne pût que faire entendre un hurlement plaintif, motivé, nous a-t-on affirmé, par un coup de pied lancé traîtreusement au pauvre animal par un chasseur envieux de l'honneur réservé à Coquelicot. Il nous a été impossible de vérifier ce fait, toujours est-il que cette mauvaise action fut inutile, car un brigadier s'empressa de saisir le précieux manuscrit et d'en donner lecture au milieu du plus profond silence :

« —Ouah! ouah! ouah! Saragosse n'est plus. Le vieux brave que les balles et la corde avaient si souvent

épargné a succombé sous le poids des rhumatismes et de la vieillesse. Venu dès sa plus tendre enfance à Oran, avec une compagnie de Turcs expédiée par le dey d'Alger, il a su deviner, à l'époque de la conquête de cette province par les Français, que la soupe serait meilleure chez ses nouveaux maîtres que dans les cuisines de ces barbares Turcos. Aussi, après la prise d'Oran, s'est-il empressé de quitter le Château-Neuf, où les Turcs tenaient garnison, pour venir s'enrôler dans le deuxième régiment de chasseurs à cheval d'Afrique que l'on était en train de former. Malheureusement pour le déserteur, dont toute la vie depuis l'époque de son changement de drapeau n'a été qu'une suite de dévouements et d'actions d'éclat, malheureusement, un grand nombre d'autres chiens avaient suivi son exemple et un ordre du jour inexorable, signé par le colonel Oudinot, signifia que tout chien trouvé dans le quartier serait pendu incontinent aux branches du figuier gigantesque dont la grande cour de la mosquée de Kargenthal était ornée.

« Tout le monde aimait déjà Saragosse, dont la conduite exemplaire ne méritait aucun reproche. Aimant lui-même tout le monde, sans bassesse ni flatterie, d'une propreté et d'une sobriété exemplaires, Saragosse sortait chaque matin avec la première patrouille à cheval chargée d'éclairer les alentours du quartier, et malheur

au Bédouin embusqué sur le parcours du détachement. Aussi intelligent que brave, Saragosse avait bien vite dépisté l'ennemi, qu'il faisait lever à grands coups de gueule, sans s'inquiéter des balles de pistolet et des coups de yatagan, qui semblaient n'avoir pas de prise sur son épaisse toison. Rentré au quartier, le courageux et modeste animal s'étendait au soleil, par un beau jour, à la pluie, par le mauvais temps, toujours à la même place, à l'avancée, et il ne quittait son poste ni le jour, ni la nuit, que pour aller à la cuisine manger sa portion habituelle.

« Malgré ces honorables antécédents, Saragosse dut subir la loi commune. Il fut pendu, et après une heure de suspension, son cadavre alla rejoindre, sur les fumiers jetés alors à l'abandon sur le bord de la mer, les cadavres de cent autres chiens parasites, dont la mort ne pouvait exciter le moindre regret. A l'heure de la soupe du soir, les cuisiniers du régiment regardaient tristement la place où ils avaient l'habitude de déposer la portion de Saragosse, lorsque tout à coup celui-ci s'avance d'un pas aussi calme que s'il n'avait pas été officiellement pendu deux heures auparavant. Ne trouvant pas sa pitance ordinaire, le brave chien ne pousse pas une plainte; il secoue la queue d'un air mélancolique et retourne à son poste, toujours à l'avancée du quartier. Étonné de cette apparition, le factionnaire

prévient le chef de poste. Hélas ! les ordres sont formels, le colonel ne veut plus voir de chiens dans la caserne, Saragosse est appréhendé de nouveau et rependu, puis, la nuit venue, lancé une seconde fois sur la masse des fumiers.

« Le lendemain matin au réveil, Saragosse très-vivant se trouvait à sa place de prédilection, et je laisse à juger quelle fut la stupéfaction des hommes de garde qui, deux fois, depuis vingt-quatre heures, avaient été les exécuteurs de l'œuvre d'extermination ordonnée par une impérieuse nécessité. La nouvelle de cette double résurrection ne tarda pas à se répandre dans tout le quartier, et, avant le rapport, une pétition générale était signée pour demander au colonel Oudinot la grâce du pauvre chien, que l'épaisseur de son poil avait deux fois sauvé du trépas. Cette grâce fut accordée ; Saragosse fut reconnu le seul chien du régiment, et en cette qualité il porta un collier sur lequel on grava ses titres d'immatriculation officielle.

« Vous le savez tous, vieux et jeunes, amis et ennemis, car, je le constate avec orgueil, j'aperçois parmi la foule qui nous environne plus d'un museau de la tribu des Gharabas, nos plus rudes adversaires, vous le savez tous, Saragosse ne se départit pas de sa modestie habituelle ; seulement, il comprit dès ce jour toute l'importance de sa nouvelle situation ; jamais il ne laissa pénétrer un

chien étranger dans le quartier; jamais, si ce n'est pour aller en expédition, il ne quitta le poste où la mort l'a surpris ce matin, vous donnant ainsi l'exemple de la soumission et de la fidélité.!

« Raconterai-je maintenant les exploits nombreux de l'illustre défunt? Dirai-je toutes les surprises qu'il nous a évitées? Ai-je besoin d'ajouter quel sang-froid il déploya naguère en éteignant par une manœuvre aussi simple que naturelle un commencement d'incendie qui menaçait d'atteindre le parc d'artillerie pendant l'expédition de Mascara? Non, messieurs, non, car personne parmi vous ne doit avoir oublié tant de hauts faits accomplis par le pauvre Saragosse, dont les vertus et le dévouement resteront toujours, je l'espère, gravés dans votre mémoire.

« Repose en paix, pauvre vieille et bonne bête, ton ombre doit être satisfaite, puisque sur ta tombe amis et ennemis sont venus confondre leurs hurlements de douleur! »

A peine l'orateur avait-il prononcé ces derniers mots qu'une seconde décharge de coups de pistolet éclata; un aboiement général retentit autour de la fosse, et tous les chiens invités à la cérémonie funèbre défilèrent la tête et la queue basses devant la dépouille du vieux Saragosse-ben-Turco, que la terre du Ravin-Blanc recouvrit pour jamais.

Aux détails qui précèdent, j'ajouterai que huit jours après la mort de Saragosse, une épaisse touffe de chiendent, plantée par des pattes inconnues, s'épanouissait toute verdoyante sur la tombe du vieux serviteur dont la mort avait causé une si profonde sensation dans toute la province d'Oran.

II

KÉBIR.

Kébir (grand, en arabe), le joli petit chien caniche du premier régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, n'a jamais été un guerrier, mais il n'en fut pas moins adoré par tout le régiment, à cause de sa gentillesse et de son intelligence vraiment extraordinaires.

Resté orphelin à l'âge de quinze jours, Kébir, dont la mère appartenait à une cantinière, fut recueilli et élevé avec un soin tout paternel par les sous-officiers du premier escadron qu'il ne tarda pas, en grandissant, à connaître tous par leur nom, si exagérée que puisse paraître cette affirmation. Il appartenait à la petite race des caniches, vulgairement appelés *moutons*; sa taille ne dépassait pas trente centimètres au garrot, et sa longueur, depuis l'extrémité de son petit museau rosé

jusqu'à celle du pompon toujours frétillant qui lui servait de queue, n'en avait pas cinquante. Son poil frisé, d'une blancheur de neige, était d'une finesse incomparable, et ses yeux vifs et brillants semblaient toujours vous demander quelque chose à faire ou à deviner. La sagacité du charmant petit animal fut pour la première fois mise à l'épreuve dans une singulière circonstance.

Kébir n'avait pas atteint l'âge de quatre mois, lorsque l'ordre vingt fois donné de chasser tous les chiens du quartier de Mustapha-Pacha fut réitéré de la façon la plus formelle. Un certain chef d'escadron qui, par bonheur pour les chasseurs, et pour parler militairement, ne fit pas de vieux os en Afrique, le commandant *Sept Étoiles* déploya dans l'exécution de cet ordre un empressement et une brutalité véritablement incompatibles avec la dignité d'un officier supérieur. Armé d'une paire de pistolets chargés à balle, le commandant *Sept Étoiles* se promenait jour et nuit à la poursuite des infortunés frappés de proscription, et tirait impitoyablement sur les pauvres bêtes assez maladroites pour se trouver sur son passage. Kébir fut bien vite au courant du danger qui le menaçait. Nous lui désignâmes trois ou quatre jours de suite le commandant en lui adressant la recommandation suivante :

—Tu vois bien ce grand monsieur, là-bas. Eh bien ! toutes les fois que tu le verras arriver d'un côté, tu

fileras de l'autre et tu viendras te cacher dans ton lit; et le lit secret de Kébir était si bien enfoui dans notre chambre qu'il eût été presque impossible de l'y découvrir.

Kébir se le tint pour dit; jamais le commandant *Sept Étoiles* ne put le joindre à portée de pistolet, et, en bonne conscience, quoique je n'aie jamais manqué à mon devoir de soldat, je crois que cela fut très-heureux pour notre joli caniche et pour le commandant. Le fait suivant en donnera la preuve.

Un beau jour, pendant le pansage des chevaux, à deux heures de l'après-midi, le commandant, qui n'était pas de semaine, sort de sa chambre avec ses inévitables pistolets et il aperçoit Kébir en train de ramasser et de mettre en tas les bouchons de paille hors de service que les cavaliers sont dans l'obligation de jeter avant de passer à l'opération du brossage de leurs chevaux.

— Gare au commandant! dit tout bas un garde d'écurie.

Kébir tourne vivement sa fine tête et comprend que la retraite est coupée. Il saute sur un des mûriers plantés tout le long des écuries; du mûrier il bondit sur le toit en planches et prend lestement sa course vers l'extrémité du bâtiment opposée à celle où le commandant vient de l'apercevoir.

Le commandant marche à couvert dans la même direction, mais à peine a-t-il pu découvrir la pointe du museau de notre caniche, que celui-ci a déjà fait demi-tour. Parcourir le toit en sens inverse, tomber sur le mûrier le plus proche de la grande avenue du quartier, s'élancer à terre et disparaître, fut pour Kébir l'affaire de quatre secondes. Il était déjà blotti dans sa cachette, que le commandant cherchait encore par où il avait pu disparaître, pendant que les chasseurs, dont les regards avaient suivi avec anxiété les courtes péripéties de la chasse, mâchonnaient entre leurs dents ces paroles un peu trop significatives :

— Qu'il n'aille pas le tuer, au moins !

Et pourtant c'est un chasseur, inconnu, qui plus tard, m'a-t-on dit, a tué le pauvre Kébir.

Kébir adorait les chevaux en général et il affectionnait surtout celui de notre maréchal des logis chef. Lorsque ce dernier rentrait au quartier, après avoir été au rapport chez le colonel Korte, qui demeurait à cette époque auprès de la porte Bab-Azoûm, Kébir ne manquait jamais de se trouver auprès du corps de garde pour y attendre son ami le cheval. Le *marchef* mettait pied à terre, jetait l'extrémité des rênes de sa monture au chien, qui partait ventre à terre et conduisait le cheval à sa place. Le garde d'écurie donnait l'orge au cheval, et Kébir sautait dans la mangeoire pour empê-

cher les chevaux voisins de rogner la portion de leur camarade. Le repas fini, le caniche s'élançait sur le dos de son ami, et, bondissant de croupe en croupe, parvenait ainsi d'une façon toute cavalière jusqu'à l'extrémité de l'écurie, où il mettait patte à terre pour accourir à la pension des sous-officiers, afin d'y partager notre déjeuner.

Tant de gentillesse devait être récompensé ; aussi, la présence de Kébir fut-elle bientôt, sinon autorisée, du moins supportée par le terrible commandant qui, un jour, au beau milieu de la parade, fut bien étonné de recevoir, de la gueule même du charmant animal, un billet ainsi conçu :

« Je remercie le commandant *Sept Étoiles* de ne plus « me faire la chasse avec ses pistolets. Le commandant « est prié de donner un reçu. »

Pendant que le commandant lisait cette singulière missive, Kébir, assis sur son train de derrière, dardait ses yeux brillants sur le lecteur, dont la physionomie se dérida peut-être pour la première fois de sa vie. Le reçu, signé et remis dans la gueule de Kébir, nous fut rapporté dans notre chambre, d'où nous avions l'habitude d'expédier souvent nos ordres par la même voie, la plus sûre et la plus prompte de toutes.

Combien de fois n'ai-je pas vu l'adjudant de service donner à Kébir un billet cacheté en disant :

— Va porter cela à ton maréchal des logis de semaine et rapporte-moi la réponse.

Si le sous-officier demandé n'était pas dans sa chambre, un de ses camarades n'avait qu'à dire au messager :

— Il est à la cantine, à l'écurie, va le chercher. Et Kébir trouvait toujours son homme et rapportait toujours la réponse.

J'ignore si dans le quartier de Mustapha il existe encore un hôpital militaire, placé à droite de la porte d'entrée, vis-à-vis des bâtiments occupés alors par le régiment de chasseurs ; toujours est-il que du temps de Kébir il en était ainsi.

Toutes les fois qu'un chasseur de notre escadron devait entrer à cet hôpital, le fourrier appelait Kébir et lui plaçait le billet d'hôpital dans la gueule en ajoutant :

— Allons, accompagne le malade ; conduis-le à l'hôpital.

Et Kébir, sautillant sur trois pattes, arrivait clopin-clopant jusqu'à la porte de l'établissement hospitalier, grimpait sur la borne placée au-dessous de la cloche d'avertissement, tirait la chaîne, et, lorsque l'infirmier-major concierge ouvrait la porte, il savait tout de suite qu'il recevait un malade du premier escadron. Son reçu signé, Kébir le rapportait, sans boiter cette fois, au fourrier, dont la besogne était achevée.

Les samedis, jour de propreté, Kébir tenait une petite boutique garnie de menus objets, tels que fil, aiguilles, pipes, tabac, etc., etc.; le tout arrangé par paquet d'un et de deux sous. Un chasseur arrivait, prenait un objet de dix centimes et n'en déposait, avec intention, que cinq sur l'étalage. Le marchand sautait pardessus sa boutique et donnait parfois un bon coup de dent à l'acheteur de mauvaise foi, qui était bien forcé de s'exécuter. Tant pis pour celui qui mettait une pièce d'un décime après avoir acheté deux sous de tabac; Kébir voulait deux pièces pour un objet de deux sous, et il fallait les lui donner.

On doit bien comprendre que pour une intelligence si parfaite, les exercices ordinaires aux caniches n'étaient qu'un jeu pour Kébir, qui jouait aux dominos de façon à rendre Munito enragé de chagrin si Munito eût vécu. Aussi ne citerai-je pas tous les tours incroyables de notre ami, dont j'appris la mort quatre ans après ma sortie du service.

En 1847, je fis un voyage à Alger et je ne manquai pas d'aller serrer la main de mes anciens camarades, presque tous promus au grade de sous-lieutenant. Je demandai naturellement des nouvelles de Kébir, et quelle ne fut pas ma douleur en apprenant que le pauvre petit mouton avait été assassiné, c'est le mot dont on se servit, par un mauvais coquin de chasseur congédié,

qui avait juré de se venger d'une punition à lui infligée par un adjudant, ancien maréchal des logis de mon ex-escadron, et que Kébir affectionnait particulièrement. Lorsque le cadavre du malheureux animal, percé de coups de sabre, fut trouvé dans un endroit reculé du quartier, tous les chasseurs du premier escadron se livrèrent à une enquête tumultueuse, mais, heureusement pour le coupable, il était déjà embarqué.

—Voyez-vous, maréchal des logis, me disait un vieux chasseur qui me racontait les détails de la mort de Kébir, si le brigand qui a tué notre pauvre caniche ne s'était pas sauvé après le coup, nous nous serions tous battus avec lui jusqu'à ce que l'un de nous l'eût descendu. Jamais l'escadron n'avait été si triste depuis la mort de votre pauvre pierrot, vous savez bien, Cyrus? qui sifflait comme un rossignol. Au moins, celui-là, ce n'est pas un homme qui l'a tué, c'est un rat, et un rat c'est une bête. Mais un chasseur d'Afrique assassiner un malheureux petit chien! Oh! le brigand, si jamais je le rattrape!

Et en disant cela, le vieux chasseur mordait sa moustache avec rage, comme pour m'empêcher de voir une grosse larme qui venait d'y glisser.

PRESSENTIMENTS, HALLUCINATIONS

Il semble parfois que Dieu nous permette d'entrevoir l'avenir et d'avoir connaissance de faits qui se passent loin de nous par la séparation momentanée de l'âme et du corps. L'histoire sainte et l'histoire profane de tous les peuples fourmillent d'exemples d'hallucinations et de pressentiments que les matérialistes ont cherché à

expliquer par des raisonnements d'une complication extrême qui, du reste, demanderaient, pour être admis, une foi bien plus robuste que l'exaltation pure et simple du sens divin dont nous sommes tous animés dès notre naissance. Aussi, n'ai-je pas la pensée, en écrivant ces souvenirs, d'entamer la moindre discussion métaphysique; je veux me borner à raconter des faits dont je garantis la parfaite authenticité, car je ne parlerai que de ceux dont j'ai été témoin ou qui me sont arrivés à moi-même.

J'ai toujours remarqué pendant mes campagnes d'Afrique que la privation de nourriture, la soif, la fatigue, prédisposaient singulièrement mes compagnons d'armes et moi-même à faire les rêves les plus bizarres et les plus extraordinaires qu'il soit possible d'imaginer, des rêves qui semblaient durer de longues années, tandis que le rêveur n'avait pas dormi plus de deux minutes. Dans quelques-uns de ces cas, l'âme était si complétement séparée du corps que celui-ci ne percevait même plus les sensations physiques, si douloureuses qu'elles eussent été dans l'état de veille.

Vers la fin de l'année 1839, je faisais partie d'un escadron de chasseurs à cheval d'Afrique détaché à la Maison-Carrée, poste militaire très-important à cette époque, situé à deux lieues environ d'Alger.

Un soir, nous reçûmes l'ordre de nous joindre à une

petite colonne composée d'infanterie et d'un détachement de soldats du génie, qui se rendait à l'extrémité orientale de la plaine de la Mitidja pour démolir les baraques du camp du Fondouck, dont la garnison, décimée par les fièvres, avait été retirée quelques jours auparavant. Pendant quatre jours et quatre nuits nous ne fîmes qu'aller et venir de la Maison-Carrée au Fondouck et réciproquement, en escortant les voitures chargées d'opérer le déménagement de la station supprimée par ordre du maréchal Valée, gouverneur-général de l'Algérie. La troisième nuit de notre corvée, pendant un temps d'arrêt auprès du camp, les chasseurs tenant en main la bride de leurs chevaux essayaient de se réchauffer autour de pauvres feux à peine alimentés par des débris de planches dérobées aux baraques en démolition; il faisait un temps affreux, la pluie tombait sans discontinuer, mais notre fatigue était si grande, si complète, que la plupart d'entre nous s'étendirent et s'endormirent du meilleur cœur du monde sur la terre profondément détrempée de ce triste et passager bivouac. Pour mon compte, je dormais déjà avant d'être complétement couché.

Tout à coup je me sens tiraillé par les bras et par les jambes, et les mots : *A cheval! à cheval!* retentissent à mes oreilles.

—Est-ce qu'il y a longtemps que je dors, demandai-

je au chasseur le plus proche de moi, tout en cherchant à me tirer de l'amas de boue au milieu duquel je venais de faire un rêve long de deux ans ?

—Vous avez dormi? me répondit en forme d'interrogation le chasseur stupéfait; mais c'est impossible. A peine étiez-vous éloigné du feu que le capitaine a dit de monter à cheval, et comme je venais de vous parler, il n'y a pas deux minutes, je n'ai pas eu besoin de courir bien loin pour vous avertir. Je croyais même que vous aviez entendu, et si une chose nous a étonnés, c'est d'avoir été obligés de vous tirer par les bras et par les jambes, car je vous affirme encore qu'il n'y a pas deux minutes, vous étiez à côté de nous, autour du feu.

Ce n'était pas le moment de discuter, aussi m'empressai-je de monter à cheval et de prendre mon rang dans la petite colonne qui escortait les voitures chargées des derniers objets transportables enlevés du camp du Fondouck, de triste mémoire.

La nuit était sombre, la pluie tombait toujours, et personne ne songeait à rire pendant la marche du convoi, troublée seulement de temps à autre par un juron énergique poussé par un chasseur dont la monture venait de s'enfoncer dans quelque bourbier inconnu.

—J'ai pourtant dû dormir pour faire un rêve aussi long que celui que je vais te raconter, dis-je à un de mes camarades, marchant au même rang que moi.

—Tu as rêvé tout éveillé, et tu crois avoir dormi ; cela arrive tous les jours, répondit mon voisin. Mais raconte toujours ; cela nous fera passer le temps.

—Rêve ou hallucination, voici ce qui m'est arrivé. Je marchais au milieu d'une vaste prairie ; devant moi, très-loin, à l'horizon, se dressait un mur d'une blancheur éclatante. Par intervalles j'entendais vaguement le son des cloches, et je croyais reconnaître le timbre de celles de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, la paroisse sur laquelle je suis né, à Paris. A mesure que j'avançais vers le mur, le bruit des cloches devenait plus distinct ; bientôt la grande muraille blanche s'entr'ouvrit et des chants sacrés parvinrent jusqu'à mes oreilles, tandis que les parfums de l'encens se répandaient autour de moi. Je marchais toujours, et bientôt je fus assez près de l'ouverture pour distinguer l'intérieur d'une église illuminée et parée, comme dans la nuit de Noël.

C'était au moment de la bénédiction du saint-sacrement ; le prêtre officiant se tourne vers l'assemblée des fidèles, et je reconnais en lui le curé de ma paroisse, M. Rémard, qui vingt ans auparavant m'avait admis à faire ma première communion. Je ne pouvais m'y tromper : j'assistais à la messe de minuit ; les orgues venaient de fixer mes souvenirs en jouant la première strophe d'un cantique que j'avais bien souvent chanté

dans ma jeunesse : *Venez, divin Sauveur, venez divin Messie!* A l'instant où le vénérable curé se retournait vers l'autel, une voix inconnue me dit à l'oreille : Écoutez la cloche et comptez les coups.

La cloche sonne; trente et une fois le marteau de fer frappe l'airain; un silence de mort plane sur la foule agenouillée et, tout à coup, une vive fusillade éclate de toutes parts. L'autel paré de fleurs et de lumières, la fumée de l'encens, les sons majestueux de l'orgue, doux et touchants souvenirs de mon enfance, tout cela s'est évanoui. Je suis transporté sur un champ de bataille; mon cheval s'élance sur des milliers de baïonnettes, je frappe et je tue comme mes camarades, qui crient d'une voix retentissante : *A mort! pas de quartier!* Trois drapeaux immenses flottent devant mes yeux; mon cheval fait un énorme bond qui me rapproche de ces trophées; puis, tout à coup, il reste immobile, refusant obstinément d'avancer, malgré mes coups d'éperons, vers les étendards que je pourrais toucher avec la pointe de mon sabre, et.... ma vision disparaît!

On venait de me réveiller pour monter à cheval. N'est-ce pas là un rêve étrange?...

Mais mon pauvre camarade n'avait pas entendu la moitié de ma narration. Vaincu par le besoin de sommeil, il s'était paisiblement endormi sur sa monture,

et je me gardai bien de troubler son repos, que j'enviai sincèrement. Malheureusement je n'ai jamais pu dormir à cheval.

A deux heures du matin, notre petite colonne avait franchi la moitié de la distance qui sépare le Fondouck de la Maison-Carrée. Une halte de dix minutes est ordonnée avec défense de s'éloigner des rangs. Nous mettons pied à terre, et chacun de nous s'accroupit au pied de son cheval sans quitter les rênes de la bride. A peine suis-je dans cette position que ma vision reparaît : les trente et un coups de cloche, la bataille, les trois étendards toujours fuyant devant moi ! Comme la première fois, le commandement : *A cheval!* vient interrompre mon rêve au moment le plus intéressant, mais je me garde bien de parler de mon hallucination, de crainte de ne pas trouver d'auditeurs.

Enfin, nous regagnons notre cantonnement et tout le monde, hommes et bêtes, va jouir d'un repos bien mérité.

Six semaines plus tard, le 31 décembre 1839, mon escadron exécutait avec tout le 1er régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, dont il formait la tête de colonne, une charge désespérée contre deux mille soldats réguliers d'Abd-el-Kader. J'entrevis bien les trois drapeaux de mon rêve, mais la fumée de deux mille coups de fusil les déroba rapidement à mes regards et à ceux des chasseurs

dont se trouvait composé le premier peloton d'attaque.

A la fin du combat seulement, nous apprîmes que les trois étendards avaient été enlevés par des chasseurs placés dans l'ordre de bataille bien loin derrière nous. C'était le jour de la mort du pauvre Cent-Livres, dont j'ai raconté la triste fin dans l'histoire du brigadier Flageolet.

J'ai voulu, comme beaucoup de monde, chercher à me rendre compte de ces incroyables hallucinations, mais plus j'y réfléchissais, moins bonnes étaient les raisons que je me donnais à moi-même, et je suis forcé de revenir à la phrase écrite au commencement de ce chapitre : c'est que Dieu permet la séparation momentanée de notre âme d'avec notre corps, pour nous laisser entrevoir l'avenir, ou le présent inconnu.

Lorsque l'esprit est absorbé par une pensée continuelle, je comprends, jusqu'à un certain point, que cette pensée se manifeste dans un rêve, surtout si l'objet de la préoccupation qui nous agite nous touche personnellement. Mais comment expliquer autrement que par l'essence divine de notre âme un fait semblable à celui que je vais raconter ?

Je dois prévenir mes lecteurs que je les respecte trop pour rien inventer. Que les incrédules hochent la tête en lisant le récit des souvenirs qui me sont spécialement personnels et pour la véracité desquels je n'ai que

ma parole à donner, j'en serai certainement fâché, car je dis vrai. Mais qu'à mon récit je mêle des noms propres, que je cite des dates authentiques, je suis certain que personne ne me fera l'injure de me contredire.

Avant d'aller pour la seconde fois en Afrique, où j'ai servi volontairement à deux reprises différentes, je passai près de deux ans dans un régiment de lanciers, le troisième, qui avait pour colonel M. Guys, et pour lieutenant-colonel M. Mitgen. Avant de se rendre à Versailles, d'où je suis parti pour l'Algérie, le troisième lanciers tenait garnison à Provins. M. Mitgen fut nommé colonel dans un autre régiment de cavalerie, et remplacé par M. Leulion de Thorigny.

Quelque temps après avoir été reconnu, le nouveau lieutenant-colonel, auquel je n'avais de ma vie adressé la parole, tomba malade. Un matin, vers deux heures, j'étais en faction auprès d'une porte donnant accès dans les magasins à fourrage et la manutention de la garnison. Fatigué de m'être promené pendant toute la première heure de ma faction, je m'appuyai sur ma lance, à trois pas de ma guérite.

Je songeai à ces belles nuits d'Afrique que j'allais bientôt revoir, car j'avais fait la demande de mon changement de corps et j'attendais chaque jour mon ordre de départ. Je dois avouer que, dans ce moment-là, je ne pensais nullement à notre lieutenant-colonel. Certaine-

ment, je ne dormais pas non plus, puisque j'entendais très-distinctement résonner de temps en temps les fers des chevaux frappant du pied sur le pavé d'une écurie située à une distance d'environ vingt mètres de ma guérite.

Au milieu de mes réflexions, me voilà subitement transporté dans la chambre occupée par M. Leulion de Thorigny, chambre que je n'avais jamais vue. Notre brave lieutenant-colonel, étendu sur son lit de douleur, paraissait dormir; mais ce calme apparent n'était que le court prélude du repos éternel. Plusieurs personnes se trouvaient autour de la couche du malade, et parmi elles un des capitaines-adjudants majors du régiment, surnommé *Vert-de-Gris* par les lanciers. Tout à coup, le lieutenant-colonel fait un mouvement, il ouvre la bouche et rend le dernier soupir. Le capitaine *Vert-de-Gris* tire sa montre et dit à voix basse: — Il est neuf heures trente-cinq minutes.

Et pendant cette scène funèbre, j'entendais toujours le bruit occasionné par les chevaux.

Lorsqu'on vint me relever de faction, je racontai mon hallucination, mon rêve, si l'on veut, au brigadier et au maréchal des logis de garde, et à huit heures du matin, tout le monde, dans l'intérieur de la caserne, ne parlait que de cette étrange vision; les uns s'en moquant, les autres attendant pour se prononcer.

Le jour même, à l'heure que j'avais entendu annoncer, M. Leulion de Thorigny rendait le dernier soupir; si bien que le dimanche suivant, notre colonel, M. Guys, qui connaissait de nom presque tous ses lanciers, me disait, en passant la revue à pied :

— Tâchez donc de rêver que je suis nommé général de brigade.

— Et que cela réussisse, mon colonel ?

— Bien entendu, répliqua M. Guys. Et l'entretien fut terminé. Je dois ajouter que je n'ai jamais rêvé que mon colonel serait nommé général. Il est mort, en effet, colonel.

On sait que Socrate parlait avec exaltation et une conviction profonde du démon familier qui l'accompagnait partout. Un officier de marine très-distingué, M. M***, se plaisait à nous raconter un fait analogue dont il avait été longtemps le témoin.

Une violente tempête venait d'assaillir, dans la mer du Sud, le navire à bord duquel se trouvait M. M***. Des lames monstrueuses déferlaient incessamment sur le pont, balayant devant elles tout ce qui n'était pas très-solidement amarré. Les matelots, se cramponnant aux manœuvres, éprouvaient eux-mêmes la plus grande difficulté pour résister à la fureur de la mer, lorsque tout à coup le cri : *Un homme à la mer!* se fait entendre.

C'était un matelot nommé Smith, qu'une énorme vague venait d'enlever. Par une mer aussi épouvantable, tout moyen de sauvetage était presque impossible; aussi, quelle ne fut pas la surprise du capitaine, lorsqu'à sa profonde stupéfaction, il vit, au bout de quelques minutes, le même Smith, tout ruisselant d'eau de mer, aider tranquillement, comme s'il ne lui était rien arrivé, ses camarades à la manœuvre.

Une fois le danger passé, on interrogea Smith sur son miraculeux sauvetage.

—Aussitôt après avoir été enlevé par la lame, dit le matelot, j'ai vu un homme assis à mes côtés sur la crête des vagues. Il m'a pris par la main et m'a ramené sur le pont sans que j'aie éprouvé la moindre sensation de douleur. Bien plus, en voyant le navire horriblement ballotté par les flots, j'étais sans inquiétude, le calme de mon voisin me rassurait, car je savais bien qu'il me sauverait. Tenez, voyez-le, là; il ne me quitte plus, maintenant.

En parlant ainsi, Smith désignait à côté de lui une place où personne ne voyait rien que le vide, mais où lui voyait parfaitement, affirmait-il, son camarade imaginaire.

Depuis cette époque, Smith devint taciturne, et souvent on le remarqua seul, s'exprimant par ses regards et par ses gestes comme s'il eût été en compagnie

d'une autre personne. Toutes les interrogations de ses camarades au sujet de sa vision lui paraissaient des moqueries, tant il était persuadé que chacun pouvait voir aussi bien que lui son compagnon fantastique ; poussé à bout par les questionneurs, le portrait qu'il faisait de ce compagnon était exactement son propre portrait. Bientôt cette idée fixe prit un tel empire sur son imagination et même sur ses sens, qu'il se conduisait en tout absolument comme s'il eût été deux.

S'agissait-il de prendre des ris, de carguer une voile ou de faire toute autre manœuvre périlleuse, par un gros temps, chaque fois que cette manœuvre exigeait seulement le concours de deux hommes robustes et exercés, Smith ne souffrait jamais qu'un autre matelot l'aidât, et seul il s'acquittait de la tâche avec une vigueur et une précision surnaturelles.

L'équipage finit par s'habituer à ses allures mystérieuses, et les officiers ne tardèrent pas à remarquer dans ce singulier matelot une aptitude et une intuition extraordinaires lorsqu'il était à la barre du gouvernail.

Une nuit, on vit Smith sortir de son hamac, descendre dans la cale, et reparaître bientôt sur le pont du navire en tenant dans ses bras un paquet de cordages fumants, dans lesquels le feu s'était mis on ne sut jamais comment, et qu'il jeta tranquillement à la mer. Une autre fois, il prit à part le maître charpentier et lui

conseilla de réparer au plus vite une avarie dont personne ne s'était aperçu. Un jour ou deux plus tard, cette avarie eût occasionné une voie d'eau et compromis le salut du navire.

Le fait le plus remarquable dont M. M*** fut témoin est celui-ci :

Cet officier était de quart par une nuit des plus obscures; à peine pouvait-on distinguer l'eau en se penchant au-dessus des bastingages. Smith se trouvait alors à la roue du gouvernail. Tout à coup M. M*** s'aperçoit, en jetant un coup d'œil sur le compas, que le navire change de route.

—Eh bien! Smith, s'écria-t-il, que diable faites-vous? La barre à tribord, donc! La barre à tribord! vous dis-je.

—Je ne peux pas, répond Smith; il ne veut pas.

L'officier a beau renouveler son commandement, il lui est impossible de se faire obéir, et Smith se contente de toujours répondre d'une façon très-énergique :

—Il ne veut pas, il ne veut pas...

Au bruit de la discussion, le capitaine monte sur le pont pour connaître la cause de tout ce bruit et s'informe, chose dont il s'était déjà aperçu, pourquoi le navire avait changé de route.

L'officier de quart n'avait pas fini d'expliquer à son supérieur le motif de la discussion, qu'un grand navire, toutes voiles dehors, passe rapidement à contre-bord, et

presque à le toucher, de celui dont Smith manœuvrait le gouvernail.

Le pressentiment qui avait agi d'une manière si persistante sur l'âme de ce matelot extraordinaire lui avait fait éviter le plus terrible danger qui puisse arriver en mer : un abordage par le travers, au milieu d'une nuit obscure, alors que les deux navires marchent à leur plus grande vitesse.

J'ai dit, en commençant ce chapitre, que des fatigues incessantes, l'isolement et les privations de toutes sortes, disposaient particulièrement notre âme aux pressentiments et aux hallucinations ; ces circonstances ne sont toutefois pas les seules à produire ces faits étranges.

Un de mes amis, un vieux chasseur d'Afrique aussi, a été prévenu, par une étrange vision, et à plus de deux cents lieues de distance, de la mort de sa femme. Je ne fais que transcrire le récit de mon compagnon d'armes, récit dont je puis d'autant mieux garantir l'authenticité que j'étais présent au moment où le pauvre garçon recevait la preuve écrite du malheur qui venait de le frapper.

C'est mon ami qui va raconter.

« Trois ou quatre mois après avoir pris mon congé définitif, je m'étais marié, comptant bien ne plus quitter Paris, dont j'avais été si longtemps éloigné qu'il me semblait impossible de n'y pas rester jusqu'à la fin de mes jours. Le hasard devait en décider autrement.

« Il y avait deux ans que mon mariage avait été célébré, lorsque je reçus la visite d'un ancien camarade du régiment, qui venait d'obtenir une importante concession de terres en Algérie. Mon ami possédait une assez jolie fortune et il me proposa de m'associer avec lui pour exploiter la ferme qu'il avait l'intention d'élever sur un des points les plus fertiles de notre belle colonie. Cette proposition fut d'autant mieux accueillie que ma jeune femme souffrait de la poitrine, et que le climat de l'Algérie pouvait contribuer à rétablir en peu de mois sa santé légèrement altérée. Malheureusement l'affaire était pressante, et il me fallait partir seul, laissant à Paris ma compagne, que je devais venir reprendre une fois les premières installations terminées. Nous nous promîmes de nous écrire par chaque courrier, et je me mis en route pour Alger, où j'arrivai cinq jours après mon départ de la capitale.

« Pendant deux mois, chaque bateau à vapeur venant de France ne manqua pas de m'apporter une lettre de ma femme, et, au moment où je m'apprêtais à m'embarquer pour retourner à Marseille, j'en reçus une dernière dans laquelle ma pauvre Marie m'annonçait que l'espoir de partir bientôt pour aller vivre sous le chaud climat de l'Algérie lui avait rendu les forces nécessaires pour entreprendre sans fatigues un voyage qui, disait-elle, lui rendrait complétement la santé.

« Je n'avais donc aucun sujet de m'inquiéter, et avant de mettre le pied sur le paquebot qui allait m'emporter, j'écrivis une longue lettre destinée à être mise à la poste à Marseille, et dans laquelle j'annonçais que l'on me fît parvenir la réponse dans cette ville, où je la retrouverais en revenant de Toulon. En effet, mon associé surveillait dans ce dernier port l'embarquement de machines destinées à l'exploitation de la ferme, et quarante-huit heures devaient me suffire pour aller lui rendre compte du succès de mon voyage.

« Deux jours après avoir quitté le port d'Alger, j'arrivai à Marseille ; je fis porter mes bagages à l'hôtel de l'Europe et je retins pour le soir même une place à la voiture de Toulon.

« —Monsieur, dis-je au maître de l'hôtel, je vous prie de me garder ma chambre et de conserver ici les lettres que vous pourriez recevoir à mon nom, soit d'Alger, soit de Paris. Je vais à Toulon, où j'espère ne rester que trois ou quatre jours, et je préfère que vous gardiez ces lettres avec lesquelles je serais exposé à me croiser, si vous les faisiez me suivre dans cette dernière ville.

« Le maître de l'hôtel me promit de veiller à ma recommandation, et je montai en voiture pour entrer le lendemain matin dans la cité où l'hallucination la plus étrange et la plus douloureuse allait me frapper.

« Le jour de mon arrivée, c'était au mois de juillet de

l'année 184..., fatigué d'avoir été exposé pendant toute la matinée aux rayons d'un soleil ardent en surveillant l'embarquement d'un nombreux matériel agricole, je rentrai vers midi à l'hôtel où j'étais descendu, sur la place au Foin, afin d'y prendre quelques instants de repos.

« Après une sieste d'environ une heure, je me réveillai, et comme aucune occupation ne réclamait ma présence avant le soir, je pris une brochure, *l'Écho des Feuilletons*, je bourrai de tabac une pipe turque garnie d'un long tuyau de merisier, j'allumai le tabac et je m'étendis de nouveau sur le canapé où je venais de me livrer au sommeil.

« Dans la position où je me trouvais, il m'était presque impossible de dormir; du reste, je n'en avais ni l'envie, ni l'idée. De la main gauche, je tenais ma brochure et de la main droite le tuyau de ma pipe, dont le fourneau embrasé reposait sur le plancher de la chambre.

« A peine avais-je lu trois ou quatre lignes, à peine avais-je aspiré quelques bouffées de la fumée du tabac, que je vis une lettre fermée s'interposer entre ma vue et les feuillets de ma brochure.

« Avant d'avoir pu me demander si je rêve ou si je suis éveillé, je lis distinctement sur l'enveloppe de cette lettre. *A monsieur X..., Hôtel de l'Europe, à Marseille.*

« Je ferme les yeux, je secoue violemment la tête et je regarde une seconde fois; la lettre a disparu.

« Et cependant je ne dormais pas ; j'étais, au contraire, parfaitement éveillé. Je tenais encore dans ma bouche l'ambre qui garnissait l'extrémité du tuyau de ma pipe, dont le tabac brûlait avec la même égalité ; la brochure n'était pas tombée de mes mains, et aucune interruption ne s'était manifestée dans la phrase que je lisais. Une vague inquiétude s'empare de moi ; je me lève, je prends un peu d'eau fraîche pour m'en humecter les paupières, puis je me dirige vers la fenêtre, et m'accoudant sur la barre d'appui, je continue ma lecture. Voici quelle était ma nouvelle position :

« J'étais debout ; j'avais le coude gauche appuyé sur la barre de la fenêtre, ma main gauche tenant la brochure, et ma main droite supportant toujours le tuyau de ma pipe.

« Mes yeux n'ont pas encore terminé une nouvelle phrase, que la lettre, la maudite lettre vient une seconde fois remplacer le feuillet que je lis ; mais cette fois elle est ouverte, et avant que j'aie pu faire le moindre mouvement, avant d'avoir pu baisser mes paupières, les deux lignes suivantes m'ont frappé de stupeur : *Mon cher neveu, J'ai la douleur de vous annoncer que votre femme est à....*

« La phrase s'arrêtait là !

« Qu'il existe quelqu'un au monde assez maître de lui-même pour conserver son sang-froid dans un pareil

moment, je ne saurais le croire; pour moi j'avoue que cette double et mystérieuse hallucination ne m'inspira qu'une seule pensée.

« Je m'élance vers le cordon de la sonnette destinée à prévenir les garçons de service, un d'eux ne tarde pas à se présenter, et tandis qu'il descend pour aller me procurer une voiture, je jette à la hâte dans ma valise le peu d'effets que j'ai apportés avec moi; je descends à mon tour, je traverse la place au Foin, et j'entre au domicile d'un des premiers médecins de Toulon, que j'avais l'honneur de connaître et dont le témoignage, j'en suis certain, ne me ferait pas aujourd'hui défaut.

« Je raconte au célèbre docteur tout ce qui vient de m'arriver, et je le prie de m'aider de ses lumières et de sa vieille expérience.

«—Il faut suivre l'impulsion de votre cœur; c'est le seul conseil que je puisse vous donner, me répond l'excellent homme. La science humaine perd ses droits lorsque Dieu daigne nous prévenir à l'avance d'un malheur qui doit nous frapper. Plusieurs fois j'ai été le témoin ou le confident d'hallucinations, mais cette persistance extraordinaire, dans la circonstance actuelle, m'étonne autant que vous, et, je le répète, vous seul devez agir sans consulter personne. Seulement, si vos tristes prévisions sont confirmées, jetez-moi un mot à la poste, si vous en avez le temps et le courage.

« Le docteur n'avait pas fini de parler, que le garçon de l'hôtel venait me prévenir qu'il avait trouvé à la poste un cabriolet tout prêt à m'emporter à Marseille. Je serrai la main du docteur, et je m'empressai de monter en voiture, promettant au conducteur une bonne récompense si nous arrivions promptement au chef-lieu des Bouches-du-Rhône.

« Le jour suivant, à quatre heures du matin, je mettais pied à terre à la porte de l'hôtel de l'Europe, juste au moment où plusieurs passagers d'un bateau à vapeur, venant d'Alger, s'y présentaient de leur côté. Je connaissais un de ces passagers, un sous-officier de chasseurs d'Afrique, que je priai de m'accompagner jusqu'à ma chambre aussitôt après que j'aurais reçu les lettres venues à mon adresse pendant mon voyage à Toulon.

« —Vous avez des lettres pour moi? dis-je au maître de la maison, qui venait recevoir les voyageurs.

«—Oui, monsieur, il y en a deux : une d'Alger, l'autre de Paris.

« Je prends les deux lettres, la suscription de celle de Paris n'était pas de la main de ma femme ; je gravis les escaliers ; j'entre dans ma chambre suivi par le sous-officier, auquel je n'ai pas eu le temps de donner la moindre explication ; je brise avec une anxiété fiévreuse l'enveloppe de la lettre de Paris ; je jette les yeux sur

la première page, je pousse un grand cri, et je tombe de toute ma hauteur sur le parquet de la chambre, où je me serais brisé la tête sans l'intervention de mon ancien maréchal des logis, qui, en voyant mon agitation, s'était assez rapproché de moi pour prévenir à temps un accident qu'il avait deviné sans en comprendre la cause.

« Quarante-huit heures après être revenu de mon évanouissement, je priais sur une tombe nouvellement creusée dans le cimetière Mont-Parnasse! »

Ainsi que le lecteur l'a sans doute deviné, c'est l'auteur de ces *Souvenirs* qui assistait à l'ouverture de la lettre que tenait entre ses mains mon pauvre ami, dans une des chambres de l'hôtel de l'Europe, à Marseille. Après les premiers soins donnés à mon infortuné camarade, je ramassai la lettre qu'il me montrait avec horreur et en me faisant signe de la lire. Cette lettre commençait ainsi :

Mon cher Neveu,

J'ai la douleur de vous annoncer que votre femme est à... l'article de la mort...

Plus tard, j'ai revu le vieux chasseur d'Afrique, toujours inconsolable de la perte de sa chère Marie.

—Mon ami, me disait-il, il y a quelques jours, en me remettant les feuillets maculés de larmes sur lesquels

il avait écrit sa triste histoire, mon mariage ne devait pas être heureux. La veille même de ce jour si ardemment désiré par ma future et par moi, je passais en cabriolet : vous savez, dit-il en s'efforçant de sourire, l'antique cabriolet à deux roues dont il n'existe plus de traces aujourd'hui, devant l'église où nous devions recevoir et où nous avons reçu la bénédiction nuptiale. Eh bien ! je ne l'ai jamais dit à Marie, mais juste devant l'église, le cheval s'abattit des quatre pieds, le tablier du cabriolet s'ouvrit et je fus lancé à dix pas en avant de la tête du cheval, entraînant dans ma chute un malheureux garçon qui portait sur la tête un panier rempli de bouteilles.

On me releva couvert de sang, car le crochet de la sellette m'avait déchiré cruellement la figure et l'oreille droite. Je rentrai chez moi dans un état pitoyable, mais je ne voulus pas retarder le jour de mon union. Et cependant, ajouta mon pauvre ami en levant les yeux vers le ciel, c'était un avertissement de Dieu !

LES VOLEURS ARABES

Ce qui donne à nos vieux soldats d'Afrique une physionomie toute particulière, c'est moins leur teint bronzé par le soleil que l'intelligence dont brille leur regard, alors qu'il s'agit d'un danger à prévoir ou d'un embarras quelconque à éviter. La guerre contre les Bédouins est une rude école; elle exige, en effet, de

ceux qui la font, non-seulement le courage indispensable à tout bon soldat, mais encore une disposition individuelle qui leur permette de lutter d'adresse et de ruse avec les plus hardis maraudeurs et les plus fins voleurs du monde, sans même excepter les *serpents agiles*, les *nuages qui rampent* et autres larrons célèbres des prairies de l'ouest, en Amérique.

Je ne veux pas, pour terminer ce volume de mes véridiques souvenirs, raconter des contes, mais bien des histoires de voleurs, et je ne suis arrêté que par l'embarras du choix.

J'ai souvent, au milieu d'un cercle d'amis, affirmé que des Arabes étaient venus, la nuit, au milieu d'un corps d'armée de dix mille hommes, enlever des chevaux gardés et surveillés par des centaines de sentinelles, et presque toujours, parmi mes auditeurs, une moitié n'ajoutait pas foi à mes récits, tandis que l'autre moitié faisait semblant de me croire, pour ne pas trop m'humilier.

Si étranges qu'ils puissent paraître, ces merveilleux enlèvements n'en sont pas moins parfaitement connus des anciens d'Afrique, et bien peu parmi ceux qui ont servi dans la province d'Alger, de 1839 à 1843, doivent avoir oublié le fait inouï que je vais raconter.

Pour ne pas faire trop languir mes lecteurs, je leur dirai tout d'abord que les voleurs arabes ont, cette fois-

là, escamoté les deux chevaux du commandant en chef d'une colonne composée de six mille hommes et chargée d'escorter un grand convoi de vivres d'Alger à Milianah.

Ce commandant en chef, c'était, si j'ai bon souvenir, le général Changarnier.

Le lieu de la scène, c'était le bivouac du Marabout, au bas de la gorge qui de la plaine du Chéliff s'élève jusqu'à Milianah.

Le convoi de vivres avait été heureusement conduit à sa destination, et la colonne était redescendue immédiatement, après cette importante opération, jusqu'au marabout construit sur le mamelon inférieur qui sert de premier échelon à la chaîne de montagnes presque au sommet de laquelle est située la ville. Le général avait fait dresser sa tente auprès du marabout, et la garde particulière de l'état-major avait été confiée à une compagnie de soldats du génie. L'infanterie, selon la coutume, formait un grand carré, aussi régulier que possible dans un pays montagneux, et renfermant la cavalerie, l'artillerie, l'ambulance et les deux mille mulets qui avaient servi au transport des vivres et des approvisionnements jetés dans Milianah.

Au bas du mamelon, sur sa face occidentale, coulait le ruisseau ou plutôt le magnifique torrent qui prend sa source sur le plateau même où se trouve la ville, et

va se jeter dans le Chéliff à l'extrémité de la plaine qui porte le nom de ce fleuve innavigable. Le torrent formait donc l'unique solution de continuité existant entre les troupes qui bivouaquaient sur ses deux rives.

Le mamelon s'élevait sur la rive gauche; je dis s'élevait, car depuis quinze ans, des travaux gigantesques ont été accomplis dans cette région, et la configuration des lieux doit en être complétement changée.

La nuit venue, tous les avant-postes, toutes les grand' gardes changent de position, de façon à dérouter les Arabes qui, pendant le jour, ont observé l'emplacement du camp. Les sentinelles sont doublées sur le front de bandière; les faisceaux de fusils de chaque bataillon sont rapprochés et entrelacés, de telle sorte qu'il doit être presque impossible d'enlever une seule arme sans faire tomber toutes les autres.

A l'intérieur du carré, la cavalerie passe un examen attentif des entraves de ses chevaux; les mêmes précautions sont prises pour les mulets, et deux factionnaires veillent sur les chevaux du général, qui sont attachés devant la tente dressée, comme je l'ai dit, à côté du marabout, auprès duquel un grand feu est allumé et doit être entretenu pendant toute la nuit.

Le petit bivouac de la compagnie du génie chargée de veiller spécialement à la sécurité de l'état-major est établi sur le mamelon même, et, indépendamment des

sentinelles placées devant la tente du général, deux factionnaires veillent aussi de chaque côté des faisceaux d'armes de cette compagnie.

Voilà, certes, un général et des chevaux bien gardés. Pour arriver en ami du dehors jusqu'au marabout, il faudrait se faire reconnaître par plus de vingt postes ou sentinelles ; et, cependant, au point du jour, les deux chevaux du général ont disparu ! Et les factionnaires relevés toutes les heures n'ont rien vu, rien entendu de suspect. Bien plus, chacun d'eux jure qu'au moment où il a été relevé, les deux chevaux étaient encore attachés à leur piquet.

Pourtant les animaux ne se sont pas envolés. Personne ne les a vus sortir du carré. Peut-être ont-ils arraché leur piquet ? On court, on s'informe et on finit par acquérir la certitude que cette disparition n'est que la centième édition d'un tour de passe-passe habilement exécuté par des Arabes, voleurs de profession.

Ces jolis tours-là n'ont pas toujours réussi, et comme les voleurs, à force d'en essayer, ont été plus d'une fois pris en flagrant délit, on a pu se rendre compte de leur manière de procéder.

L'Arabe qui veut tenter un de ces coups de maître, choisir une belle monture au milieu d'un millier de chevaux gardés comme je l'ai dit tout à l'heure, vient ordinairement pendant le jour passer l'inspection du

bivouac, quoique la plupart du temps il soit réduit à faire de loin, de très-loin même ses observations préliminaires. On ne laisse pas, en effet, pénétrer facilement les indigènes au milieu d'un campement, mais presque toujours des gens du pays font partie des colonnes expéditionnaires, soit comme chameliers, conducteurs de troupeaux ou de bêtes de sommes qu'ils ont louées pour le transport des vivres. Dans ce dernier cas, l'Arabe voleur sera pris pour un de ses coreligionnaires, car personne ne l'aura vu venir du dehors.

Son choix fait, le larron disparaît jusqu'à la nuit. Pour rentrer au milieu du bivouac, il se dépouille habituellement de toute espèce de vêtement, et ne garde pour arme qu'un couteau parfaitement affilé contenu dans une gaîne de cuir et retenu à son côté par une courroie placée autour du corps ou en sautoir. Il ne manque pas de se munir également d'une longue corde en poil de chameau.

A partir de l'instant où il va dépasser les premières vedettes, le voleur devient serpent; il rampe continuellement sans précipitation, sans bruit, sans froissement perceptible. Les yeux fixés sur les obstacles vivants qu'il veut franchir, il ne bouge plus s'il distingue le moindre mouvement produit chez les factionnaires par une attention plus soutenue. Il mettra trois heures, s'il le faut, pour parcourir un espace de cent mètres.

Enfin, il arrive près du cheval objet de sa convoitise. Là, il se presse encore moins qu'auparavant pour ne pas effrayer l'animal, auquel il ne doit faire exécuter pendant quelques minutes que des mouvements très-naturels, capables de tromper l'œil le plus exercé de la sentinelle la plus vigilante. Tout d'abord, il coupe les entraves, passe sa corde autour d'un des pieds du cheval, et il s'éloigne, toujours en rampant, aussi loin que la longueur de la corde le lui permet. La distance entre lui et l'animal varie alors de douze à quinze pieds. Si pendant ces préparatifs, les gardiens des chevaux ont paru entendre quelque bruit, le voleur reste immobile de nouveau; le cheval ne bougeant pas, les factionnaires reprennent leur tranquillité première, et l'œuvre du rapt continue.

L'Arabe tire légèrement la corde; sollicité par cet appel muet, le cheval s'enlève et fait un pas, mais ce mouvement ressemble si parfaitement à celui que l'animal a l'habitude d'exécuter lorsqu'il veut atteindre un débris de fourrage, un brin d'herbe placés un peu loin du piquet auquel il est attaché, que la nuit, sur dix sentinelles, neuf y seront trompées. Le voleur répète cette manœuvre aussi longtemps que possible. Comme il a étudié le chemin, il la continuera tant que l'éveil ne sera pas donné; mais généralement, une fois hors de l'atteinte directe des hommes chargés de veiller

spécialement sur le cheval volé, il saute sur l'animal et part au galop, sachant très-bien que les coups de fusil la nuit ne sont dangereux que pour les camarades de ceux qui les tirent.

Quelquefois le larron se couvre le corps entier de feuillage, mais il ne fera jamais une pareille sottise dans un pays dépouillé de tout arbrisseau ou de broussailles. Sur un terrain nu, il n'est pas plus habillé qu'une couleuvre; dans un pays couvert de buissons, il se transforme en buisson vivant, et il sait, en un mot, donner à son individu l'aspect du sol qu'il parcourt.

Pour mener à bonne fin l'entreprise hasardeuse dont je viens d'écrire le récit fidèle, le voleur ou les voleurs, tout le monde l'a supposé, avaient dû faire descendre les chevaux enlevés dans le torrent. Dans cette hypothèse, le grondement des eaux bondissant sur un lit de rochers ne permettait pas à l'oreille la plus fine de saisir d'autre bruit que celui des cascades, et le vol avait été consommé cette fois sans avoir occasionné la moindre alerte au milieu des six mille hommes qui composaient le petit corps d'armée placé sous les ordres du général Changarnier.

Depuis les généraux jusqu'aux simples soldats, on était si souvent exposé à de pareilles mésaventures, que rarement elles prêtaient à rire aux dépens des volés. Personne ne pouvait se dire à l'abri de ces audacieux

larcins, malgré toutes les précautions imaginables, et tel qui se serait moqué d'un camarade auquel on aurait enlevé un œuf eût été tout étonné le lendemain d'être dépouillé de son bœuf. En voici un exemple des plus frappants.

Chaque régiment en campagne, indépendamment des sentinelles perdues, des avants-postes, des grand'gardes et autres détachements qu'il doit fournir pour la sûreté générale d'une armée établie au bivouac, possède un poste désigné sous le nom de garde de police, et toujours établi en dedans des lignes, près de la tente du colonel ou du chef de corps. La garde de police, dans un régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, se compose ordinairement de quatre hommes et d'un brigadier placés sous le commandement du maréchal des logis de planton auprès du colonel, dont la tente est presque toujours dressée en avant du centre des escadrons.

Pour un régiment composé de six escadrons, ou vingt-quatre pelotons, on ne compte pas moins de quarante-huit factionnaires uniquement destinés à veiller sur les chevaux placés sur deux rangs et solidement entravés, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre de la *Haine d'un cheval*. Le poste de police placé comme il l'est au centre du bivouac, gardé lui-même par les sentinelles de son régiment, et, en outre, par toutes celles de l'infanterie, ne devrait avoir, semble-t-il, rien à redouter. Eh bien !

c'est à un de ces postes que des voleurs de la province de Tlemcen ne craignirent pas de s'attaquer par une nuit splendide de l'été de 1836.

A cette époque, l'armée n'avait pas encore ces petites tentes si commodes et si faciles à transporter que tout le monde connaît aujourd'hui. On couchait tout simplement à la belle étoile : le fantassin sous une modeste couverture de campement ; le cavalier, plus heureux, abrité par son immense manteau et la vaste couverture qui, dans la cavalerie légère, se plaçait pliée en seize entre la selle et le dos du cheval. Les chasseurs d'Afrique avaient donc un véritable coucher de prince, lorsqu'il ne pleuvait pas, cependant.

Or, le poste de police en question, à l'exception du factionnaire, ronflait comme un seul homme, y compris le maréchal des logis de planton, qui, profitant de la sérénité de l'atmosphère et de la douceur de la température, s'était à peu près dépouillé de tous ses vêtements, afin de goûter un repos complet.

Roulé dans une chaude couverture de laine, entourée elle-même par un épais manteau, la tête reposant sur un sac d'orge sous lequel il avait placé ses vêtements, le brave sous-officier rêvait peut-être qu'il enlevait un drapeau aux réguliers de l'émir, c'était le rêve habituel de tous les chasseurs d'Afrique du temps d'Abd-el-Kader, lorsque les trompettes du régiment, avertis par le clai-

ron du général, lancèrent par tout le bivouac les notes éclatantes du réveil.

— Déjà ! dit en bâillant le bienheureux dormeur. On ne peut donc pas rester vingt-quatre heures tranquille ? Factionnaire !

— Voilà, *margi*, répond le chasseur placé devant la tente du colonel. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Oui ; passez-moi donc mon pantalon et mes bottes, que je puisse m'habiller décemment, derrière les rideaux.

— Vos bottes ?

— Oui, là, sous le sac d'orge.

Le factionnaire soulève le sac.

— Mais, *margi*, il n'y a pas plus de bottes que de culottes !

— Comment ! pas plus de... Allons, vous autres, les hommes de garde, levez-vous un peu plus vite que ça. Qu'avez-vous fait de mes bottes ?

— Vos bottes, répond un chasseur qui avait imité son maréchal des logis et avait voulu comme lui se dégourdir les pieds pendant la nuit, mais je ne trouve plus les miennes !

— Heureusement que je n'ai retiré que mes bretelles, murmure le brigadier qui, lui aussi, ne retrouve plus deux courroies auxquelles il vient de donner le nom ambitieux de bretelles.

— Alors, taisons-nous, riposte vivement le sous-officier. Il a passé du Bédouin par ici pendant que nous dormions ; il faut dissimuler la chose, si c'est possible ; seulement, vous me permettrez de vous dire que vous avez tous dormi en faction comme des bûches, soit dit sans vous offenser.

Comme d'habitude, les chasseurs firent serment d'avoir veillé en conscience, mais le mal était fait, il ne fallait plus songer qu'à le réparer. Des camarades munis fort heureusement d'effets de rechange y pourvurent et l'affaire n'eut de suites fâcheuses que pour le chasseur, forcé de revenir nu-pieds à son escadron et de passer dans cet état devant l'officier du peloton dont il faisait partie.

Cet officier-là n'avait pas beaucoup de service en Afrique, où il était arrivé par permutation.

— Ah ! ah ! dit-il au pauvre chasseur ; vous vous laissez voler vos bottes étant de garde, vilain soldat !

C'était un bien vilain mot dont venait de se servir le jeune officier, mais la discipline est sévère, et le chasseur, très-bon soldat au contraire, se contenta de mordre sa moustache, sur laquelle il ne put empêcher une grosse larme de rouler toute brûlante.

Quatre jours après cette aventure, le cheval de l'officier était volé, et le chasseur disait pour toute vengeance à son supérieur :

—Vous voyez bien, mon lieutenant, que ces choses-là peuvent arriver à tout le monde! Les Bédouins sont si filous. Mais les volés n'en sont pas plus vilains soldats pour ça.

Ce mot de bretelles, prononcé tout à l'heure par le brigadier de chasseurs d'Afrique, me rappelle une historiette dont il me serait bien difficile de trouver le placement ailleurs que dans ces souvenirs. Ce n'est pas une histoire de voleurs, mais l'occasion fait le larron, et il y a trop longtemps que je meurs d'envie de raconter la petite scène qui se passa entre un enseigne de vaisseau de la marine royale et mon vieil ami Flageolet, à bord du bateau à vapeur *le Castor*, dans la rade de Mahon, pour que je laisse échapper cette occasion unique de réparer un oubli involontaire.

Flageolet m'avait souvent raconté, comme trait de mœurs cavalières et maritimes, ainsi qu'il la nommait, son histoire de bretelles, et le brave garçon croyait bien que j'en ferais part à mes lecteurs dans sa propre histoire. Je vais combler cette lacune à l'instant même.

Flageolet, comme tous les hommes aventureux et passionnés pour les voyages, n'avait pas navigué pendant deux heures depuis son départ de Toulon pour se rendre en Afrique, qu'il était déjà matelot jusqu'au bout des ongles. Après douze heures de navigation, il connaissait le navire qui l'emportait comme s'il l'eût

construit lui-même, et il comprenait la manœuvre aussi bien que le plus ancien maître d'équipage du bord. Exempt de cet affreux mal de mer qui forçait tous ses camarades à rester couchés sur le pont du *Castor*, il était toujours le premier à donner un coup de main aux matelots, et les officiers, le voyant si alerte et si empressé, le laissaient volontiers pénétrer à l'arrière pour aider l'homme de la barre à tourner la roue du gouvernail. *Le Castor* fit relâche à Mahon, où la France possédait en 1835 un hôpital et un dépôt de charbon pour approvisionner ses navires.

Nous venions de jeter l'ancre, me dit Flageolet, lorsque j'entends l'officier de quart, un enseigne de vaisseau, ordonner d'affaler le grand canot sur lequel doit s'embarquer le capitaine chargé de porter des dépêches à terre. Je passe à l'arrière, j'aide à larguer les palans de retenue dudit canot et l'officier de quart commande :

—Embarque, les grands canotiers !

J'aurais bien voulu m'embarquer aussi, mais c'était impossible ; je me contente de regarder les grands canotiers dégringoler lestement l'escalier de tribord. Le dernier de ces matelots n'avait pas mis le pied sur la première marche de l'escalier, que je vois l'enseigne de vaisseau faire du pied droit un geste énergique à l'adresse du retardataire qui lui montrait le dos.

—Veux-tu bien aller me *décapeler* ces bretelles-là! dit en même temps l'officier de marine.

Le malheureux matelot, qui en effet portait une paire de bretelles brodées en soie multicolore (j'ai toujours pensé que c'était un cadeau d'une Mahonaise), ne se le fait pas dire deux fois. Il fourre vivement dans sa poche ce qui vient de causer la colère de l'enseigne, dont la présence ne m'a pas empêché de partir d'un éclat de rire, très-peu respectueux, je l'avoue, mais tout à fait involontaire. L'officier me lance un regard plein de menaces, je me glisse à l'avant, d'où je vois le grand canot s'éloigner avec le capitaine, et je commence à me plonger dans des réflexions philosophiques à propos de bretelles, lorsque je me sens tirer par ma blouse. Nous avions déjà l'uniforme des chasseurs d'Afrique.

Je me retourne, et je vois un petit mousse à l'œil éveillé comme celui d'un jeune chat.

—Dites donc, quartier-maître, c'est-i pas vous qu'avez, tout à l'heure, ri au nez du lieutenant? me dit l'apprenti novice.

—Comment, quartier-maître?

—Ah! est-ce que je sais comment vous appelez ça. Puisque vous avez des galons de laine, alors vous êtes quartier-maître.

—Je suis brigadier, mon garçon.

—Ah ! oui, caporal. Eh bien ? si c'est vous qu'avez ri, le lieutenant vous demande.

—Où est-il ?

—Là-bas, à l'arrière.

Je suis le mousse ; j'arrive sur la dunette ; et, mettant le phéci à la main, j'attends les ordres de l'officier.

—Brigadier, me dit-il, pourrais-je savoir pourquoi la remontrance que j'ai infligée à un grand canotier a si fort excité votre hilarité ?

—Mon lieutenant, ce n'est pas la remontrance, puisque vous donnez ce nom-là à la chose, dans la marine ; j'ai ri tout simplement à cause des bretelles.

—A cause des bretelles ?

—Oui, mon lieutenant. Permettez-moi de m'expliquer : huit jours avant de quitter mon régiment pour venir en Afrique, le capitaine passait une revue de chambres. Vous savez que, dans ces sortes de revues, chaque homme se place au pied de son lit. Le capitaine avise un lancier (je sors des lanciers, mon lieutenant) dont le pantalon de cheval ne semble pas régulièrement soutenu.

—Est-ce que vous n'avez pas de bretelles ? dit le commandant de mon escadron.

—Si, mon capitaine, répond le lancier.

—Ouvrez votre veste.

Le lancier obéit.

—Eh ! bien, où sont-elles, vos bretelles?

—Mon capitaine, elles sont dans mon porte-manteau.

—Quel est le brigadier de la section?

—C'est moi, mon capitaine, dis-je en m'avançant.

—Brigadier, vous aurez deux jours de salle de police pour ne pas vous être aperçu que cet homme n'avait pas de bretelles !

Voilà pourquoi j'ai ri bien malgré moi, mon lieutenant. Il y a deux mois, j'étais mis à la salle de police faute de bretelles chez un des lanciers de ma section, et, aujourd'hui, je viens de vous voir adresser *une remontrance* à un grand canotier parce qu'il a trop de bretelles. Vous comprenez...

L'excellent enseigne de vaisseau ne m'a pas laissé achever, et il s'est affalé en grand dans le panneau du carré des officiers, d'où il m'a envoyé par son mousse un grand verre de tafia que j'ai bu à sa santé.

Vous devriez bien, me disait Flageolet, après m'avoir raconté son histoire de bretelles, rechercher le nom de ce brave enseigne. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il est au moins capitaine de vaisseau de première classe.

A présent que je me suis mis en règle avec mon ami Flageolet, il ne me reste plus, afin de compléter le récit des hauts faits accomplis par les voleurs arabes, qu'à raconter quelques-unes des entreprises aventu-

reuses que l'audace même des voleurs faisait éclore dans la cervelle de nos vieux troupiers. J'ai dit au commencement de ce chapitre que les généraux et les chefs de détachement avaient la bonne habitude, au bivouac, d'ordonner, une fois la nuit venue, des changements de position à tous les postes observés à loisir par les Arabes pendant le jour. Cette précaution a souvent produit d'excellents résultats, mais elle n'aurait pas suffi, si l'adresse et l'intelligence des hommes composant les avant-gardes n'eussent opposé la ruse à la ruse et le sang-froid de la défense à la hardiesse de l'attaque.

Le soldat le plus courageux du monde, la première fois qu'il se trouve en sentinelle avancée, la nuit, éprouve, tous mes anciens camarades me l'ont affirmé, un mouvement qui n'est pas de la crainte, mais une vague inquiétude bien naturelle chez l'homme chargé de veiller au salut et à la sécurité de ses compagnons d'armes. C'est là, surtout en Afrique, le côté le plus délicat du métier de fantassin.

Le regrettable colonel Combes, du 47e d'infanterie de ligne, tombé si héroïquement sous les murs de Constantine, s'entendait à merveille à cette guerre d'embuscades, et il était rare que les instructions données par lui aux chefs des grand'gardes n'eussent pas pour effet de déjouer les projets des voleurs de nuit.

En voici un exemple dont j'ai été le témoin oculaire. Un petit corps d'armée sous les ordres du général de l'Étang se trouvait, en 1836, campé sur le *Rio Salado*, bivouac situé à peu près à mi-chemin d'Oran à Tlemcen. Le colonel Combes remplissait les fonctions de général de brigade, et il avait sous ses ordres, d'abord son régiment, et ensuite le 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, le 1er *zéphyrs*, si l'on veut, deux escadrons du 2e chasseurs à cheval d'Afrique et une batterie d'artillerie de montagne. Deux brigadiers de chasseurs, dont j'étais l'un, avaient été détachés en qualité d'aides de camp temporaires auprès du colonel, et personne n'eût été mieux placé que moi pour apprécier et admirer l'excellente leçon donnée aux voleurs qui pullulaient dans la province d'Oran.

Au bivouac du *Laurier-Rose* qui précédait, du côté de Tlemcen, celui du *Rio Salado*, un des chefs de bataillon du 47e, M. Leclerc, avait eu un cheval enlevé au centre de son bataillon campé isolément sur une des rives du petit ruisseau coulant au milieu d'une véritable forêt de lauriers-roses, ce qui explique surabondamment le nom donné à ce bivouac.

Le colonel Combes se promit bien d'attraper les voleurs s'ils revenaient à la charge, et il s'y prit de telle façon qu'un de ces rôdeurs vint de lui-même s'enferrer sur la baïonnette d'une sentinelle perdue. Ai-je besoin

d'expliquer que ce nom de sentinelle perdue s'applique aux hommes placés en surveillance aux premiers avant-postes d'un corps d'armée.

Le bivouac du Rio Salado était couvert d'épais buissons de lentisques et de myrtes sauvages affectant la forme des orangers de nos jardins publics, mais dont la tête, privée du tronc de l'arbre, serait posée d'aplomb sur le sol. Au moment où la nuit commençait à venir, le colonel fit couper en deux la majeure partie de ces buissons en donnant l'ordre de laisser intacte la convexité de la moitié qui restait debout, c'est-à-dire du côté de l'ennemi. Les sentinelles furent alors placées derrière ces demi-sphères et elles attendirent.

Vers minuit, un coup de feu parti dans la direction des buissons déguisés vient troubler le silence du bivouac. Le colonel qui ne dormait que d'un œil, est bien vite debout; mon camarade et moi, nous en faisons autant, et nous voici partis derrière le brave officier, qui nous dit en se dirigeant à grands pas vers les avant-postes :

—J'ai entendu tomber la porte de la ratière; allons voir s'il y a un rat de pris.

Et de fait, le rat était si bien pris, qu'il avait la poitrine traversée par un coup de baïonnette et par une balle.

Le pauvre diable, un beau et grand gaillard décou-

plé comme un Antinoüs, avait le costume complet de sa profession : un couteau fraîchement affilé et renfermé dans une gaîne suspendue en sautoir par une mince courroie, plus une longue corde en poil de chameau roulée autour de sa tête.

Le colonel ne s'expliquait probablement pas très-bien le coup de baïonnette et le coup de feu, car, après avoir regardé silencieusement le corps étendu devant lui, il s'adressa en ces termes au factionnaire, un petit voltigeur dont je n'oublierai jamais l'accent :

—C'est très-bien, mon garçon, d'avoir si parfaitement gardé ton poste ; mais pourquoi as-tu tiré si ton homme était déjà traversé par la baïonnette, ou pourquoi lui as-tu donné un si rude coup de baïonnette, s'il était déjà traversé par une balle.

—Ah! *boilà*, mon colonel; la *vaionnette*, c'est le *védouin* qui s'a fichu dessus, et comme j'ai tiré en même temps, c'est moi que je lui ai *enboyé* la *valle*. Le *boleur* qui se glissait comme un serpent, il a cru qu'il *abait* un *vuisson* tout entier à faire le tour. Moi, je l'entendais et *j'abais* tendu ma *vaionnette*, et.....

—Et comme il n'a trouvé qu'un demi-buisson, ajouta le colonel, il a été trompé dans ses calculs. Allons, mon garçon, tu viendras me voir demain matin avant de nous mettre en route ; mais une autre fois, ménage ta poudre, on en a besoin par ici.

Le lendemain matin, en quittant le bivouac de Rio Salado, toute la petite armée du général de l'Étang défilait devant le corps du Bédouin qui n'avait pas dû souffrir en mourant, car la balle et la baïonnette du petit voltigeur lui avaient traversé le cœur.

Les Arabes du vieux Mustapha, qui marchaient avec la colonne française, murmuraient en passant devant le cadavre de leur coreligionnaire : *El hammaze, el hammaze.* C'est le nom donné aux plus habiles voleurs de chevaux.

Un bon tour de zouaves, maintenant.

Un de ces intrépides soldats avait inventé un excellent moyen pour n'être pas surpris lorsqu'il se trouvait en sentinelle perdue. Il déroulait son turban (le turban des zouaves d'Afrique est en étoffe verte, et, développé, il présente une longueur d'environ dix pieds sur une largeur de huit à dix pouces), il déroulait donc son turban et le tendait devant lui à l'aide de deux petits piquets fichés en terre aux deux extrémités de l'étoffe. Couché sur le ventre, à trois ou quatre pieds de son piége à Bédouins, mon zouave, un ancien braconnier de profession, attendait le gibier, et deux fois, à ma connaissance, il s'est débarrassé silencieusement, à l'indienne, de deux voleurs de nuit qui, en rampant, étaient venus donner de la tête dans ce panneau d'un nouveau genre.

Les chasseurs d'Afrique, quoique moins habitués à

faire faction la nuit, en dehors des lignes d'un bivouac, ne s'acquittaient pas moins bien de leur devoir, et je crois qu'un bien petit nombre de fantassins auraient pu se tirer d'affaire avec autant de sang-froid et de courage que le fit un de ces rudes soldats, au nom desquels je repousse de toute mon énergie le sobriquet de *zéphyrs à cheval*, sous lequel on avait tenté de les désigner.

—Passe encore pour *chacals à cheval*, me disait récemment à ce propos un ancien compagnon d'armes, aujourd'hui gardien au château de Compiègne. Chacals à cheval, c'est comme qui dirait : zouaves à cheval ; mais zéphyrs, jamais !

Je respecte et j'approuve l'opinion du vieux légionnaire. Mon chasseur était donc en sentinelle avancée, dans une contrée où les broussailles couvraient la terre, aussi épaisses que des tiges de blé dans un champ de la Mitidja. Il s'était accroupi derrière un buisson, lorsque tout à coup il entend le frôlement d'un corps sur le sol, et avant qu'il ait eu le temps de reconnaître d'où vient le bruit, un grand diable de Bédouin se dresse à côté de lui avec une aisance et une tranquillité suffisantes pour prouver au chasseur qu'il n'a pas été aperçu.

L'Arabe avance la tête dans la direction du bivouac, probablement afin de s'orienter sur les feux qui lui étaient cachés pendant sa course de reptile; le chas-

seur n'a pas bougé, car il a oublié d'armer d'avance son fusil, et il craint, s'il fait le moindre mouvement, de perdre son homme, dont il pourrait toucher les jambes en étendant la main.

Le Bédouin est grand et mince, mais le chasseur, que ses camarades avaient surnommé *la perche à houblon*, n'a pas moins de cinq pieds huit pouces de hauteur. Quel coup de théâtre s'il allait se dresser brusquement devant le maraudeur, qui paraît complétement rassuré par l'examen auquel il vient de se livrer. L'idée sourit au chasseur, car, semblable à une tige d'acier poussée par un puissant ressort, le voilà debout, étendant ses grands bras qui s'enroulent autour du cou de l'Arabe, dont le grand corps, par une violente secousse, est jeté sur le dos du Français, qui se précipite vers le poste avancé avec autant de vitesse que s'il portait une plume d'autruche au lieu d'un guerrier.

—A moi, les amis ! crie le chasseur.

Le Bédouin ne dit rien; il cherche à atteindre son redoutable couteau, mais avant d'avoir pu en saisir la gaine, l'infortuné maraudeur est lancé à dix pas de distance par un mouvement de bascule en sens contraire de celui qu'il a exécuté bien involontairement tout à l'heure.

Les hommes du poste arrivaient au même instant, mais leur intervention était désormais inutile, l'Arabe

ne pouvait plus remuer; dans sa terrible chute il avait eu la tête brisée contre le tronc d'un énorme olivier. Le chasseur s'en alla reprendre son fusil et continua sa faction, qui devait encore durer un quart d'heure.

Tous mes vieux amis d'Afrique, encore de ce monde, qui liront ces *Souvenirs*, pourront en attester la parfaite exactitude. Quant aux jeunes soldats entre les mains desquels mon livre tomberait par hasard, je leur souhaite des amis comme *Nisus* et *Euryale*, des chefs comme ceux qui m'ont commandé et la philosophie du *Brigadier Flageolet*.

F. Antoine GANDON.

TABLE

	Pages.
La Comédie sans pain	1
Nisus et Euryale	33
La Haine d'un cheval	73
Le Brigadier Flageolet	85
A propos de Lièvres, de Sangliers et de Télégraphes.	169
Deux idées de Zéphyrs	191
Les Chiens de régiment	211
Pressentiments, Hallucinations	231
Les Voleurs arabes	255

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS.

UA 703 .I6 G3 C.1
Recits du brigadier Flageolet
Stanford University Libraries
3 6105 039 118 273

UA703
.I6

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

JAN 0 [illegible]
JUN 24 1998